

AP

SPECIMEN

317

**DÉFENSE**

THE UNIVERSITY  
OF MICHIGAN

JAN 25 1966

PERIODICAL  
READING ROOM

**DE**

**L'OCCIDENT**

---

---

MAURICE BARDÈCHE

*Sur la machine politique*



ANDRÉ CHARLIER

*Que faut-il dire aux hommes ?*



JEAN MABIRE

*Les Camarades - Les Hérétiques*



ROGER TRINQUIER

*Ignorance, lâcheté, trahison*



ROBERT ANDERS

*Les Chinois à l'assaut de l'Afrique*

---

---

13<sup>e</sup> année - N<sup>o</sup> série N<sup>o</sup> 48 - Avril 1965 - 2,50 F



**RICHARD PATTEE**

Professeur à l'Université Laval de Québec

# **LE PORTUGAL DANS LE MONDE**

*Pourquoi l'empire portugais se maintient-il?*

*L'étude historique la plus complète sur les  
provinces portugaises dans le monde.*

---

***Les Sept Couleurs***

Dépôt central : 58, Rue Mazarine, Paris-6<sup>e</sup>

---

Un vol. in-16 jésus, 254 pages ..... 12,00 F

No

Ma  
R.  
Col  
Jea  
Her  
Chr  
Rob  
Gill  
And

La

Geo  
Lot  
Set  
Eric  
Le  
am  
La

Chr  
L'A  
La

Le  
La



Revue mensuelle, politique, littéraire et artistique

## SOMMAIRE

	Pages
Maurice BARDECHE : <i>Sur la machine politique</i> .....	3
R. A. : <i>La Question palestinienne</i> .....	8
Colonel TRINQUIER : <i>Ignorance, lâcheté, trahison</i> .....	16
Jean MABIRE : <i>Les Camarades — Les Hérétiques</i> .....	23
Henry COSTON : <i>La France à l'encan</i> .....	34
Christian JATHIERE : <i>Armée et politique</i> .....	40
Robert ANDERS : <i>Les Chinois à l'assaut de l'Afrique</i> .....	46
Gilles FOURNIER : <i>La nouvelle frontière</i> .....	51
André CHARLIER : <i>Que faut-il dire aux hommes ? (fin)</i> ..	56

### CHRONIQUES

La Chronique de Pierre HOFSTETTER : <i>La défaite des travailleurs</i> .....	61
--	----

### LES LIVRES DU MOIS

Georges PORTAL : <i>Une clef d'or pour Balzac</i> .....	65
Lothar VAN GREELEN : <i>Waffen SS au combat (Jean Setze)</i> ; Otto SKORZENY : <i>Les Commandos du Reich</i> ; Erich KERN : <i>Les Cosaques de Hitler</i> ; Richard PATTEE : <i>Le Portugal dans le monde</i> ; M. TOESCA : <i>Le plus grand amour de George (G. Guitard - Auviste)</i> ; Ivan VALERI : <i>La Mouche et Le Noir et le rouge</i> .....	70

Chronique de la presse d'opposition nationale en Europe : <i>L'Allemagne, l'Égypte et Israël (Nationale Zeitung)</i> <i>La tragédie de Spandau (Soldaten Zeitung)</i> .....	78
---	----

### DOCUMENTS

<i>Le Drame ignoré des Dardanelles</i> par P. S. ....	86
<i>La Critique au sérieux</i> par Willy-Paul ROMAIN .....	92



# BULLETIN D'ABONNEMENT

---

Veillez m'inscrire pour un abonnement de .....  
à votre revue *DÉFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N° .....

NOM : .....

PRÉNOM : .....

ADRESSE : .....

---

SIGNATURE :

Prix numéro ordinaire : 2,50 F.

Abonnements. — 1 an : 22 F.

Etranger : 1 an : 27 F.

Propagande : 50 F. et 100 F.

Paiement par mandat, chèque bancaire ou virement postal  
adressé à « *Défense de l'Occident* », 58, rue Mazarine, Paris-6<sup>e</sup>  
C.C.P. 65-35-65 Paris



Maurice BARDÈCHE

## Sur la machine politique

Trois ou quatre fois par siècle, les hommes reconsidèrent solennellement ou par hasard, le mécanisme de leurs institutions. Ils cognent sur leurs essieux comme les employés le font dans les gares, vérifient les soudures et les fusées de roue et hochent la tête en constatant l'usure du châssis. Puis ils promulguent une belle consultation qui est le plus souvent enfouie dans quelque tiroir. Deux de ces consultations, au moins, furent très célèbres : l'une est *L'esprit des Lois* et l'autre *Le Contrat Social*. On ne les lit plus guère depuis cent ans. Mais le problème est toujours actuel. Et pour nous, il l'est plus que jamais.

Ce qui étonne dans les Etats modernes, c'est le caractère archaïque et absurde de leur outillage politique. Alors que tout le monde convient des changements profonds qui ont eu lieu, les pièces essentielles de notre mécanique politique restent telles qu'elles étaient en 1870. Inversement des réalités politiques nouvelles, des pièces inédites que l'évolution de la technique met à notre disposition sont ignorées ou incomprises et nous refusons de les utiliser ou même de considérer qu'elles existent, bien que pourtant nous en tenions compte sournoisement. Ainsi les techniques du gouvernement et celles de l'opposition pourraient et devraient prendre des formes tout à fait nouvelles, en tout cas, tenir compte de l'usure qui s'est réalisée et de l'évolution qui se dessine, au lieu d'être vouées à l'immobilité.



Le public sent tellement la nécessité de ce rajeunissement que l'espoir suscité par la rénovation de l'appareil politique a été, il n'en faut pas douter, l'un des éléments importants du succès du Gaullisme. Le Gaullisme avait sondé les reins de la machine. A juste titre, il l'avait déclarée hors d'âge. Et la proclamation de cette évidence avait été approuvée. Mais ensuite le Gaullisme n'a rien imaginé d'autre que de prendre les vieux longerons et de les redresser, les consolider, les repeindre : il a fait du rafistolage, il a passé un *voile* sur la carrosserie, comme disent les garagistes, et il a conclu : "Vous avez une voiture neuve". On lui fait payer aujourd'hui cette escroquerie en même temps que beaucoup d'autres. Mais retenons que le problème a été posé et qu'il se trouve toujours posé.

\*  
\*\*

Je ne prétends pas, bien entendu, procéder ici à un examen complet de notre matériel politique. Je me bornerai dans cet article à indiquer sommairement quelques points qui me paraissent significatifs.

Le premier est l'incompétence et l'absurdité du suffrage universel. L'école d'Action française dont je suis loin de me réclamer toujours a fait sur ce point une démonstration aussi péremptoire qu'inutile. La situation a bien empiré depuis. Si l'illettré moyen ne pouvait pas comprendre grand-chose en 1913, c'est bien pire encore aujourd'hui. On lui demande son avis sur des problèmes qu'il ne peut pas mesurer et sur des décisions dont il ne peut pas apercevoir les conséquences : l'indépendance des Etats noirs, la distribution de l'armement atomique, l'équilibre contre l'inflation et la récession, le fonctionnement de la Banque des Règlements Internationaux et l'étalon or. Enfin, il est bien clair que non seulement l'illettré moyen, mais même l'électeur moyen, nage. Autrefois, l'instituteur, le secrétaire de mairie, avaient un avis, ils avaient compris la question. Aujourd'hui, complètement dépassés, ils conseillent et décident au hasard. Encore en 1913, payaient-ils de leur personne : le casse-pipe sanctionnait la sottise et, jusqu'à un certain point, justifiait le suffrage universel. Aujourd'hui il n'est même pas question de cela, mais de l'Apocalypse. L'illettré moyen délègue dans le brouillard le pouvoir de déclancher la catastrophe. Il n'a rien compris et tend le dos. Les Athéniens étaient moins sots



quand ils faisaient tirer au sort le nom de leurs magistrats. Au moins, le hasard ne donnait pas la comédie.

Le premier acte d'une refonte de l'Etat devrait être de renoncer à cette consultation devenue absurde. Maudir les partis, c'est dénoncer les effets sans remonter à la cause. Les partis sont les fils du suffrage universel. On ne les supprimera qu'en détruisant la cause qui les engendre et les engendrera perpétuellement. On ne peut plus gouverner les Etats modernes en recourant au suffrage universel. Tous les gouvernements l'avouent à l'envi en truquant les lois électorales. La seule loi électorale juste, la photographie des opinions dans le pays, n'est en usage dans *aucun Etat du monde*. Sous des prétextes divers, les techniciens essaient d'escamoter partout le suffrage universel en le ramenant à un choix sommaire. Cette malhonnêteté masque les autres solutions. Il est faux que le pays ne puisse pas et ne doive pas être consulté. Une nation qu'on ne consulte pas réserve les plus amères surprises. Mais sur certains problèmes, certains hommes compétents doivent seuls être entendus. Sur d'autres qui les concernent, seuls ceux qui sont en cause doivent être consultés, et leur décision ne doit pas emporter comme conséquence un changement de la politique générale. Enfin, le vote dans un Etat moderne doit porter sur des *objets* précis et non sur des hommes. Hors la désignation des administrateurs locaux, la représentation du pays doit être *proposée* et le peuple ne devrait pas avoir d'autre droit que de dire s'il l'agrée ou s'il la rejette.

La représentation populaire et les consultations électorales ne sont plus dans un Etat moderne que des opérations purement techniques qui n'ont aucun effet sur les décisions de l'Etat. On pourrait le prouver en montrant que la *marge de choix* qui est laissée aux responsables d'un Etat moderne est très mince et que les équipes au pouvoir sont conduites par les circonstances beaucoup plus que par la voix de la nation. J'ai déjà évoqué cette particularité de la politique contemporaine à propos de l'élection présidentielle aux Etats-Unis. Mais on peut le prouver aussi à l'aide d'un autre argument, beaucoup plus frappant pour le public, je veux dire en montrant dans quelle situation paradoxale et scandaleuse se sont mis certains Etats modernes : à l'heure actuelle, dans la moitié au moins des Etats que nous connaissons et dans certains tout particulièrement, une seule balle bien placée est



un évènement politique plus important que toutes les *consultations populaires* qu'on pourra imaginer.

Les chefs d'Etat en sont aussi convaincus que moi, à en juger par les précautions dont leur police les entoure. Et si le public n'y prend pas garde, c'est qu'on prend grand soin de ne pas l'informer. Je ne prendrai qu'un seul exemple, valable du reste pour toutes sortes de pays. Contrairement à tout ce qui a été dit par les agences et les grands journaux, l'attentat le plus dangereux qui ait été dirigé contre un chef d'Etat moderne est celui du Mont-Faron. La police en a tremblé et s'est tû : mais tout finit par se savoir à la longue. Le procédé employé et qui put être répété sans que la police ait les moyens de s'y opposer consiste à enfouir sur le passage du chef d'Etat une charge qui est télécommandée par radio par un assistant éloigné. Dans l'attentat du Mont-Faron un hasard d'ordre technique intervint. Mais la police acquit la conviction que, malgré les surveillances, le même type d'attentat pourrait être renouvelé avec de grandes chances de succès.

On devine les objections : outillage extrêmement cher, complexités nécessaires, connaissance précise du parcours. Je ne sais si elles sont insurmontables. Mais n'est-ce pas un grave sujet de réflexions que de constater que l'audace d'un groupe ou, comme à Dallas, d'un isolé, peut être un *fait politique* plus important que la mise en marche de l'immense machinerie par laquelle on appelle une nation à décider de son destin ?

\*  
\*\*

Je pense à un autre exemple qui n'est pas moins édifiant : le choix électoral s'il se concrétise en un coup de bascule décisif, non seulement n'est pas efficace dans un Etat moderne mais risque de conduire à une solution toute opposée. Démonstration : en 1946, le parti communiste avait en France des possibilités très sérieuses de prendre le pouvoir ; sur l'ordre de Moscou, ces circonstances favorables ne furent pas exploitées et le parti communiste reprit tranquillement son rôle de *minorité agissante*. Pourquoi ? Parce que les spécialistes de Moscou, beaucoup plus avancés que nous en technique politique, savaient très bien qu'une prise de pouvoir même apparemment légale, dans un secteur de l'occupation américaine, aurait eu pour épilogue un écrasement par la force du



régime communiste ainsi instauré et par suite l'écroulement de toutes les positions acquises depuis vingt ans. La situation a-t-elle changé ? La guerre subversive est un élément capital de grippage du mécanisme politique contre lequel tout Etat moderne devrait être préservé. Or une prise du pouvoir *actuelle* par un gouvernement communiste pourrait amener et amènerait presque fatalement un foyer de guerre subversive qui se trouverait en territoire d'intérêt américain : nous retombons dans la situation de 1946. D'où la patiente obstination du parti communiste pour se situer dans un Front Populaire, d'où la *variante italienne*, essentiellement tactique malgré des apparences idéologiques, et ayant pour objet de convaincre l'opinion mondiale et essentiellement les Américains que le communisme n'est rien d'autre qu'une aile gauche du socialisme. D'où la fureur du parti contre les intellectuels et les étudiants communistes : "Ne jouez pas avec les papiers qui sont sur le bureau de papa !" D'où l'importance de la *présence des troupes américaines en Europe*. D'où la difficulté de se procurer une indépendance qui est souhaitable sans se priver de parapluie américain qui est nécessaire.

Ce ne sont là que des notes, elles sont décousues et fragmentaires mais résumons-les pour prendre la mesure de notre absurdité.

Le suffrage universel est absurde et partout truqué. L'attentat politique est devenu depuis 1942 (voir Giraud, Darlan dans le dernier livre d'Isorni *Compte-rendu*) l'élément capital et décisif de la vie politique. La pratique de la guerre subversive commande la stratégie mondiale et le régime actuel de chaque nation ou groupe de nations lui est imposé par sa situation géographiques. La faiblesse des démocraties est d'essayer de se maintenir par des affirmations hypocrites et des méthodes politiques hybrides. Si nous appelions les choses par leur nom, nous y verrions beaucoup plus clair : nous saurions que nous avons peu de liberté, mais qu'à l'intérieur de ce peu de liberté, nous pouvons peut-être avoir du bon sens et *des libertés*.

*Maurice Bardèche*



# La question Palestinienne

L'épreuve de force semble maintenant engagée entre le Colonel Nasser ayant derrière lui la quasi totalité du monde musulman et la majorité des pays du tiers monde d'une part et de l'autre l'Etat d'Israël soutenu pour des raisons diverses par une partie du bloc capitaliste. A l'intérieur même ces puissances capitalistes, Nasser compte de nombreux partisans et plus généralement tous ceux que leurs intérêts poussent vers le Monde arabe. Il y a peu de chances cependant pour que Nasser attaque Israël, d'abord parce que cet Etat sert en ce moment à cimenter par la haine l'unité encore fragile du Monde arabe, ensuite, parce que le leader égyptien est bien trop habile pour provoquer lui-même un conflit alors qu'il dispose de moyens suffisants pour étouffer diplomatiquement et économiquement l'Etat juif...

Beaucoup de lecteurs se demanderont pourquoi les Musulmans sont aussi irréductiblement opposés à tout règlement pacifique du problème palestinien... Pourquoi Nasser dont l'autorité sur tout le Monde arabe est immense n'accepte pas le principe d'une coexistence pacifique entre les nations musulmanes du Moyen-Orient et l'Etat juif.

Nous allons essayer de comprendre.

## *LA PALESTINE EST-ELLE UNE TERRE HISTORIQUEMENT JUIVE ?*

Les Juifs affirment que la Palestine est historiquement juive et que les décisions internationales qui ont consacré le droit des Juifs sur cette terre n'est que justice rendue au Peuple d'Israël. D'ailleurs la Palestine est selon eux la "Terre biblique" dont ils ont été injustement chassés par les Romains, sous le règne de l'Empereur Titus en l'an 70 après J.C.

Les Arabes répondent à cela que la Palestine qui reçut son nom des Philistins, peuple Indo-européen, fut convoitée durant toute l'antiquité. Egyptiens, Hittites, Assyro-Chaldéens, Philistins, Phéniciens, Romains, Hébreux et Arabes se disputèrent le "Croissant fertile" (pays où coule le lait et le miel disait Moïse évoquant la richesse des terres du Jourdain) importante route de passage conduisant vers l'Egypte.



Il est de fait que les pâtres-guerriers hébreux apparaissent aux alentours de l'an 2000 avant J.C. à l'orée du désert situé à l'est de la Chaldée, d'où ils étaient originaires, Hébreu signifie d'ailleurs "gens d'au delà du fleuve (Euphrate)". Comme tous les nomades d'alors, ils recherchent les pâturages et sont très attirés par les richesses accumulées dans les cités antiques. Probablement poussés par les tribus aryennes ils entrent en Chaldée et c'est à Our, dans ce pays que naquit Abraham sous le règne d'Hamourabi, roi de Babylone. Le fils d'Abraham, Jacob, fut appelé Israël d'où le nom d'Israélite.

Joseph, frère de Jacob, fut vendu aux Egyptiens, et ayant réussi à se faire un ami du Pharaon invita les hommes de sa tribu à se rendre en Egypte, pays riche et où les Hébreux étaient alors bien vus.

En l'an 1400, c'est l'exode et le Peuple juif, évitant la côte en raison de l'hostilité des Cananéens, franchit le désert de Sinaï.

Moïse mort, Josué prend le commandement et s'empare de la ville de Jéricho "extermine à la pointe de l'épée tout ce qui était debout dans la cité, aussi bien les hommes que les femmes, les vieillards et les jeunes gens, les vaches les moutons et les bœufs" (Josué 6/21).

Les Hébreux devinrent agriculteurs dans le pays "que Iahvé leur avait promis". Et ils restèrent aussi longtemps qu'une puissance militaire plus forte ne leur contesta pas ce territoire.

En 930, à la mort de Salomon, le royaume se divise. Jérusalem devient capitale du royaume de Juda et le reste des Juifs, 10 tribus forment le royaume d'Israël.

En 722, Sargon roi d'Assyrie détruit Israël, déporte les habitants du pays et les remplace par des colons assyriens. Le royaume de Juda, beaucoup plus petit est laissé en paix jusqu'en l'an 587 date où Nabuchodonosor rase Jérusalem et emmène tous les habitants en captivité.

Mais lorsqu'en 539, Cyrus roi des Perses s'empare de Babylone, il autorise les Juifs à retourner en Palestine. Pourtant il est intéressant de noter que bien peu acceptèrent cette proposition, car ils s'étaient entre temps enrichis dans la capitale Assyrio-chaldéenne.

Ceux d'entre eux qui rentrèrent en Palestine essayèrent de redonner une importance à la ville de Jérusalem, et grâce aux prophètes la ville se releva des ruines et redevint un centre important de vie religieuse. Les juifs fondèrent en Palestine un nouvel Etat sous l'égide des Satrapes. Ils furent peu après soumis aux Grecs en l'an 333, puis aux Séleucides et enfin aux Romains en 63 avant Jésus-Christ, sous le règne de Pompée après le soulèvement victorieux des frères Macchabées contre la dynastie grecque des Séleucides en 166. En 70 après J.C., une révolte est écrasée par Titus, les Juifs sont alors dispersés dans le monde. *C'est la Diaspora.*

Ceux qui restent malgré toutes les persécutions en Palestine tenteront encore plusieurs fois de se rebeller contre l'autorité romaine, sous le règne de Trajan par exemple. Mais la répression extrêmement sévère de l'empereur Adrien (135 après J.C.) met fin à l'instabilité qui règne depuis fort longtemps dans cette



partie du Moyen-Orient. Dès lors les Juifs ne feront plus parler d'eux en Palestine, jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle.

Mis à part des arguments d'ordres sentimentaux dont il faut tenir compte et dont nous reparlerons plus tard, les Juifs n'ont donc aucun droit historique sur la Palestine, terre qui fut, je le répète, convoitée dans toute l'Antiquité en raison de sa richesse et de sa situation géographique : elle était, rappelons-le, placée entre deux grands empires, l'Assyrie et l'Égypte.

Quant à l'argument selon lequel la "terre biblique" doit revenir au "peuple de Dieu" parce qu'elle est "terre biblique", il est évident qu'il ne saurait être pris en considération par des Musulmans.

*«NOUS AVONS PAYE LA TERRE QUE NOUS CULTIVONS».*

Venons-en maintenant à un argument beaucoup plus sérieux : les Juifs affirment que la terre est à qui la travaille, qu'ils ont réalisé sur place le miracle d'Israël. Voyons tout d'abord ce que répondent les Arabes au sujet de l'installation des Juifs en Palestine et de l'achat des terres par les nouveaux immigrants.

Lorsque les Juifs furent dispersés ils se répandirent dans le monde avec la ferme espérance qu'ils reviendraient un jour en Israël. Pendant leur migration ils suivirent des routes diverses : Afrique du nord jusqu'à la Péninsule ibérique, Vallée de la Volga jusqu'en Pologne, Vallée du Rhin etc... en somme ils suivirent les routes commerciales de l'époque se fixant dans les régions prospères, et surtout autour des grandes cités. Grâce à la souplesse de leur caractère, à leur absence de scrupules (ils ne pouvaient être scrupuleux puisqu'ils rendaient les Romains responsables de leur expulsion de Palestine) ils se livrèrent au commerce en général exerçant la fonction fort rémunératrice d'intermédiaire. Il est évident qu'ils ne pouvaient guère exercer une autre fonction puisque l'armée, l'administration, leur étaient interdites.

Leur méfiance et le souvenir des persécutions dont ils avaient été l'objet, la crainte d'être expulsés à nouveau à tout moment, les poussèrent à convertir leur bénéfice en or ou en tout autre métal précieux. C'est la raison pour laquelle certains portent encore des noms de famille comme "Goldstein" "Goldmann" "Goldberg" ... Le mot anglais "Jew" et ses dérivés sont d'ailleurs très révélateurs.

Malgré les rigueurs des épreuves qui les avaient frappés, les Juifs restèrent en relation les uns avec les autres, et leur livre de préceptes religieux, le Talmud, impose à chacun des règles strictes. Jamais ils ne renonceront à retourner en Palestine, et parmi les vœux qu'ils échangent à l'occasion des fêtes, on relève cette phrase : "on se reverra l'an prochain à Jérusalem".

Et ce désir de retour vers la Terre promise sera d'autant plus vif que les persécutions redoubleront de violence dans tous les pays où les Juifs ont élu domicile. Au cours des âges se formera dans leur esprit le "Mythe de la Palestine" leur idéal de refuge. Leur attitude n'est d'ailleurs pas étrangère à cela, et l'on peut dire que presque toujours ils secrèteront l'antisémitisme dont



ils seront victimes. Dans une intéressante revue (1) on retrouve ces remarques très intéressantes "depuis leur dispersion, les Juifs ont toujours eu un double complexe : complexe de frustration et complexe de grandeur. Ces deux complexes en apparence contradictoires se complètent, l'un produisant l'autre".

"Complexe de frustration" parce que vivants méprisés au milieu d'autres peuples... et en réaction complexe de grandeur. Ils s'efforcent de convaincre les autres peuples qu'ils sont le peuple le plus avancé de la terre. Ne se sont-ils pas appelés eux-mêmes : *LE PEUPLE ELU DE DIEU*. Durant des siècles ils ne cesseront d'intriguer avec les puissances politiques du moment pour faire admettre leur point de vue sur la Palestine. Mais c'est surtout à partir de 1917 que les Juifs vont enfin voir leurs efforts se couronner de succès.

En 1917, la Grande-Bretagne avait besoin de l'aide des Juifs américains pour la cause alliée. Car longtemps indécise la lutte allait avec la capitulation russe, tourner à l'avantage des Allemands. En échange elle rendit publique la déclaration de Balfour du 2 novembre 1917 qui fut faite par Lord Balfour sous forme de lettre à Lord Rotschild. Cette lettre, que l'on peut considérer comme étant une véritable déclaration de guerre faite par l'Occident aux peuples arabes encore enchaînés aura des répercussions considérables et sapera notre prestige au Moyen-Orient (2). Par la suite des hommes politiques américains et britanniques ne cessèrent d'intriguer pour faire admettre par les grandes puissances le point de vue sioniste sur la Palestine. Le leader sioniste Weizmann note à ce sujet : "Je ne trahis aucun secret en disant que nous nous sommes mis d'accord avec l'Angleterre pour qu'elle nous livre la Palestine débarrassée des Arabes avant la fin du mandat". Car entre temps la Grande-Bretagne s'est vue confier par la Société des Nations le mandat sur la Palestine. La Grande-Bretagne était-elle désintéressée ? Certainement pas ! Il ne fait en effet aucun doute qu'en ce faisant l'Angleterre escomptait un profit certain. Elle assurait ainsi la présence au Moyen-Orient d'une communauté qui lui est entièrement acquise ayant regard sur le canal de Suez et prête à protéger les bateaux anglais faisant la traversée du canal en direction de l'Inde. Facilitée par les Britanniques l'émigration des Juifs vers la Palestine commence. En 1914, le nombre des Juifs en Palestine était d'environ 55.000 et en 1946, il avait atteint près d'un demi million dont un grand nombre avait subi un entraînement militaire dans les camps d'Europe.

Ce sont ces émigrés qui constituèrent les bandes les plus dangereuses en Palestine, telles que la Hagana, le Stern, qui s'employèrent à hâter l'éviction des Arabes avant même la guerre de Palestine en massacrant de nombreuses populations. Parallèlement à ces opérations d'intimidation, de vastes étendues de terre furent achetées en Palestine tandis que grâce à d'importants capitaux d'origines diverses, les Juifs purent accaparer les grands projets productifs tels que ceux de la production de l'énergie électrique, de l'industrie etc...

Victimes du terrorisme, acculés à la misère, les Arabes durent fuir vers les Etats voisins.



C'est contre cette immigration que se soulevèrent les Arabes de Palestine en 1920 (révolte de Jérusalem) en 1921 (révolte de Jaffa) en 1929 (révolte d'El Berac). C'est elle qui fut à l'origine de la grande révolte de Palestine de 1936, et finalement du conflit de 1948 qui devait avoir pour résultat de chasser de leur foyer près d'un million d'Arabes. Ainsi terrorisés et ayant contre eux les organisations juives internationales, les Arabes durent céder au chantage et désertir leur terre ou les vendre à bas prix. Un autre leader sioniste Jabotinski n'a-t-il pas déclaré: "la Palestine doit être aux Juifs, quant aux Arabes ils ont le désert. Le droit d'user de méthodes coulantes avec les Arabes pour arriver à édifier le Home national juif, et amener progressivement les Arabes à s'en aller, représente une politique lassante et qui peut durer indéfiniment. Aujourd'hui les Arabes savent très bien quels sont nos désirs et nos objectifs, ils est donc devenu nécessaire de les mettre devant le fait accompli et leur faire comprendre de vider les lieux et de s'en aller dans le désert". Le mandat britannique devait être un des moyens de mise en œuvre pour y arriver. Il est à ce sujet très intéressant de noter que selon la brochure intitulée "le problème des réfugiés arabes en Palestine" de l'Information égyptienne (p. 28) la puissance mandataire fournit aux Juifs toutes les facilités y compris celles d'utiliser de faux permis d'immigration, de faux passeports, de faux actes de mariage et de naissance ainsi que la faculté d'entrer en Palestine comme touriste et d'y demeurer.

#### ATROCITES JUIVES EN PALESTINE.

Ainsi donc utilisant par deux fois à leur profit les crises internationales (il y aurait beaucoup à dire sur les manœuvres juives durant la seconde guerre mondiale) profitant de ce que la plupart des Etats arabes étaient encore colonisés et de toute façon en pleine discorde, les Juifs parvinrent à leur but et firent admettre le principe d'une Palestine juive. Quel que soit le moyen employé, intimidation, violence ou achat des terres (quelle que soit la régularité de la transaction, l'achat des terres par un étranger est toujours source de discorde), les Arabes durent fuir leur patrie et se réfugier dans les Etats limitrophes. Les experts ont pu évaluer les biens des Arabes en Palestine à près de deux milliards de livres sterling, auxquels il convient d'ajouter: 1 - les avoir sterling revenant à la Palestine et qui furent bloqués par le gouvernement anglais en date du 22 février 1948; 2 - les droits et propriétés qui appartenaient au gouvernement du mandat compris dans les régions occupées par les Juifs et qui furent cédées à Israël le 1<sup>er</sup> mai 1950. Mais tout ceci n'est rien en comparaison des humiliations des brimades et des massacres dont furent victimes les populations arabes de Palestine.

Ils furent commis par des groupes spécialement organisés et entraînés en Europe: organisation Stern, Hagana et Irgoun. Dans un terrible réquisitoire publié par le bureau d'information du secrétariat général de la Ligue des Etats arabes (octobre 1948) les Arabes accusent les Juifs de s'être livrés au massacre des civils, des vieillards des femmes et des enfants de tous âges. Ils ont *dépecé des enfants sous les yeux de leur mère, crucifié des*



prisonniers et *blessés* arabes. Ils ont obligé les vieillards, les notables, les femmes avancées en âge et de bonne famille à faire les travaux les plus dégradants, les ont chassés de leur maison et les ont fait vivre dans des camps de la mort où 80 % des détenus sont morts d'inanition. Les prisonniers arabes devaient donner leur sang pour les blessés juifs et agonisaient exsangues pendant plusieurs jours. Les femmes, les jeunes filles, les fillette ont été violées et promenées nues devant la population juive (massacre de Der Yassine). On estime que le génocide entrepris par les juifs à l'égard des Arabes dépasse en atrocité les méthodes des camps de concentration allemands.

Ces massacres des vieillards, femmes et enfants étaient d'autant plus ignobles qu'ils n'étaient pas commis au cours des opérations de la guerre, mais se déroulaient selon un plan calculé et froidement exécuté ; il s'agissait de terroriser la population civile et de provoquer l'exode des Arabes de Palestine.

Certains actes de barbarie resteront parmi les exemples les plus sanglants des annales du crime. Le 10 avril 1948, c'est le massacre de Der Yassine (Jérusalem). Les femmes enceintes sont éventrées, les enfants sont dépecés parfois attachés à des crocs de boucher après avoir été écorchés ; sur 600 habitants, 250 sont massacrés, les cadavres horriblement mutilés sont entassés dans les citernes pour les cacher. Le 14 avril 1948, c'est le massacre du village de Beit El Khoun. Femmes et enfants sont tués et horriblement défigurés. Les vieillards sont mutilés, les jeunes gens entassés et brûlés dans une maison, et les survivants furent conduits sur les lieux pour assister à la cérémonie crématoire ; on les invita ensuite à aller raconter à leurs frères dans le Monde arabe ce qu'ils avaient vu afin de répandre la terreur alentour. Le 6 mai 1948, au cours de nouveaux massacres de civils et de réfugiés arabes, une mosquée remplie de femmes et d'enfants sauta. Le 13 mai 1948, au cours du massacre de Beit Darras les tueurs israéliens mutilèrent et égorgèrent les enfants, les femmes, les vieillards et les infirmes, et pillèrent systématiquement toutes les maisons du village arabe qu'ils finirent par faire sauter à la dynamite.

C'est un exemple caractéristique d'*extermination* d'une population dans une certaine aire géographique. Pour les raisons que l'on devine, la radio et la presse internationale ne mentionnèrent ces faits que très discrètement.

Le 12 janvier 1948, Léon Pearson rapportait de Paris via la N.B.C., de New York, que "Les Juifs se préparaient à lancer une guerre bactériologique contre les Arabes". Cela avait été confirmé par un Américain chrétien qui avait assisté à un dîner à Rio de Janeiro, en février 1948, donné par l'Organisation révisionniste sioniste sous la présidence du professeur Heller, en l'honneur d'un hôte de passage présenté comme étant le Capitaine Zoi Kolitz de Palestine, en réalité un officier des services secrets de l'Irgoun. Le Capitaine prit encore la parole au cours d'un meeting tenu à New-York et patronné par certains groupes de l'Irgoun. A la fin de son discours il dit : "Je tiens pour certain que nous ferons usage de la guerre bactériologique lorsque les Britanniques seront sortis. Nous n'avons pas d'alliés il est vrai, mais le choléra en est un excellent. Nous porterons les microbes



du choléra au Caire, à Bagdad, à Damas, à Amman, et eu égard à la situation sanitaire dans les Etats arabes, cette arme sera d'une importance décisive".

Le Capitaine Kolitz affirma ensuite que les hommes de science juifs préparaient déjà les bombes bactériologiques et que des centaines de souris porteuses des germes du choléra étaient gardées en réserve pour les expériences dans les laboratoires spéciaux de Palestine. Le 28 mai 1948, l'armée égyptienne interceptait deux agents sionistes qui avouèrent avoir reçu l'ordre du Commandant Moshé d'infecter grâce à des récipients pleins de germes de typhus et de dysenterie l'eau de plusieurs puits. Ces faits furent rapportés par le Ministre égyptien des Affaires étrangères au Secrétaire général des Nations Unies par une dépêche du 27 mai 1958, dépêche dans laquelle le Ministre des Affaires étrangères d'Egypte accuse le Commandant de la colonie juive de Behrot de contaminer les sources auxquelles les troupes égyptiennes s'approvisionnent en eau à Gaza.

### LE "MIRACLE ISRAELIEN"

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les violences, les atrocités dont furent victimes les Arabes de Palestine. Il est assez évident que ceux-ci furent chassés de leurs terres par la terreur et que de toute façon ils n'ont cédé ces terres aux Juifs que parce qu'il leur était impossible de faire autrement. Quant à l'argument présenté par les Israéliens selon lequel la Terre est à qui la travaille, il est évident que sans les fonds considérables extorqués aux Allemands sous le prétexte de réparation, (près de 5.000 milliards d'anciens francs), jamais il n'y aurait eu de *miracle d'Israël*. Commentant un article paru dans la *Revue U.S. News and world report* Pierre Hofstetter remarque que l'effort de réparation de l'Allemagne lorsqu'il sera terminé s'élèvera à près de 10 milliards de dollars, "*fonds de conscience*" unique dans l'histoire. Et il ajoute: "Depuis la fin de la guerre, l'Allemagne a versé 5 milliards de dollars à des individus — la grande majorité d'entre eux des Juifs — à titre de compensation; plus d'un milliard de dollars a été versé à des Gouvernements et à des Agences "qui ont secouru des victimes des Nazis"; l'Etat d'Israël pour sa part, a reçu en marchandises seulement, l'équivalent de 750 millions de dollars à savoir 60 unités navales, 5 centrales électriques, modernisation du système ferroviaire, remise en état du port de Haïfa, conduites d'eau installées dans le désert du Négev dans le cadre du projet d'irrigation etc...". Si l'on ajoute à l'aide matérielle fournie par l'Allemagne, l'aide considérable offerte à Jérusalem par les grandes banques internationales juives (et surtout américaines), il n'est plus possible de croire au "miracle d'Israël". N'importe quel Etat arabe sous-développé disposant des mêmes ressources serait arrivé à des résultats équivalents.

En conclusion, les Israéliens ne peuvent revendiquer la Palestine comme étant une terre historiquement juive, car à des périodes différentes, de nombreux peuples du Moyen-Orient ont occupé et mis en valeur les riches terres du "Croissant fertile".



Les Israéliens ne peuvent pas davantage prétendre avoir acheté ces terres aux Arabes, car ceux-ci n'ont cédé que sous la menace, préférant souvent vendre, même à bas prix plutôt qu'être égorgés par les terroristes de l'Irgoun ou de la Hagana. Et puis, les terres expropriées représentent une surface très supérieure à celles qui furent "légalement" achetées.

Les Israéliens ne peuvent pas non plus soutenir devant l'opinion publique arabe que la Palestine leur revient car elle est "Terre biblique", car cet argument, s'il peut à la rigueur être compris par des Chrétiens, ne saurait être admis par des Musulmans.

Les Israéliens enfin, ne peuvent pas faire valoir l'argument sentimental selon lequel la Palestine constitue pour eux un refuge parce que d'une part, malgré des promesses alléchantes, peu nombreux sont les Juifs qui ont accepté d'y retourner définitivement et de l'autre aucun problème politique de cette importance ne peut être résolu de façon durable si l'on accorde une importance exagérée à des facteurs sentimentaux. D'ailleurs qui expliquera pourquoi l'opinion publique internationale accorde une telle importance au problème des minorités juives en terre arabe alors qu'elle ignore le génocide pratiqué contre les Sudètes, les Kurdes, les Toussis du Ruanda-Urundi ou les Arabes de Zanzibar et de Palestine ?

Enfin la politique inconséquente menée par l'ensemble des pays occidentaux à l'égard des pays arabes ne peut manquer d'avoir des conséquences fâcheuses. Les Arabes du Moyen-Orient sont ulcérés par le martyre de leurs frères de Palestine, et eux qui paraissaient jusqu'à présent incapables de s'unir ne forment plus maintenant qu'un seul bloc autour du Colonel Nasser.

Le jour n'est pas loin où, grâce à une politique pro-israélienne inconsidérée, les Européens consommeront leur échec au Moyen-Orient et alors, aidés, et poussés par les Communistes, "cinq millions de soldats arabes pénétreront en Palestine sur un sol couvert de sang".

R. A.

(1) *Le problème des réfugiés arabes. Le Caire, p. 9 et 10.*

(2) *Mon cher Lord Rotschild. Je suis heureux de vous communiquer au nom du gouvernement de Sa Majesté la déclaration suivante exprimant Sa sympathie envers les aspirations juives sionistes, déclaration qui a été soumise au Conseil des Ministres qui l'a approuvée: Le Gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national juif (national home). Il déploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant entendu que rien ne sera fait qui puisse porter préjudice soit au droit civil et religieux des communautés non juives, soit au droit et statut politiques des Juifs résidant en tout autre pays. Sincèrement vôtre.*

*signé: Arthur James BALFOUR*

*Déclaration du Colonel Nasser du 11 mars 1965.*



Colonel Roger TRINQUIER

## **Ignorance... Lâcheté... Trahison...**

C'est l'atmosphère qui se dégage de la plupart des commentaires de notre presse sur la situation au SUD VIET NAM.

Ignorance pour certains, mal informés, qui refusent de croire à la réalité ; lâcheté pour beaucoup, renseignés sur les conditions dans lesquelles la Guerre Moderne est conduite au VIET NAM, qui connaissent les armes qu'elle emploie, mais qui par peur ou intérêts sont prêts à pactiser ; trahison ouverte de tous ceux qui dans notre camp défendent impunément avec une maléfique énergie les buts de guerre de nos adversaires.

La guerre qui se déroule actuellement au SUD VIET NAM, que nous avons faite pendant 17 ans en Indochine puis en Algérie et que nous avons perdue pour des raisons très diverses ne vise plus à conquérir des territoires par la puissance d'une armée agissant à découvert sur un champ de bataille. La Guerre Moderne vise essentiellement à s'emparer du pouvoir dans un Pays et à le conserver par tous les moyens. Le reste, tout le reste sera ensuite acquis par surcroît.

Or, détenir le Pouvoir, consiste d'abord à être en mesure d'imposer sa volonté à des populations entières. Le Pouvoir est détenu en fait par ceux qui sont capables de se faire craindre et obéir et non par un organisme officiel qui n'est plus en mesure de faire exécuter ses ordres et d'être suivi. Le chemin du Pouvoir passe donc aujourd'hui par la soumission inconditionnelle des populations. Voilà ce que nos adversaires ont compris depuis longtemps et voilà ce qu'ils s'efforceront par tous les moyens de réaliser.

Il fut une époque où les peuples pouvaient déléguer librement le Pouvoir de diriger leurs affaires à des hommes de leur choix. Ces temps sont en voie de disparition. La subversion systématiquement employée vise à imposer à des populations entières des hommes qu'elles n'ont pas choisis et qui s'imposent à elles brutalement par les procédés les plus barbares qui se puissent imaginer.

P  
psy  
fait  
n'ét  
en e  
de j  
C'es  
de l  
des  
à vo  
ter  
La  
vale  
à la  
arm  
atom  
table  
que  
effec  
Po  
au d  
sons  
quer  
une  
pules  
Po  
rer  
arme  
plée,  
comb  
régio  
d'être  
conta  
de g  
quan  
tion  
proie  
Pou  
tions  
nème  
décle  
passa  
le co  
desce  
entre  
aux l  
"C'  
nous  
arme  
d'ajo  
"Si  
rense



Pendant la Guerre d'Algérie, on a beaucoup parlé de l'action psychologique sur les masses ; certains officiers s'en étaient fait une spécialité et attendaient d'elle des résultats qu'elle n'était certes pas en mesure de donner. L'action psychologique en effet n'est pas une arme de guerre, c'est une arme du temps de paix qui vise des populations en état de subir son influence. C'est l'arme qu'emploie journellement le Pouvoir par la voie de la Presse, la radio, la télévision, pour maintenir en condition des masses qui croient encore être libres puisqu'elles pourraient à volonté, si elles le désiraient, fermer leur porte ou ne pas acheter de journaux.

La subversion ne tente pas de convaincre des hommes de la valeur d'une cause, elle les oblige brutalement à l'adopter, puis à la défendre en brisant leur volonté grâce à l'emploi d'une arme de guerre nouvelle et autrement efficace que la bombe atomique. Cette arme, c'est le **TERRORISME**. Elle est redoutable parce qu'elle n'est employée que par nos adversaires et que nous refusons systématiquement, contre elle, toute parade effective.

Pour frapper l'esprit de ceux qui refuseraient encore de croire au danger et pour montrer à nos adversaires que nous connaissons bien leur système d'attaque, on peut sommairement expliquer comment, par l'emploi systématique de la **SUBVERSION**, une équipe d'hommes peu nombreux mais décidés et sans scrupules pourrait s'emparer du pouvoir en France même.

Pour mener une action subversive, il est nécessaire de s'emparer d'abord d'une région d'accès difficile, assez vaste, où les armes classiques modernes perdront toute efficacité, peu peuplée, mais assez riche pour assurer la subsistance de quelques combattants. Les Alpes, la Savoie et le Dauphiné forment une région-type qui conviendrait. Elle aurait en outre l'avantage d'être largement ouverte sur une frontière et permettrait des contacts faciles avec l'extérieur. Protégée par quelques brigades de gendarmerie, à peine en mesure de lutter contre les délinquants mineurs et d'assurer la protection de toute la population contre une attaque subversive. Ils seront rapidement une proie facile pour des combattants entraînés.

Pour assurer rapidement la soumission de toutes les populations montagnardes, une vingtaine d'équipes agissant simultanément sur une vingtaine de cols d'accès difficile suffissent pour déclencher les hostilités. Il suffira que chaque équipe tue les passagers des deux ou trois premières voitures qui franchiront le col pour en interdire l'accès. Pour se nourrir, les terroristes descendront avec leurs mitraillettes dans le premier village et entreront dans la première maison venue. Ils diront simplement aux habitants :

"C'est nous qui avons tué cette après-midi les automobilistes ; nous voulons manger" pour qu'aussitôt, sous la menace de leurs armes, ils soient immédiatement servis. En partant, il leur suffira d'ajouter :

"Si vous nous dénoncez, ou si vous donniez à la Police quelque renseignement que ce soit, vous serez tous exécutés sans pitié".



Et pour montrer qu'il ne s'agit pas là d'une menace gratuite, ils abattront sur le champ d'une rafale de mitrailleuse l'un quelconque des occupants de la maison.

Dans l'après-midi, ils auront tué le maire du village, proie facile et sans défense, dans son champ. Le téléphone aura été coupé et quelques ponts sur la voie ferrée auront sauté.

Que feront les autorités, c'est-à-dire les préfets responsables du maintien de l'ordre ? Ils enverront les gendarmes sur place pour se renseigner. Mais les populations ne se précipiteront pas à leur rencontre ; le maire, agent de renseignement naturel, sera mort et il n'y aura pas de volontaire pour le remplacer. Sur le chemin de leur retour, vers le chef-lieu de leur canton, cheminant à bicyclette, les gendarmes seront abattus sans difficulté et leurs armes iront grossir l'arsenal des terroristes.

Le lendemain, ces événements seront annoncés comme un coup de tonnerre dans la presse ; des mesures énergiques et rapides seront demandées par tous les manieurs de porte-plume. Mais il ne sera pas possible d'utiliser contre ces "bandits" l'Armée dont on a assez dit que le métier de policier n'était pas le sien, et que pour elle étaient réservées les tâches plus nobles du maniement des armes lourdes, voire des armes atomiques. Le Pouvoir affolé dépêchera sur place ses compagnies de C.R.S. dont c'est le métier et ses policiers.

Dans les villages les plus près du lieu des attentats ils interrogeront les habitants qui auront eu le courage de les attendre. Comme ils ne sauront que peu de chose, les C.R.S. déçus les brutaliseront pour obtenir coûte que coûte des renseignements. L'attitude des C.R.S. ne facilitera pas les contacts avec la population et à leur prochaine visite, les villages seront vides. Que feront alors les C.R.S. ? Ils erreront en aveugle dans la campagne vide, à la recherche de qui, et de quoi ? Ils arrêteront qui ? Des habitants qui auront fui et se seront mal cachés afin de ne pas revenir au chef-lieu les mains vides. Le sort de ces malheureux habitants aux mains des C.R.S. ne sera pas enviable ; le fameux fossé entre les populations et les forces de l'ordre dont la presse française nous a tant rabattu les oreilles pendant la Guerre d'Algérie et qu'elle accusait l'armée de creuser, sera ouvert et ira sans cesse en s'élargissant. Tous les voyous de France habiles au maniement du revolver et du couteau trouveront là un terrain de choix pour leurs exploits et constitueront une troupe parfaitement instruite pour accomplir les tâches qui lui seront demandées. Les bombardements des villages jugés suspects n'arrangeront pas les relations entre les pouvoirs publics et les habitants de cette malheureuse région. La police étant rapidement débordée, le Pouvoir sera finalement amené à engager l'Armée dans cette aventure. Mais la formation technique et morale qu'on donne aux jeunes militaires d'aujourd'hui les prépare mal à participer à des opérations de police difficiles dans une région aussi tourmentée que le Vercors et à y subir de lourdes pertes. Si les terroristes disposaient d'une radio à l'étranger et d'une presse à leur dévotion tout serait en place désormais pour que le Monde croit que les Dauphinois veulent leur indépendance, qu'ils désirent un gouvernement populaire et sont



anxieux de se séparer de la France. La rébellion s'étendra à d'autres régions favorables et bientôt le terrorisme fera son apparition dans les villes etc... etc...

Je ne veux pas faire un cours de GUERRE MODERNE ; il n'intéresse personne. Ce bref exposé est seulement destiné à donner un aperçu rapide de ces possibilités.

Mais je n'ai rien inventé ; j'ai rapporté et transposé fidèlement des faits et des procédés employés par le F.L.N. dans les AURES-NEMENTCHAS d'où est partie la rébellion en Algérie, en Kabylie. Dans la seule région de MICHELET, les archives du Tribunal Militaire du F.L.N. de la première région ont montré que du 1er Novembre 1954 au 17 Avril 1957, le F.L.N. a condamné et exécuté 2.150 habitants dans un seul canton. Voilà des mesures capables de maintenir la fidélité d'une population hésitante. Mais ces chiffres, personne ne les a jamais divulgués en France, pas même Monsieur J. ROY à qui, en son temps, je les avais communiqués pour son livre "GUERRE EN ALGERIE". Ce sont les mêmes procédés qu'employait YACEF SAADI pour plier à sa volonté la population de la CASBAH et ALI LA POINTE le plus grand souteneur d'ALGER dont une certaine presse avait fait une sorte de héros. Mais ces procédés, la presse occidentale s'est toujours refusée de les faire connaître dans leur brutale réalité : même aujourd'hui elle feint de les ignorer. Voici par exemple ce que nous dit l'EXPRESS dans un de ses derniers numéros, sous la plume de Georges PENCHENIER.

"Le VIET CONG n'a pas bénéficié tout de suite de la complicité des villageois. Il s'en faut" dit-il.

On comprend ces villageois, quand on connaît l'histoire car eux savaient où le VIET CONG voulait les mener. Ils ont dû résister jusqu'à la limite extrême de leurs possibilités ; mais abandonnés par une Armée incapable de les défendre, ils ont fini par succomber. Et Monsieur G. PENCHENIER ajoute :

"LE VIET CONG a inlassablement appliqué les principes édictés par MAO TSE TOUNG pendant la Guerre Civile chinoise et tout mis en œuvre pour démontrer aux paysans que leurs ennemis étaient les mêmes que les leurs. "

On croit rêver devant tant d'absurdités. En effet, qui pouvait bien être l'ennemi des pacifiques paysans des rizières, si ce n'est le VIET CONG lui-même qui venait brutalement chez eux troubler une paix à laquelle ils aspiraient depuis 15 ans. Mais G. PENCHENIER se garde bien de nous exposer les méthodes et les procédés employés par les VIET CONG pour obliger les paysans des rizières à les suivre. Au contraire, il s'efforce de donner un certain panache, une certaine gloriole à ceux qui, de gré ou de force, ont obligé la population des rizières à engager le combat avec eux. Aussi longtemps que la presse déformera ainsi systématiquement les faits, les Français n'auront aucune possibilité de connaître la vérité. Par la terreur, le VIET CONG a donc conquis d'immenses territoires sur lesquels il règne en maître et où il peut aujourd'hui rassembler des bataillons entiers et les armer en toute tranquillité sous la protection du réseau des populations asservies. PENCHENIER nous dit en effet que ces bataillons disposent maintenant de mitrailleuses lourdes, de mortiers et



bientôt d'artillerie de campagne déjà stockées dans les rochers de la Cordillère annamitique.

Alors, soyons sérieux. Personne n'osera soutenir que les mitrailleuses, les mortiers ou l'artillerie poussent dans les rizières du delta cochinchinois ou que les officiers qui commandent ces bataillons sont de paisibles paysans issus directement de leur rizière. Chacun sait qu'ils viennent du TONKIN, que les armes, les postes radio viennent du TONKIN et que les opérations importantes sont maintenant directement dirigées du TONKIN et que tout ce qui s'est passé dans le Sud a été minutieusement préparé et conduit par les autorités communistes du TONKIN.

La Guerre subversive a ce côté admirable et qu'elle a réussi à conserver jusqu'à ce jour, c'est de permettre à un agresseur habile de faire entrer son armée dans un Pays sans provoquer *uncasus belli*. Par contre, faire traverser une frontière par une armée classique ou faire survoler un territoire étranger par des avions est un *casus belli* parce que les armes sont visibles, le bruit des armes est entendu du Monde entier, c'est un acte de Guerre qui soulève une émotion immédiate dans l'opinion mondiale.

C'est cette fiction entretenue par une savante propagande qu'il faut détruire. Qu'une armée s'introduise classiquement ou clandestinement dans un pays, le but visé est le même : soumettre des populations s'emparer de leur territoire et de leurs richesses. Le résultat immédiat de l'agression est le même aussi : des femmes, des hommes et des enfants sont tués et le pays est couvert de ruines.

Pour rétablir la paix dans un cas comme dans l'autre, il faut d'abord chasser l'envahisseur du territoire ou le détruire. Pour y parvenir, il faut user de tous les moyens disponibles et frapper aux points sensibles, si possible, à la tête.

Or, en ce qui concerne aujourd'hui la Guerre d'Indochine, nous savons parfaitement où se trouve la tête d'où partent les directives ordres, personnel, armes, munitions ; elle est à HANOI, à portée des armes les plus classiques dont disposent abondamment les Américains. S'ils veulent gagner la Guerre et la terminer rapidement, il leur suffit d'envoyer au Président HO-CHI-MINH un ultimatum ainsi conçu :

Le Commandement du VIET NAM SUD vous demande :

1°) de cesser toutes opérations de Guerre contre les populations du VIET NAM SUD

2°) de retirer dans un délai de 15 jours toutes vos troupes infiltrées dans le VIET NAM SUD ainsi que leur matériel

3°) toutes facilités leur seront données pour regagner le VIET NAM NORD

4°) en cas de réponse négative, ou sans réponse dans un délai de 3 jours, des opérations de bombardements massives seront entreprises contre les principales villes et les centres industriels du VIET NAM NORD ; ils seront appuyés par l'action de la marine et des troupes à terre.

Cet ultimatum surprendra une partie du Monde. Il ne surprendra certainement pas HO CHI MINH. Il a joué espérant que



cet ultimatum qu'il redoute ne lui serait jamais adressé. En le recevant, il saura qu'il a perdu.

Ni la RUSSIE, ni la CHINE ne déclencheront pour autant la Guerre atomique pour un objectif qui n'en est pas justifiable. Après des protestations classiques pour ne pas perdre la face vis à vis de leur clientèle elles s'inclineront. Pour la première fois, le bleuf n'aura pas payé.

"Dans une affaire aussi dangereuse que la Guerre a écrit il y a plus de cent ans CLAUSEWITZ, les erreurs dues à la bonté d'âme sont la pire des choses. Comme l'usage de la force physique dans son intégralité n'exclut pas la coopération de l'intelligence, celui qui ne recule devant aucune effusion de sang prendra l'avantage sur son adversaire si celui-ci n'agit pas de même. L'on ne peut introduire un principe modérateur dans la philosophie de la guerre sans commettre une absurdité".

Or, le VIET CONG emploie toutes les armes subversives dont il dispose et ne recule devant aucune effusion de sang pour gagner la guerre dans laquelle il s'est engagé. Si les Américains refusaient d'employer toutes les armes de la Guerre classique dont ils disposent aussi ils se condamneraient à perdre la Guerre.

Or, aujourd'hui le Gouvernement Français et la presque totalité de la Presse Française conseillent aux Américains et aux SUD VIET NAMIENS d'entamer des négociations avec leur adversaire pour neutraliser le VIET NAM SUD. Soyons sérieux. La règle du jeu encore admise aujourd'hui veut que les négociations ne concernent que les troupes régulières ; il n'est pas encore entré dans les réflexes de la diplomatie classique de s'intéresser à la subversion et aux armes qu'elle emploie. Pour elle, la subversion n'existe pas. Dans ces conditions, les négociations sur la cessation des hostilités puis sur la neutralisation ne porteront donc que sur les troupes régulières et sur les conditions de leur retrait du champ de bataille.

Si les Américains cédaient au chantage, le champ serait libre pour l'armée clandestine, elle pourrait achever en toute tranquillité la soumission des populations laissées sans protection, puisque les Américains ont été jusqu'à ce jour incapables de leur donner des armes efficaces pour lutter contre la subversion. En quelques mois, sans coup férir, le VIET CONG occuperait la totalité du VIET NAM SUD.

Une nouvelle partie du Monde serait livrée au communisme.

Dans un an ou deux viendrait le tour de la THAILANDE, puis de l'INDE. Le monde apprendrait un jour prochain avec surprise que dans une région d'accès difficile de la THAILANDE un soulèvement populaire s'est produit, que la masse des populations des campagnes a suivi le mouvement, qu'elle est anxieuse de retrouver on ne sait quelle liberté et de se donner un gouvernement populaire. La presse mondiale habilement suscitée déborderait de sympathie pour ces nouveaux insurgés et bientôt les plus hautes instances internationales interviendraient pour neutraliser le conflit et rétablir la paix. A son tour, LA THAILANDE basculerait dans le camp des communistes.



Inutile je pense de faire un dessin plus complet : si les Français aujourd'hui n'ont pas encore compris c'est qu'ils ont vraiment la tête dure.

La Guerre en effet, qu'elle soit conventionnelle ou subversive, a toujours le même objectif : soumettre des populations, s'emparer des territoires et des richesses de celles qui sont incapables de les défendre ou qui n'ont plus la volonté de le faire.

La lâcheté, les concessions, les abandons ne satisfont jamais un adversaire en pleine expansion, au contraire ils excitent son appétit.

Nous l'avons bien vu entre les deux Guerres. Par lâcheté, parce qu'il n'était plus capable moralement d'affronter une guerre, le peuple Français n'a pas eu le courage de s'opposer à l'Allemagne lorsqu'elle a décrété le service militaire obligatoire, puis lorsqu'elle a réoccupé la Rhénanie. Nous avons laissé envahir l'Autriche, puis dépecer la Tchécoslovaquie qui était notre alliée et que nous avions solennellement promis de défendre. Finalement, lorsque la Pologne à son tour a été attaquée, l'heure de la dernière chance était arrivée. Nous nous sommes alors lancés dans une guerre dans les plus mauvaises conditions qui se puissent imaginer. Notre lâcheté nous avait fait perdre en quelques années tous nos alliés.

Nous voilà retombés dans la même ambiance. Sous la poussée d'une certaine élite, la Nation Française se délite au vent de leur propagande. Seuls, les hommes sensés et qui réfléchissent se demandent aujourd'hui pourquoi nous construisons à grands frais une bombe atomique. On feint de croire qu'elle nous protégera d'une invasion des armées communistes arrivées maintenant à 200 kilomètres de nos frontières. Mais on laisse ces mêmes communistes installer librement en France leur organisation subversive de telle sorte qu'ils pourront quand ils le jugeront utile, déclencher sur notre propre territoire une guerre autrement efficace qu'une guerre classique et contre laquelle nous n'avons aucune parade à opposer.

Tout se passe en fait aujourd'hui comme si notre Gouvernement appuyé par une élite progressiste voulait nous amener insensiblement au communisme.

Si vraiment les occidentaux, l'élite française et notre Gouvernement n'ont plus le courage de défendre notre civilisation et nos libertés, il faut clairement que nous en soyons informés.

Colonel Roger TRINQUIER



Jean MABIRE

## Les Camarades - Les Hérétiques

### *Les Camarades*

Dans la guerre révolutionnaire, totale, permanente et universelle, certains romans apparaissent comme des armes autrement plus efficaces que les pamphlets. Les progressistes ne s'y sont pas trompés en lançant sur le marché une nouvelle forme de littérature qui a pour objet de pulvériser le temps, d'interchanger les lieux et de refuser l'action au profit du rêve, exprimant dans quelque *arrière-monde* la fuite devant le réel et la vie. Le "Nouveau Roman" n'est pas seulement une belle opération commerciale, c'est un acte de guerre qui cherche à nous endormir et à nous désorienter, en un mot à nous désarmer.

D'autres livres en revanche, et quelle que soit l'orientation politique de leurs auteurs, nous permettent de nous retrouver. D'abord parce qu'ils nous proposent pour héros des hommes véritables, selon l'expression d'un écrivain soviétique. Ce n'est pas un hasard si j'évoque la rude et saine littérature russe à propos d'un roman, *Les camarades*, (1) écrit par un officier français d'origine slave. Nous connaissions déjà Michel Garder qui avait évoqué dans *Une guerre pas comme les autres* ce que fut réellement la dernière campagne de Russie. Mais cet historien est aussi romancier.

Il existe une tradition romanesque européenne à laquelle non seulement les Russes ne sont pas étrangers mais dont ils sont au contraire les plus authentiques représentants. Il faut de temps à autre rappeler à la droite la plus bête et la plus inculte du monde quel est notre patrimoine commun, et quelle place y occupent les écrivains de l'Europe "barbare" des steppes, des landes et des glaciers. Tolstoï et Gorki font partie de notre monde, tout comme ces inconnus que sont pour les lecteurs français Hamsun, Fransen, Laxness, Hansen, Siwertz, ces romanciers d'une Europe qui ignore encore trop quel est son véritable génie.

Un livre comme *Les camarades* se situe délibérément dans la lignée des grands romans du siècle dernier - tout comme *La*



*prison maritime* de Michel Mohrt ou *D'Artagnan amoureux* de Roger Nimier, ces récits que l'on qualifie hâtivement de réactionnaires parce qu'ils refusent le conformisme de la nouvelle mode et annoncent une révolution.

Michel Garder nous raconte une histoire, il crée des personnages et noue une intrigue, bref il fait œuvre de romancier. Trouver cela extraordinaire prouve combien la littérature est en train de se transformer sous les assauts de la nouvelle vague qui roule les galets de Proust et de Kafka, pour en marteler sans fin le pied de la falaise.

Michel Garder lui est de ceux qui défendent l'héritage. Et ses armes me plaisent.

D'abord, son roman commence bien. Quel pensionnat n'a connu son association secrète des *Mousquetaires* ? Le complot se noua en général après les épreuves de la sixième. Alexandre Dumas régne-t-il encore sur le cœur de nos cadets ? Comme Serioja, Youra, Sacha et Kolia, nous avons noué un pacte avec l'amitié. Ce serment me semblait ouvrir les portes d'un avenir merveilleux. Mais ce n'était que le rideau de fer qui tombait sur mon enfance : nous étions au printemps 1939...

La vie fut encore plus riche et plus amère pour les *Camarades* de Michel Garder dont le pacte remonte à 1925. Et puis ces fils d'exilés étaient beaucoup plus sérieux que nous. Ils ne rêvaient pas des yeux de Milady. La dame de leur cœur s'appelait la vieille Russie et ils s'étaient jurés de la libérer du bolchevisme.

Le roman s'ouvre à Cannes dans ce pensionnat pour petits émigrés où je crois retrouver les cours de récréation poussiéreuse du boulevard Masséna, sommeillant à l'heure de la sieste et de l'armistice dans cette zone libre aux pâles couleurs de citron et de mimosa de l'été 1941.

Ce n'est pas sans un frémissement mélancolique que certains hommes feuilletent les albums d'images lourds de souvenirs et de trahisons et y retrouvent le royaume perdu qu'un tendre humoriste a immortalisé sous le nom de "potachologie"... Ces *Camarades* de Michel Garder ressemblent un peu aux *Collégiens* de Stephen Hecquet, fantômes des classes et des préaux de votre vie scolaire. Ils en ont la fragilité et l'entêtement. Mais qui d'entre nous est resté fidèle aux serments des *Mousquetaires* ? Mais là où nous ne fûmes que des enfants perdus, nos aînés de l'histoire imaginée par Michel Garder furent des hommes en armes.

Leur aventure est celle du tragique de notre temps ou plutôt du temps des aînés et je la trouve d'autant plus mélancolique qu'elle appartient à un monde peut-être révolu, celui de l'honneur, de l'héroïsme et de l'esprit de sacrifice.

J'aime le livre de Michel Garder parce qu'il raconte, sans passion et sans haine, ce que furent les routes de nos camarades de la division des "Grands". Leurs aventures ressemblent à celles que connurent les "cyrards" de mon collègue dont le calot bleu-ciel et rouge-sang m'impressionnait si fort aux jours de Fête-Dieu quand ils s'avançaient en tête de la procession. Avec eux l'encens sentait la poudre. Ils fascinaient nos juvéniles bataillons bien plus que nos brassards de communiant. Nous savions que nos aînés n'auraient pas le temps de nous accueillir dans cette fameuse carrière dont parle le cantique marseillais.



En écrivant l'histoire de ces quatre fils d'émigrés Michel Garder rend hommage à la plus belle des vertus : la camaraderie. Mais son roman est aussi une illustration, combien vivante et pathétique, des subtils rapports du sang et du sol. Comment l'hérédité et la nostalgie vont-ils emmêler leurs échevaux tandis que gronde la tempête sur l'Europe en guerre ? Certes l'intrigue n'échappe pas à un certain artifice et on pourra trouver bien conventionnelles et presque miraculeuses ces rencontres et ces coïncidences répétées. Peu importe. D'ailleurs souvent la vie est plus fertile en hasards et en "signes" qui n'importe quel roman.

Quitte à dévoiler les secrets d'une intrigue, il me faut quand même la résumer (et ceux qui n'aiment pas "savoir la fin" des histoires n'ont qu'à sauter ce paragraphe). Quatre camarades vont quitter la pension. Sérioja-Aramis va suivre son père en Allemagne et devenir officier dans la Wehrmacht avant de se faire tuer comme adjudant et légionnaire au crépuscule de l'Algérie française dans les dernières pages du livre. Sacha-Porthos ne tardera pas à suivre sa famille aux Etats-Unis et à y devenir un Américain bien tranquille, un peu ébahi de se retrouver sous l'uniforme quelques années plus tard. Kolia-Athos voudra devenir "Français de sang versé" et choisira la carrière des armes qui le mènera des Alps à la Légion en passant par Büchenwald. Quant au petit Youra-d'Artagnan il suivra son père en U.R.S.S. et se battra héroïquement dans l'armée rouge, mais blessé et fait prisonnier par les Allemands, il s'engagera dans un régiment de cosaques anti-communistes, et combattra avec ses compatriotes les partisans de Tito. Il échappera une seconde fois à la mort pour la retrouver au bout du monde, en Indochine, sous le képi blanc... —

Voici donc des destinées exemplaires et tragiques, et le survivant Kolia peut se demander ce qu'est devenu dans cet ouragan de fer et de feu le pacte de leur dixième année. Ce mélancolique Athos ne guérira jamais de la nostalgie de la Russie qui est aussi la nostalgie de son enfance et de ses camarades perdus.

Je ne pense pas que Michel Garder en écrivant *Les camarades* ait voulu donner à son livre une orientation politique et encore moins polémique. Cependant une lecture attentive de ce passionnant récit dont les 361 pages "s'avalent" en quelques heures dans une véritable course contre le temps, la mort et l'oubli, me paraît riche d'enseignements.

Ce livre affirme la persistance du tempérament russe, malgré les années d'enfance passées à Cannes loin de la terre natale, malgré les années de guerre et leurs camps fratricides. Chacun des héros de l'histoire ne parvient pas à échapper à cette fatalité, la plus noble et la plus riche de toutes les fatalités, celle qui vous lie à votre pays par les liens invisibles mais irrécusables. En ce sens l'histoire de chacun des *Camarades* est exemplaire :

Sacha "l'Américain", pourtant, en franchissant l'Atlantique devient le plus étranger des quatre mousquetaires non seulement à la Russie mais à l'Europe tout entière, cette Europe pour laquelle ses amis de jeunesse ont versé leur sang devant Moscou ou auprès de Zagreb, en Indochine ou en Algérie. Seul un pays de la taille des U.S.A. peut arriver à absorber un Russe et à le



fondre dans ce creuset nordique d'où notre race partira peut-être pour une nouvelle aventure. Sacha, devenu bon citoyen américain, n'a certes rien d'un "pionnier". Mais il a acquis ce sens de l'efficacité, ce goût du travail, de la gentillesse et de la vie simple qui sont les charmes de nos frères séparés, les émigrants du nouveau monde.

Serioja "l'Allemand", dont le père servit dans la garde du Tsar, évoque la grande tentation pangermaniste qui s'écroula voici quelque vingt ans, laissant une Allemagne crucifiée au cœur d'une Europe en ruines. Parfait officier et se fait nazi fanatique avant de devenir nazi désabusé puis antihitlérien, Serioja vit dans sa chair le drame d'un peuple qui ne sut pas renoncer à son nationalisme et oublia le racisme jusqu'à mener la guerre totale contre des frères blancs. Lucide et désespéré, le capitaine von der Boltz restera jusqu'à la défaite fidèle à son serment d'officier et à l'honneur de son rang avant de mourir à l'hôpital de Batna sous l'identité de l'adjudant Martin.

Youra "le Russe" connaît sans doute le destin le plus dramatique et le plus romanesque. Tour à tour tankiste de l'Armée rouge, héros de l'Union soviétique puis officier des "Cosaques d'Hitler", il incarne dans sa chair l'aventure des guerres civiles, avec le surprenant et brutal retournement des prisonniers. Un million d'anciens soldats soviétiques combattirent, dit-on, dans l'armée allemande et il se présenta des volontaires jusqu'au dernier jour. Les survivants furent livrés à Staline par les alliés occidentaux. Leur drame n'est pas sans évoquer celui de nos harkis. Du moins Vlassov et von Pannwitz furent-ils pendus avec les officiers et les hommes qu'ils avaient entraînés dans leurs divisions de partisans antibolchéviques.

Un roman comme *Les camarades* a le double mérite de nous expliquer pourquoi les Russes se battirent comme des braves pour repousser les Allemands aussi bien que pour exterminer les Rouges. Ce furent parfois les mêmes qui furent les héros, sans peur et sans pitié, des deux camps : dans un cas comme dans l'autre ils se battaient pour la Russie...

Kolia "le Français" sait tout cela. Sans cesse, dans cette longue histoire, il a retrouvé et reperdu la trace des *Camarades*. Il est resté fidèle à leur amitié, même s'ils servaient dans d'autres camps que celui qu'il choisit au prix de son sang. Cet officier français exemplaire qui finira par perdre une jambe en Indochine et ne parviendra jamais à oublier la fraternité des armes, incarne lui aussi le drame russe mais il y ajoute notre propre drame. Il ne pourra totalement s'intégrer à la France car être devenu un soldat français le rendra finalement étranger doublement dans ce pays qui refuse la gloire de ses armes et le sang de ses fils. Kolia dont la fidélité au pacte des Mousquetaires ne s'est jamais démenti apparaît comme un apatride et presque un soldat perdu. Rien n'est alors plus impitoyable que le regard dont il toise sa nouvelle patrie.

Cette analyse, forcément schématique, ne doit pas cacher l'extrême richesse de ce livre et le foisonnement des personnages secondaires. Michel Garder excelle à reconstituer l'atmosphère des milieux de l'émigration russe, leurs rêveries, leurs emballe-



ments, leurs désespoirs. Là encore, nous avons beaucoup à apprendre. Peu à peu ces déracinés se coupent de la vie de leur patrie d'origine sans parvenir à s'intégrer dans celle qu'ils ont choisie pour exil. Ils apparaissent étrangers partout, même s'ils se bercent d'illusions. Tragique destin.

Le vieux colonel Makarov, devenu plongeur dans le pensionnat de Cannes, personnage que Michel Garder décrit avec une admirable tendresse virile, exprime très bien la vérité profonde du livre. Écoutons le vieil officier russe qui s'arrête un instant de laver la vaisselle pour parler au petit Kolia : *"Les bochévistes passeront, il restera la Russie. Elle en a vu bien d'autres ; ce n'est pas sa première épreuve, à la petite mère Russie ! (...) Tous nos généraux émigrés, toutes nos organisations militaires ne serviront jamais à rien et peut-être cela vaut-il beaucoup mieux ainsi. Nous avons perdu la guerre civile par notre faute. (...) Nous savions conquérir des territoires, enlever des villes d'assaut, mais nous étions incapables de conquérir des âmes. Le véritable enjeu de la lutte, ce n'était pas Moscou comme le croyaient nos généraux... c'était le peuple russe. Sur ce terrain, les bolchéviks ont été plus forts que nous. Ne crois pas, mon garçon, que je renie ma foi et mon idéal en te disant cela. Je suis toujours aussi farouchement aussi antibolchévik qu'avant, mais j'ai beaucoup réfléchi. (...) La fin du bolchévisme viendra de l'intérieur, c'est le peuple russe lui-même qui en viendra à bout un jour."*

Telle est peut-être la plus grande leçon de ce livre qui n'est pourtant à aucun moment un livre didactique. Le secret de la guerre révolutionnaire, il faut sans cesse le répéter, est l'âme même de la population. Mais cette âme n'est nullement interchangeable d'un pays à un autre comme voudraient nous le faire croire les nouveaux prophètes de l'universalisme. Le véritable ennemi du communisme n'est pas en Amérique. Il est en Russie même. Tôt ou tard, l'esprit russe et l'esprit ukrainien, ruthène, letton, finnois ou caucasien triompheront du marxisme-léninisme. Staline lui-même, au plus noir de la guerre, n'avait pu vaincre qu'en lançant les cendres et les souvenirs de Pierre Le Grand, d'Ivan le Terrible et d'Alexandre Newsky dans la bataille contre les armées du Reich.

Un jour ou l'autre les peuples de l'Est redeviendront eux-mêmes. Les peuples slovaques, bulgare, croate, roumain, magyar, serbe, tchèque, polonais, brandebourgeois, saxon ou prussien récuseront une idéologie qui leur est étrangère et qu'ils ont déjà commencé d'instinct à adapter à leur tempérament. Devant la menace de l'Asie que l'Amérique devra contenir dans le Pacifique, il ne restera plus à l'Europe que de s'unir, de l'Oural à l'Atlantique. Ce jour viendra inéluctablement.

Le livre de Michel Garder possède au moins le mérite essentiel qui dépasse de beaucoup sa portée littéraire : Il nous aura appris que la Russie est en Europe et que les Slaves sont les frères des Germains et des Celtes. Mieux encore, que des frères puissent-ils devenir dans ces années qui viennent, lourdes de surnoisées menaces, des camarades ...



## Les Hérétiques

Le 22 juillet 1943 Pierre Laval, chef du gouvernement de Vichy, signe une loi autorisant les Français à s'engager dans la Waffen SS. Le même jour Palerme est tombée aux mains des Américains. La situation sur le Front de l'Est apparaît encore plus catastrophique pour les Allemands : L'année s'est ouverte par la capitulation de von Paulus à Stalingrad, le 30 janvier, dix ans jour pour jour après la prise du pouvoir par Adolf Hitler et le parti national-socialiste. En ce mois de juillet, l'offensive d'été des panzers dans la région de Koursk, en Ukraine, a échoué. Le mois suivant, l'armée rouge reprend Orel, puis Kharkov. Avant la fin de l'année les Allemands auront reculé de plus de 500 kilomètres. Ils ont perdu la guerre ...

Pourtant, en quelques semaines, trois mille garçons dont la moyenne d'âge est de vingt ans, vont rejoindre la Waffen SS, sans beaucoup d'illusions sur cette Victoire que promettent les affiches de la Propagande staffel.

Tout cela paraît incompréhensible et même scandaleux aujourd'hui. Mais dans les collèges de province, dans les mouvements de jeunesse, chez les Jésuites ou à sciences Po, on attend avec impatience d'avoir 18 ans pour s'engager derrière ce drapeau noir aux deux éclairs d'argent qui n'est plus celui de l'Allemagne seule mais celui d'une Europe politique et guerrière.

La Waffen SS regroupe 900.000 combattants dont 350.000 étrangers. Il y a dans ses rangs des volontaires de 32 nations. C'est bien autre chose que les armées des pays alliés de l'Allemagne et bien autre chose que les légions de volontaires servant dans la Wehrmacht. Dans l'Europe en guerre cette cohorte révolutionnaire de près d'un million d'hommes apparaît comme une armée dans l'armée et on pressent qu'elle sera un jour un état dans l'état. On ignore la terrible ambiguïté et l'erreur criminelle qui unissent sous le même sigle SS des combattants d'élite et des gardiens de prison.

Les Waffen SS ne sont pas des policiers ou des tortionnaires. Même leurs adversaires font aujourd'hui la différence entre ces soldats du front et les planqués de l'arrière qui, dans toute l'Europe, enpuêtent, arrêtent, torturent, déportent, exécutent... Pendant ce temps les Waffen SS forment des divisions de choc qui constituent, sur tous les fronts, le "fer de lance". A l'Est comme à l'Ouest, au Caucase comme en Normandie, ils sont par rapport à la Wehrmacht ce qu'étaient les parachutistes et les légionnaires par rapport aux troupes "de secteur" en Algérie : des combattants sélectionnés qui possèdent le meilleur armement, le meilleur encadrement, le meilleur équipement et qui sont toujours engagés au plus dur de la bataille.

Aux jeunes Français, fils d'une nation vaincue en 1940, la L.V.F. offrait, dès 1941, la possibilité de combattre auprès des Allemands comme des *égaux*. Mais la Waffen SS allait leur offrir, en 1943, infiniment plus : la certitude de devenir les *supérieurs* de



la plupart des Allemands. Si paradoxal que cela puisse paraître aujourd'hui, entrer dans la SS était pour un Français, un Norvégien, un Danois ou un Hollandais (et même pour un Britannique, car il y en eut) une manière de prendre une revanche sur la Wermacht, son nationalisme bismarckien, ses officiers réactionnaires à monocles et à particules.

Nous savions, à lire *les Volontaires* du même Saint-Loup, qu'un grand nombre de militaires de carrière s'étaient retrouvés dans la L.V.F. aux côtés des militants des partis politiques et qu'ils avaient été fort encouragés dans cette voie dangereuse par le gouvernement de l'Etat français. Le Maréchal Pétain et le cardinal Baudrillart, entre bien d'autres, avaient multiplié les félicitations et les bénédictions, tout au moins à l'époque de la ruée victorieuse sur Moscou. J'avais quatorze ans à cette époque et je me souviens des photos d'actualité où l'on voit le général Bridoux, ministre de la guerre de Vichy, feuilles de chêne, sabre impressionnant, culotte de peau, bottes étincelantes, éperons style Saumur, remettre un drapeau tricolore aux Volontaires dans la cour des Invalides. Dès leur création, au contraire, les Wfffen SS français apparurent comme abandonnés et maudits, même s'ils devaient accomplir des tâches purement militaires. On leur reprochait surtout de rejoindre une armée *vaincue*. Comment peut-on être volontaires pour les Termopyles si on n'est point Spartiate ? Mais justement ces jeunes garçons se voulaient Spartiates, bien plus que Français ou Allemands.

Parmi les raisons de leur engagement, il y en a deux qui m'apparaissent assez importantes pour les évoquer, plus de vingt ans plus tard.

La première est que les jeunes Français qui après novembre 1942 (ce mois de débarquement allié en Afrique du Nord où beaucoup de pétainistes fascisants devinrent des giraudistes revanchards) voulaient encore croire en une "Révolution nationale", étaient de plus en plus dégoûtés des rivalités de ces partis que l'on appelait à l'époque "nationaux". L'échiquier politique était encombré : la gauche avec Déat et la droite avec Darnand, le francisme avec Bucard et le populisme avec Doriot. Tout cela embrouillé et sordide. La Waffen SS apparaissait comme une manière de dépasser les partis et même de dépasser la patrie. Pour ces jeunes gens le slogan "du nationalisme français au socialisme européen" était comme un mot de passe.

La seconde raison me paraît aussi importante et mérite qu'on s'y arrête un peu. En été 1943, un an avant la Libération, la guerre civile semblait inévitable. On était entré, depuis quelques mois, dans le cycle infernal des exécutions et des représailles. Il était désormais impossible de poursuivre un combat uniquement politique. Chaque jour des "collaborateurs" ou des "Vichyssois" étaient assassinés. Il fallait accepter le risque de se faire tuer et surtout la responsabilité de venger ses morts. Ainsi la Milice, où l'on comptait beaucoup plus de germanophobes que de germanophiles, allait-elle finir par lutter, les armes à la main, contre le maquis et acquérir dans ce que le gouvernement de l'époque nommait "le maintien de l'ordre" la réputation que l'on sait.



Partir sur le Front de l'Est apparaissait pour beaucoup de jeunes gens, d'idées fort avancées mais qui n'avaient aucune vocation de policiers, même supplétifs, la seule manière de prendre parti, à une époque où ne comptaient plus que les armes. La lutte sur le front, le plus loin possible du pays, paraissait un moyen honorable de prouver son courage mais aussi d'échapper au vertige du terrorisme et du contre-terrorisme. *Les Hérétiques* finalement ne furent ni des dénonciateurs ni des justiciers.

Il est assez fascinant de savoir que le premier bataillon de la Brigade d'Assaut N° 7 de la Waffen SS, uniquement composé de Français, fut engagé près de Sanok en Galicie occidentale, à partir du 12 août 1944. *Les Hérétiques* pendant quinze jours, au moment même de la Libération de Paris. Ils se battront au grand jour, dans le soleil de Carpathes. Ils ont refusé la guerre civile mais n'ont plus désormais pour patrie que l'écusson tricolore de leur vareuse.

Il ne s'agit plus pour eux de participer à cette "croisade contre le bolchevisme" dont parlaient les affiches de 1941 et d'imposer ainsi la présence française à l'heure fatale de la victoire allemande. Il s'agit de témoigner de cette même présence française à l'heure tout aussi fatale de la défaite allemande. *Les Volontaires* ont mené une guerre de conquête sur un territoire semi-asiatique ; *les Hérétiques* vont livrer un combat de défense des marches européennes.

Primitivement le livre que Saint-Loup vient de publier aux Presses de la Cité devait se diviser en deux volumes et constituer avec celui qui avait paru l'an dernier une trilogie. Le "raccourcissement du front littéraire" auquel a procédé l'auteur explique dans tout le côté un peu hâtif de la première époque des *Hérétiques* : l'histoire de la Brigade d'Assaut est évoquée en une centaine de pages, presque toutes consacrées aux deux semaines de combat des Carpathes au cours desquelles le premier Bataillon, comprenant 1.200 volontaires, subit des pertes terribles et fut finalement réduit à 140 hommes.

Avant de monter en ligne, en août 1944, ces garçons avaient subi près d'une année entière d'instruction. *"Au bout de trois mois, la moyenne de poids pour un jeune Waffen SS est ramenée autour de soixante kilos. Mais i court avec aisance le marathon de quarante kilomètres, trcrverse le Rhin à la nage, saute six mètres en profondeur les yeux fermés. Extérieurement il est tout en muscles longs sous la peau bronzée. A l'intérieur on l'a passé à la chaux. Il a oublié l'histoire des haines franco-allemandes ou franco-russes, le M.S.R. ou Vichy. Il sourit quand on lui parle de la "personne humaine" mais sait distinguer un Letton d'un Estonien. Une seule patrie : l'Europe jusqu'à l'Oural. Un moyen pour la conquérir : gagner la croix de fer en risquant sa peau. Une seule vertu : obéir à ses chefs jusqu'à la mort. Tout en lui est extraordinairement simplifié"*.

Saint-Loup, faute de place pour évoquer cette instruction dans tous les détails, choisit un épisode d'un sauvage romantisme : la traversée d'un marais et d'un lac qui en dit long sur l'officier instructeur, ce Le Fauconnier que nous avons déjà rencontré dans *Les Volontaires* et qui se veut le Martin Luther du réalisme



biologique. Mais Le Fauconnier partira pour le monastère SS d'Hildesheim où des guerriers en uniforme noir jouent la fugue en ré de Bach, en attendant de mystérieuses missions en Bavière ou en Argentine...

Au mois de novembre 1944, se constitue la division "Charlemagne" avec les rescapés de la Brigade d'Assaut SS, de la Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme et de la Franc-Garde de la Milice. Dix mille hommes environ sont répartis entre deux régiments, le 57° et le 58°. Et ils prêtent le serment SS après une homélie de Monsignore Mayol de Luppé qui leur parle de "notre saint père le Pape et de notre vénéré Führer"...

Saint-Loup évoque ensuite le dernier Noël, au camp de Wildflecken, avant une défaite que chacun sait inévitable: *"La nuit. La neige. La solitude des hommes, maintenant tous orphelins de père et de mère, privés de femmes, d'enfants, de foyers, de biens, d'état-civil, puisque la France a tiré, derrière eux, le grand rideau rouge de la guerre civile..."*

Et les Français seront jetés dans la bataille, sans matériel lourd, sans chars, sans canons, le 25 février 1945 à Hammerstein. La bataille dura trente heures et sur les 7.000 hommes de la division "Charlemagne" qui seront engagés, il y aura 3.000 tués, blessés ou disparus, soit près de la moitié de l'effectif. Et c'est la retraite dans le terrible hiver. Des Français se battront à Dantzig, d'autres à Körlin ou à Kolberg. Et la division "Charlemagne" sera pratiquement anéantie dans la plaine de Belgard.

Quelques centaines de survivants parviendront à se glisser à travers les colonnes victorieuses de l'armée rouge. Un des combats les plus extraordinaires qu'ils livreront est celui de Dievenow, au début de mars 1945. Ouvrant le passage à des dizaines de milliers de réfugiés cherchant leur salut vers l'ouest, les SS français se sacrifieront pour arracher ces civils allemands aux Russes. La progression le long de la plage de la mer Baltique alors que les falaises sont occupées par les soldats de Staline est absolument hallucinante.

Après les combats de Poméranie la division "Charlemagne" ne compte plus qu'un millier de rescapés. Mais un général allemand qui les voit arriver déclare :

- C'est la première fois depuis longtemps que je vois défiler des hommes qui ressemblent encore à des soldats.

La moitié d'entre eux seront volontaires pour combattre dans Berlin investi par les Russes. Ils pénètrent dans la ville au moment où l'étau rouge se referme et avancent en chantant :

*Le monde entier peut bien comme il lui plaira*

*Nous acclamer ou nous maudire...*

Ils clament que Satan marche avec eux et s'enferment dans Berlin: *"Dans la nuit qui tombe, on aperçoit vers l'est un lever de soleil étrange. C'est le soleil de Berlin, la ville condamnée".*

Après le récit, minutieux et historique, des combats de Galicie et de Poméranie, la bataille de Berlin termine *Les Hérétiques* dans une atmosphère d'apocalypse. Saint-Loup qui a interrogé



les survivants et compulsé les archives, trouve pour décrire ce que furent les derniers jours des jeunes Français venus volontairement "mourir à Berlin", des accents terribles, bien au delà de l'histoire et même de la légende. Ce sont les éclairs de la vérité, sanglante et imprescriptible.

Ces cent pages sont absolument fantastiques. Du 24 avril au 2 mai 1945, les hommes du dernier bataillon français de la Waffen SS vont se battre de rue en rue, de maison en maison, d'étage en étage, de cave en cave. Leur axe principal de résistance sera la Wilhemstrasse en plein cœur de la capitale.

Le livre s'achève dans une ambiance wagnérienne qui convient à ce "Crépuscule des dieux". Le 30 avril, il ne reste plus qu'une centaine de Français valides. Avec les Scandinaves de la division "Nordland", ils se battent parmi les derniers défenseurs du Bunker de la Chancellerie où Adolph Hitler vient de se suicider.

Et puis c'est la fin. Les quelques survivants de ces volontaires français qui tout au long de la guerre s'engagèrent dans les diverses unités allemandes pour combattre le bolchevisme, au nombre total d'une cinquantaine de mille, si nous en croyons les chiffres calculés par Saint-Loup, sont faits prisonniers ou parviennent à se cacher dans les ruines.

*Les Hérétiques* n'étaient, comme nous le dit l'auteur de cet extraordinaire témoignage, ni des Siegfrieds ni des Parsifals. "C'étaient d'petits ouvriers de France, qui tous, à l'atelier comme à la ferme, avaient pris l'habitude d'obéir à leur patron, de lui donner satisfaction avec une conscience qui, à elle seule' expliquait la supériorité de l'Occident. Ils avaient pris les armes et promis de se battre pour Berlin..."

Un tel livre doit d'abord être lu comme un prodigieux témoignage d'histoire. Il ne s'agit pas de savoir si ces *Hérétiques* avaient tort ou raison, étaient des dévoyés ou des précurseurs. Il s'agit seulement de reconnaître le courage et la tenacité que montrèrent, dans des circonstances physiques et morales les plus difficiles, quelques milliers de soldats de notre pays. Grâce à Saint-Loup, ce que firent ces garçons ne sera pas méconnu.

Ce livre est un témoignage et non une réhabilitation. Il est fort probable que les tribunaux s'en saisiront et que Saint-Loup sera poursuivi pour "apologie d'organisation de malfaiteurs". Peut-être d'anciens adversaires - et pourquoi pas de ceux qui luttèrent dans l'escadrille Normandie-Niemen sous l'étoile rouge ? - se trouveront-ils à la barre pour témoigner des droits que possèdent tout à la fois la vérité historique et l'idéalisme malheureux.

Saint-Loup, à plusieurs reprises, suggère ce que signifie véritablement ce titre : *Les Hérétiques*. Pour ces garçons, du moins pour certains d'entre eux, il ne s'agit pas seulement d'une hérésie politique mais aussi d'une hérésie religieuse. Ils ne vivent pas seulement une guerre civile, ils incarnent un combat total. Les dialogues où nous pressentons cet affrontement entre le paganisme et le christianisme sont encore plus violents que ceux où s'opposent le nationalisme et le racisme. Mais Saint-Loup, en inscrivant ses personnages dans un cadre romantique et exaltant, suggère plus qu'il affirme. Nous devinons des mystères qui vont

bien  
tion

En  
sur l  
voul  
pêch  
euro  
si el  
fils

Le  
Berli  
leur  
en E  
la de  
Hong  
des  
grand

Et  
saura



bien au delà d'une prise de position provoquée par une situation historique dépassée...

En cette époque les nécessités militaires avaient pris le pas sur les réalités biologiques. Plus que des prophètes les Allemands voulaient des combattants. Et un nationalisme forcené les empêcha, jusqu'aux dernières heures, de comprendre ce que l'idée européenne aurait pu avoir de profondément révolutionnaire si elle avait considéré tous les peuples du continent comme les fils d'un même sang.

*Les Hérétiques* finalement ne sont pas morts seulement pour Berlin. Ces garçons de vingt ans sont tombés pour affirmer, par leur sacrifice volontaire, qu'il n'y a pas de peuples inférieurs en Europe. Lorsqu'il s'agissait de donner sa vie pour respecter la devise de la Waffen SS "*Mon honneur s'appelle fidélité*", des Hongrois, des Italiens, des Lettons, des Espagnols, des Cosaques, des Français, des Volontaires de plus de trente nations de la grande Europe sont morts pour respecter un serment.

Et les erreurs comme les crimes du national-socialisme ne sauraient prévaloir contre leur pureté et leur courage.

*Jean MABIRE*



Henry COSTON

## La France à l'encan

*Pour ce titre, Henry Coston fera paraître en mars un nouveau livre consacré, principalement, à l'envahissement de l'économie Française par le grand capital cosmopolite. (La Librairie Française, 27, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris 6<sup>e</sup>.)*

Nous sommes heureux d'en publier ici la conclusion.

**L**YNDON Johnson élu va être tenté de donner vie, autorité, à l'O.T.A.N., avec la pleine compétence qui s'attache à son élection, et qui correspond, de plus en plus à l'emprise des investissements en France. Le terrain est sourdement mais puissamment miné. Le gaullisme, qui a fait de l'indépendance de la France l'article n° 1 de son credo, et qui l'a fait urbi et orbi dans de nombreux discours, s'est laissé tourner par l'argent américain, qui a débordé nos positions. Mieux eût valu, selon nous, un peu plus d'humilité et une plus complète résistance. Le capitaine, paraît-il, ne s'occupe pas des brèches qui se sont creusées dans la coque «France», mais qui sont telles que l'eau peut pénétrer insidieusement et un jour l'envahir tout entier.»

Ainsi s'exprimait, il y a quelques mois, un journaliste (1) demeuré fidèle au général De Gaulle tout en gardant les yeux grands ouverts sur la politique de son gouvernement.

De son côté, M. Jean-Pierre Prévost, rédacteur en chef de l'organe officiel du M.R.P., écrivait à la même époque :

*« Les succès économiques actuels sont fallacieux, car ils sont acquis au prix de notre avenir. Le ralentissement des investissements et le vieillissement de structures depuis longtemps dépassées nous préparent des réveils pénibles. En attendant, ils compromettent la politique étrangère définie par le général De Gaulle et en sapent les fondements. A quoi sert-il, en effet, de maltraiter dans les discours et les notes diplomatiques nos puissants alliés américains quand, dans le même temps, on laisse leurs entreprises coloniser notre pays » (2)*



Les pages que nous venons de consacrer à l'envahissement de l'économie française par les capitaux étrangers, les documents qu'elles reproduisent et les faits qu'elles rapportent, montrent que le navire « France », comme dit M. Stibio, est en train de faire naufrage.

C'est, du moins, notre opinion.

Mais il se trouve des confrères français d'un avis très différent du nôtre, voire opposé, et pas seulement parmi les conservateurs et les libéraux. C'est ainsi que le socialiste unifié Ad. Benoist, consacrant toute une page de l'hebdomadaire de son parti aux investissements étrangers en France (3), sans nier les « dangers évidents » de « l'appel aux capitaux étrangers », parle des « avantages certains » de l'opération.

« La France présente — dans son économie — des trous importants, écrit-il, elle doit aussi se préparer à incorporer dans les prochaines années, les premières vagues de jeunes générations en quête d'emplois. En outre, la considération déterminante n'est-elle pas l'intérêt du consommateur ? Le perfectionnement de l'équipement peut, seul, abaisser la peine du travailleur et les prix de revient.

« Or, l'intérêt bien compris du producteur ne diverge guère, en définitive, de celui du consommateur. »

Pour M. Georges Le Gall, qui se situe, lui, plus à droite, il faut « relever le défi ». Comment ? En concentrant.

« Le problème clé reste celui de la concentration », nous dit-il, et il ajoute :

« Des exemples encourageants existent cependant. Tel celui de la création récente de la Société Générale Alimentaire, par fusion des spécialités alimentaires bourguignonnes (moutarde Amora, pain d'épices Philbée) avec les Etablissements Brochet et Vandamme (pain d'épices Unimel, Bonbons Brochet, pâtisserie fine Vandamme). Poursuivant sa politique d'extension, la Générale Alimentaire vient d'absorber la Société Drouet et Cordier (entremets Franco-Russe). Voilà maintenant un groupe dont le chiffre d'affaire se situe autour de 165 millions de francs par an.

« La menace américaine dans notre industrie alimentaire peut jouer le rôle d'aiguillon pour hâter les réformes nécessaires. A l'heure actuelle, d'ailleurs les implantations étrangères ne sont pas sensiblement plus nombreuses en France que chez nos partenaires du Marché commun. La bataille s'engage. Notre industrie alimentaire doit montrer qu'elle est capable de la gagner. » (4)

Pour ceux qui n'osent pas rejeter l'apport massif de capitaux américains (et autres), le remède, c'est donc la concentration.

« Concentration souhaitable » estime d'ailleurs M. F.-H. de Virieu :

« La pénétration des groupes financiers américains peut stimuler la concentration des entreprises françaises, par fusions ou groupement. » (5)

Et M. de Virieu de révéler que « le gouvernement n'a pas caché son intention d'utiliser le phénomène comme « catalyseur » pour déclencher ces initiatives nationales. »



Ainsi, super-capitalisme américain et gouvernement gaulliste uniraient leurs efforts pour précipiter cette concentration industrielle et commerciale qui, paraît-il, doit finalement nous sauver...

La concentration est-elle donc souhaitable ?

Depuis bientôt dix ans — et pour la première fois dans *« Les Financiers qui mènent le monde »* — nous disons qu'elle est un grave péril pour notre pays, comme d'ailleurs pour tous les pays européens qui la favorisent ou la subissent.

*« Peu à peu, écrivons-nous en 1955, le petit et moyen commerce disparaît au profit du gros. On arrive ainsi insensiblement à la concentration commerciale et industrielle, c'est-à-dire à la concentration de la fortune nationale entre les mains de trusts cosmopolites.*

*« Dans un pays comme la France, passablement déchristianisé, où aucun frein spirituel et religieux n'est susceptible d'arrêter la machine dévalant la pente, vers qui se tourneront les classes moyennes prolétarisées par le système capitaliste ? Vers le communisme.*

*« Le petit commerçant, le petit industriel ou l'artisan que les trusts ont réduit à l'état de prolétaire, qui ne sera plus le maître de sa petite affaire . . on sait ce que cela représente pour le Français individualiste . . mais le gérant, c'est à dire l'employé d'une entreprise à succursales multiples, se moquera bien de travailler pour un patron-société anonyme plutôt que pour l'Etat-patron. Dès lors, il sera une proie facile pour l'adroit propagandiste du P.C. qui n'aura pas de mal à lui faire admettre qu'un système dont il a été la victime est un système à détruire.*

*« De même que fascisme et le national-socialisme n'ont pu triompher que grâce à l'appui qu'ils reçurent des classes moyennes d'Italie et d'Allemagne, le communisme ne vaincra, dans les démocraties occidentales, où le prolétariat est peu nombreux, que si les petits bourgeois ruinés viennent grossir les rangs d'un nouveau Front populaire inspiré et dirigé par le P.C. »*

Depuis que ces lignes ont été écrites, que de chemin parcouru sur la pente qui conduit aux abîmes...

\*\*\*

Fort heureusement, l'aveuglement n'est pas général. A côté de la multitude de boutiquiers, d'artisans, d'industriels et de paysans qui, tels des moutons, attendent le coup de grâce du « boucher », il en est, dans tous les partis et tous les groupements, qui s'insurgent contre la nouvelle féodalité, qui refusent la domestication et la servitude. Le mouvement Poujade, en 1955-1956, a montré comment, tout un peuple en colère, pouvait arrêter le rouleau-compresseur du fisc et du capitalisme coalisés.

De son côté, par d'autres méthodes, la Confédération Générale des Petites et Moyennes Entreprises donne l'exemple d'une réaction saine et française à la fois contre la concentration au profit des trusts et contre la mainmise de l'Etranger.



« Si demain, écrit son porte-parole, les entreprises industrielles françaises ne sont plus françaises que de nom, c'est-à-dire composées en majeure partie de filiales de sociétés étrangères ou de sociétés théoriquement françaises mais dépendant de groupes étrangers ou internationaux, le commerce indépendant français traditionnel ou associé risque d'être peu à peu condamné à disparaître. »

Mettant commerçants et petits industriels en garde contre les « sociétés rattachées à des groupes étrangers ou filiales de sociétés étrangères », la Confédération souligne « qu'au cours des prochaines années ces trusts internationaux auront de plus en plus tendance à chercher à contrôler le marché Français et le Marché Commun. » Car, prévoit-elle, « le mouvement de concentration actuelle va s'accroître et nous n'en voulons pour preuve que les conclusions d'un récent séminaire qui a eu lieu à Fontainebleau en septembre 1964.

« En effet, les participants à cette réunion d'études ont été unanimes pour considérer comme proche le moment où les trois quarts de la production industrielle mondiale seront réalisés par 600 à 700 sociétés nécessairement internationales (c'est-à-dire sans pays privilégiés). » (6)

L'avenir des petites et moyennes entreprises est étroitement lié, en la circonstance, à celui des grandes industries françaises.

« Mais, cet avenir n'est pas seulement conditionné par le dynamisme du commerce et de l'industrie de notre pays, il dépend aussi de l'attitude des Pouvoirs Publics. Le Gouvernement qui se préoccupe de l'indépendance politique de la France doit comprendre qu'il n'y a pas d'indépendance politique sans indépendance économique. « L'indépendance a, elle aussi, son importance. » (7)

Cet appel aux pouvoirs publics sera-t-il entendu

Et, d'abord, peut-il l'être ? Car enfin, nous l'avons vu, c'est le Régime instauré en 1958 qui a précipité le processus de la colonisation étrangère de la France, favorisant les investissements américains, britanniques et autres dans les entreprises françaises. Et ce sont les mesures financières des gouvernements gaulistes qui empêchent les entreprises françaises de se défendre efficacement contre l'appétit grandissant des trusts et des banques cosmopolites.

Mettez-vous, un instant, à la place de l'industriel français qui veut moderniser son usine pour produire à meilleur compte et avoir, comme on dit aujourd'hui, des « prix compétitifs ». Pour y parvenir, il vous faut des capitaux.

Qui va vous les fournir ? L'épargne ? Vous savez bien que l'état actuel de la Bourse ne vous permettrait pas, à moins d'être épaulé par une grande banque ou un groupe industriel puissant — donc d'être sous un contrôle — de réaliser une augmentation de capital substantielle. Le *Crédit National* ? les établissements de crédit ? Il ne peut en être question puisque les décisions gouvernementales concernant le « Plan de stabilisation » restreignent le crédit.



Dans ces conditions, comment pourriez-vous refuser les capitaux que vient vous offrir telle société américaine, tel banquier suisse ou tel groupe britannique ? Il vous serait, humainement, impossible de rejeter ce concours qui va sauver votre entreprise, et personne ne pourrait vous en vouloir d'accepter cet argent étranger.

C'est, précisément, ce qui se produit depuis quelques années ; d'où l'influence de plus en plus grande du capitalisme international dans les affaires françaises.

Le plus fort, c'est que le gouvernement aurait fermé le robinet des crédits à long terme (8) pour lutter contre l'inflation menaçante !... Nous n'inventons rien : c'est M. le Premier Ministre qui nous le dit :

*« Sans être hostiles par principe aux investissements étrangers, a déclaré M. Pompidou, de 20 février 1964, nous avons tendance à considérer que, depuis quelques années, les investissements américains en Europe sont un facteur d'inflation ».* (9)

Ainsi, les firmes étrangères sont doublement avantagées : elles peuvent investir des capitaux et les retirer comme elles le veulent — recevant, en outre, le plus souvent, une aide importante de l'Etat français pour venir construire chez nous des usines qui concurrenceront les nôtres — et, du même coup, elles réduisent indirectement, les possibilités financières de leurs rivaux français.

\*\*

Autre conséquence de l'envahissement des capitaux étrangers : la disparition progressive de nos cadres supérieurs et la réduction notable des cadres moyens et de la main-d'œuvre.

Ce dernier point, nous le savons, commence à inquiéter sérieusement les responsables syndicaux les plus lucides. L'automatisation, que peuvent aisément réaliser les filiales des grands trusts étrangers dont les caisses regorgent de réserves, et l'introduction des fameux ordinateurs dans leurs entreprises françaises, amèneront inmanquablement la direction de ces entreprises tentaculaires à diminuer le nombre de leurs ouvriers et employés. Les « grands patrons » étrangers le feront avec d'autant moins de scrupules que, siégeant à plusieurs milliers de kilomètres de leurs usines françaises, ils ne tiendront aucun compte des réalités humaines : pourquoi le chômage et la misère des travailleurs français émeuvraient-ils des hommes qui n'ont aucun lien avec eux ?

Les cadres sont également menacés, peut-être plus même que leurs subordonnés. Les entreprises françaises sous contrôle étranger n'auront plus guère besoin de ces ingénieurs qui assurent leur direction et qui travaillent à leur modernisation.

Au cours de la dernière guerre, les Américains, les Anglais, les Allemands ont réalisé des progrès spectaculaires dans divers domaines. La paix revenue, ils ont maintenu leur avance sur les Français, d'autant plus aisément qu'ils bénéficient le plus souvent d'une aide considérable. Sait-on, par exemple, que les Etats-Unis consacrent à la recherche 25 fois plus que la France ?



## LA FRANCE A L'ENCAN

Il est donc probable que les firmes françaises devenues des filiales d'un groupe étranger n'auront bientôt plus de services et de laboratoires de recherches distincts ; elles ne feront qu'utiliser les découvertes et les inventions des services de la maison-mère, se bornant à modifier et présenter les produits à l'intention du public français.

Recevant les directives de leurs « patrons » étrangers, les cadres supérieurs n'auront plus de pouvoir de décision. Dans certains cas, ils seront même purement et simplement remplacés par des techniciens étrangers envoyés par le siège international. Devront-ils s'expatrier pour retrouver, dans un autre pays, la situation qu'ils auront perdu dans le leur ?

Si notre pays est aussi indépendant que certains l'affirment il ne doit pas abdiquer sur le plan économique, comme il n'a cessé de le faire depuis vingt-cinq ans sur le plan politique. Il doit, au contraire revendiquer, avec force, le rôle et les responsabilités qui ont été les siens au cours des siècles. Mais cela suppose naturellement, une autre politique.



Christian JATHIÈRE

## Armée et Politique

Précédée par la Conférence qui réunit à Berlin-est du 13 au 15 janvier 1965, d'une part le maréchal soviétique Andreï A. GRETC-HKO, commandant en chef des Forces armées du Pacte de Varsovie (1) assisté du général I-I. YAKOUBOVSKY, commandant des Forces soviétiques en Allemagne orientale et de son premier adjoint le général V-V. KOURASOV et, d'autre part le chef du parti communiste de l'Allemagne de l'Est, Walter ULBRICHT qu'accompagnaient le général Heinz HOFFMANN, ministre de la Défense et son adjoint l'amiral Waldemar WERNER, ainsi que le général Siegfried RIEDEL, chef d'Etat major général, la Commission politique du Pacte de Varsovie a été convoquée dans cette ville le 19 janvier pour l'élaboration, face aux différents projets occidentaux de force nucléaire, d'une stratégie générale qu'avaient retardées en 1964 les élections américaines et britanniques ainsi que la destitution de KHROUCHTCHEV, dernier survivant de la génération révolutionnaire bolchevique.

Les participants à ce "sommet" communiste n'ont pas manqué d'entonner le couplet rituel sur la *coexistence pacifique* (2) que N-S. KHROUCHTCHEV et ses successeurs BREJNEV et KOSSY-GUINE qualifient de *léniniste* pour lui donner plus de poids alors que tout le monde sait que sur les relations entre Etats dotés de régimes sociaux différents, c'est-à-dire capitalistes et communistes, LENINE a exprimé une théorie absolument contraire : il est impossible au communisme et au capitalisme de coexister longtemps dans le même monde, l'un des deux systèmes devant tôt ou tard s'effondrer après que se sera produit un choc épouvantable entre eux. (3)

La *coexistence pacifique* se résume pour Moscou en une formule qui définit un état de guerre sans guerre. Un slogan pour la paix qui est aussi un cri de guerre. "Nous maintiendrons notre potentiel défensif au niveau le plus élevé", assurait L-I. BREJNEV encore récemment. (Pravda, 7 novembre 1964).

Lui faisant écho le lendemain, après qu'eurent défilé sur la Place Rouge des lances-fusées à 40 tubes sur camions, des fusées



de 23m. de long, des fusées à deux étages, le maréchal R-J. MALINOVSKY, ministre de la Défense de l'U.R.S.S. proclamait :

*La politique de coexistence pacifique, la lutte pour la paix implique, de nos jours, une vigilance constante, la dénonciation permanente de la politique impérialiste, l'état d'alerte continu à l'égard des menées hostiles à la paix. Les milieux impérialistes des puissances occidentales, les U.S.A. en tête faisant obstacle constamment à la détente internationale, le parti communiste et le peuple soviétique doivent, sans cesse, se préoccuper de renforcer la puissance militaire de l'Etat soviétique, de doter l'armée et la flotte de moyens de combat ultra-modernes. (Pravda, 7 nov.)*

Il est incontestable - et les faits s'inscrivent ici en faux contre qui persiste à les nier - que l'U.R.S.S. maintient son potentiel de guerre industriel et scientifique au niveau le plus élevé : les principes de base du marxisme-léninisme sont intangibles. La politique soviétique a toujours été orientée vers un objectif ultime qui est la révolution mondiale et la domination du monde par les communistes.

Un excellent ouvrage qui vient de paraître ces jours derniers - Les baïonnettes du Kremlin - (4), en dépit de ses proportions modestes, celles de la collection "Europe-Action", sera d'une lecture passionnante pour tous les nationaux français parce qu'il apporte sur la politique soviétique - résultante du croisement de l'impérialisme grand-russien et de l'idéologie communiste - un témoignage d'une exceptionnelle importance.

Fort bien conçu, ce petit livre remplace un dossier et il est, en outre, bien plus maniable. Il a, de plus, le mérite de donner à la fois une vue dynamique et synthétique de l'évolution de la politique militaire des Soviets. Le lecteur trouvera des révélations et découvrira aussi des approfondissements de ce qu'il savait ou pensait, des explications, des éclairages.

L'auteur, universitaire très versé dans l'histoire politique et idéologique de l'U.R.S.S., linguiste distingué, historien estimé pour d'intéressants travaux antérieurs, décrit d'abord les Forces armées soviétiques aux diverses étapes de leur évolution avec un soin particulier.

Les démêlés très rarement portés dans le domaine public, des chefs militaires avec le pouvoir communiste - conçu par LENINE et STALINE sur la base de deux traditions séculaires de la Russie-tsariste : le pouvoir despotique et le contrôle absolu - constituent les pages les plus captivantes, les plus instructives aussi.

...le 17 octobre 1956, Molotov exige la convocation d'une séance extraordinaire du praesidium pour lui annoncer qu'un coup d'Etat doit avoir lieu le surlendemain à Varsovie. Il en profite pour mettre KHROUCHTCHEV en accusation comme étant à l'origine de la situation. Le praedisium décide l'envoi sur place d'une délégation : Khouchtchev et Mikoyan d'une part, Molotov et Kaganovitch d'autre part ainsi que les maréchaux Koniev et Joukov. Avec ce dernier Khrouchtchev arrête les mesures militaires adéquates : les troupes soviétiques en Pologne prennent position aux ports polonais de la Baltique..... Le 31 octobre s'ouvre dans l'inquiétude au Kremlin une séance extraordinaire



*du praedisium. Par crainte d'une intervention américaine, l'opinion y prévaut de rendre sa liberté à la Hongrie. Soutenu à fond par les chefs militaires fermement convaincus que les U.S.A. ne "bougeront" pas, Khrouchtchev l'emporte. Cela signifiait l'écrasement par l'Armée soviétique de la révolte populaire hongroise. Le 4 novembre à minuit, les Soviétiques frappent. Les Américains indignés se contenteront des belles phrases de leur ambassadeur aux Nations Unies. Trois ans après l'écrasement du soulèvement hongrois, Khrouchtchev est en visite officielle aux U.S.A..... Le 17 juin 1957, au cours d'une séance houleuse du praedisium, les conjurés ordonnent à Khrouchtchev de remettre sa démission. On passe au vote. Une majorité prend la redoutable décision de le destituer. Khrouchtchev est stupéfait. Il perd son assurance habituelle et se résignerait si Ignatov et Fourtseva ne venaient le sauver et le tirer du précipice dans lequel la "vieille garde stalinienne" vient de le faire trébucher..... Le temps presse, Khrouchtchev appelle Joukov à son secours..... La bataille du pouvoir était ainsi gagnée par Monsieur K.*

Mais, pour avoir joué le rôle de pivot dans la lutte que se livrent les divers clans au sein du Comité central, le maréchal JOUKOV devient la victime toute désignée. A l'occasion de sa destitution sont analysés les problèmes posés par la subordination des officiers généraux au parti qui n'entend partager son monopole avec aucune autre institution : le 28 octobre 1957, le maréchal MALINOVSKY devient ministre de la Défense en remplacement de JOUKOV exclu aussi du praesidium où MOUKHITDINOV lui succède.

Le pouvoir de KHROUCHTCHEV qui se comportait si souvent comme le maître tout-puissant de l'U.R.S.S. était, tout bien analysé, plus apparent que réel :

*..... le 13 mars 1963, nouvelle révolution de palais qui consacre la victoire des militaires. Le général Dmitri Oustinov devient 1er vice-président du Conseil, titre réservé jusqu'alors à Mikoyan et Kossyguine..... tous les départements ministériels et économiques dépendent de lui. Il prend des décisions exécutoires pour tous..... Le général Leonid Smirnov est nommé vice-président du Conseil. Avec le général K. Roudnev vice-président du Conseil dès le 10 juin 1961, un troisième général entre ainsi dans le cabinet restreint de Khrouchtchev.....*

Mis une nouvelle fois en minorité à la suite du violent réquisitoire de SOUSLOV lors de la réunion du Comité central du 28 février 1964, KHROUCHTCHEV est encore sauvé in-extremis par un artifice. Mais, en repoussant le projet de Plan Quinquennal 1966-1970, devant le praesidium réuni du 20 au 25 septembre 1964, KHROUCHTCHEV allait se heurter à l'hostilité des milieux militaires tenants du principe de l'industrie lourde, sidérurgie et équipement, base de l'industrie de guerre.

*..... la coalition parti-armée nouée jadis par Khrouchtchev va se retourner contre lui. Le voilà désormais la cible de la coalition des militaires et de l'équipe stalinienne..... une conspiration se noue dès les premiers jours d'octobre sous la direction de SOUSLOV qui en avertit Brejnev le 11, lequel convoque hâtive-*



ment le *praedisium* puis le plenum du comité central amputé de ses membres familiers de Khrouchtchev. Le rapport est présenté par Souslov qui dresse un bilan sévère des dix dernières années. .... Khrouchtchev revenu en toute hâte de Sotchi tente de se justifier, accuse puis, renouvelant le geste qui lui a si bien réussi en février 1964, offre sa démission. Mais, cette fois, à sa grande surprise, elle est acceptée..... L'intervention des militaires a, par deux fois en moins d'une décennie, provoqué la chute du gouvernement : Malenkov le 8 février 1955, Khrouchtchev le 14 octobre 1964.....

Cependant, l'unanimité n'est pas faite parmi les maréchaux et les généraux et, par une étude de la presse spécialisée soviétique, R-J BRADOUT montre qu'il existe en U.R.S.S. comme chez nous d'ailleurs - des partisans des armes conventionnelles et des stratèges qui mettent l'accent sur les armes nucléaires.

En attendant, les Forces armées soviétiques font l'objet d'un développement intensif et la flotte sous-marine nucléaire soviétique par exemple est devenue au cours de la présente décennie un facteur capital de projection du pouvoir communiste.

Les réactions - politiques et techniques - de l'Occident contre cette menace majeure sont d'une ampleur et d'une diversité surprenantes.

Ignorants de l'histoire, n'ayant jamais rien su de ses leçons, les Français passent, à son sujet, d'illusions en illusions.

Jamais trop on ne rappellera que c'est de l'Est que, pour l'Europe, est toujours venu le péril. À tous les moments de notre histoire, les hordes de l' "Empire des Steppes" ont fondu sur nous avec une rapidité foudroyante. Et l'invasion de ces soldats était d'autant plus terrifiante qu'ils possédaient une véritable supériorité militaire due tout ensemble à leur sauvagerie et à leur armement.

La Russie soviétique, héritière de l' « Empire des Steppes », peut, comme au moyen âge, nourrir l'espoir de submerger l'Europe car en un demi-siècle, les maîtres que lui a donnés la Révolution d'Octobre — et R.-J. BRADOUT le rappelle fort opportunément — ont atteint les objectifs principaux qui leur furent assignés par LENINE dès le commencement de la grande aventure bolchevique.

La réalisation ultime de l'empire slave, ce n'est pas l'empire des tsars qui l'a accomplie, mais celui de STALINE.

Le résultat le plus tangible des Accords de Téhéran (1er décembre 1943) entre STALINE, ROOSEVELT et CHURCHILL, est que, par les satisfactions insensées accordées aux Soviétiques, l'Allemagne se trouve aujourd'hui rejetée au temps de Konrad Ier et aux limites qu'elle connaissait alors. Nous avons assisté ainsi à une régression millénaire de l'histoire puisque l'U.R.S.S. atteint l'Elbe et a même réussi à s'emparer du contrôle de vastes étendues en Europe et en Asie dont certaines régions n'avaient jamais connu auparavant la domination russe.

Pendant ce temps, l'Occident, lui, se retrouve là où il était voilà mille ans.



Certes, et l'histoire nous le rappelle, il est, dans le passé, arrivé à la Russie d'avaler plus qu'elle ne pouvait digérer et, incapable de maintenir sa domination, elle dut dégorger ses conquêtes au milieu de convulsions d'une violence inouïe.

En attendant, il est extrêmement important de regarder les faits en face. L'enjeu est trop considérable et l'alternative trop terrible pour que même une ombre d'irrésolution soit permise.

La puissance actuelle et virtuelle de l'U.R.S.S., infiniment plus grande dans l'ensemble, que celle de n'importe quel Etat de l'Europe et de l'Asie, et animée en outre par une doctrine de destruction sans égale, implique — et R.-J. BRADOUT le souligne excellemment — la formation à ses frontières occidentales d'un « monde » qui lui soit égal sinon par la masse, du moins par la force.

Il y va désormais des destinées du genre humain et de l'avenir de la civilisation tout entière.

Christian JATHIERE.

#### NOTES

1. — La Conférence militaire de Varsovie (11-14- mais 1955) a réuni les représentants de toutes les démocraties populaires pour organiser un commandement militaire unifié.

Cet ensemble dynamique dont le rythme d'accroissement de puissance a été très rapide renforce le contrôle soviétique sur les démocraties populaires non seulement par la nationalité du Commandant en chef, actuellement le Maréchal de l'Union Soviétique Andreï - A. GRETCHKO (son prédécesseur, 1er titulaire du poste était le maréchal soviétique Ivan -S. KONIEV), le lieu du Q.G. : la capitale de l'U.R.S.S. mais aussi par le jeu même des textes : un préambule et 11 articles.

2. — Les Soviétiques sont passés maîtres dans l'art de faire usage de la sémantique comme arme de combat. L'altération des mots engendrée par la duplicité de langage est un des instruments favoris de la tactique et de la propagande : duplicité de langage et duplicité de pensée vont de pair.

Nombre de pays qui ont « coexisté » avec l'U.R.S.S. ont aujourd'hui cessé d'exister en tant que nations libres. La « coexistence » ne pose plus pour eux aucun problème, c'est, dans leurs cas, une coexistence semblable à celle de Jonas et de la baleine !



3. — Cet antagonisme fondamental entre les deux systèmes a été ainsi exposé par Lénine :

*« L'existence d'une république soviétique à côté d'Etats impérialistes ne peut se prolonger indéfiniment. En fin de compte, l'un des deux finira par vaincre. Aussi longtemps que ce dénouement ne se sera pas produit, une série de terribles collisions entre la république soviétique et les Etats bourgeois est inévitable. (V-I. LENINE : œuvres complètes, 3e édition, volume XXIV, page 122). »*

Staline réaffirmait, après Lénine, au XIVe Congrès du parti : *« Nous ne vivons pas seulement dans un Etat, mais dans un système d'Etats, et il est inconcevable que la République soviétique continue d'exister indéfiniment aux côtés d'Etats impérialistes. En fin de compte, la victoire doit aller à l'un ou l'autre camp. »*

Khrouchtchev et ses successeurs Brejnev et Kossyguine, même révoltés contre le stalinisme, demeurent des épigones de Staline. Leur vie entière a été conditionnée par la « vérité fondamentale » de l'antagonisme entre communisme et capitalisme. Cette « vérité » est le seul dénominateur commun dont ils disposent. On se ferait vraiment des illusions en s'imaginant que des hommes, avec une telle formation et un tel passé puissent abandonner des convictions aussi profondément enracinées.

Les Russes, les combinaisons, les faux-fuyants recommandés par Lénine et qui figurent sans fard dans ses œuvres complètes peuvent paraître ne pas toujours s'accorder, mais la politique fondamentale, elle, suit toujours la même ligne.

4. — « Les baïonnettes du Kremlin » par R.-J. Bradout, en vente aux Editions Saint-Just, 68, rue de Vaugirard, Paris, 6°.



Robert ANDERS

## Les Chinois à l'assaut de l'Afrique

Le 25 janvier 1965, dans un discours prononcé à Daloa, M. Houphouët-Boigny critiquait violemment la Chine populaire et ses alliés africains :

« Ceux qui poussent les Chinois vers l'Afrique font un mauvais calcul, déclarait notamment le Président, qui ajoutait : à Nankin, en Chine, on apprend à des Africains à assassiner ceux qui ont les yeux ouverts sur le danger chinois, pour mettre à leur place des hommes serviles qui ouvriraient les portes de l'Afrique à la Chine. Ce que la colonisation n'a pu obtenir — tuer l'âme africaine — ceux-là vont-ils le permettre aux Chinois ? C'est contre cela que nous luttons et pour cela que notre unité nationale est indispensable pour nous cuirasser contre les convoitises chinoises. Même si le péril chinois n'est pas pour demain, il est à la mesure de l'histoire. Ceux qui poussent les Chinois vers l'Afrique font un bien mauvais calcul, parce que, avec l'aide de nos richesses, ceux-ci déferleront comme un flot et balaieront l'Europe comme un fétu de paille.

« Je souhaite que les événements me donnent tort. Mais, au Ghana, à Brazzaville, au Burundi, au Congo-Léo, c'est la Chine qui est là, obstinée, intelligente, qui veut réussir à tromper notre vigilance et nous jeter les uns contre les autres. »

Ainsi, ce que nous n'avons jamais cessé de dénoncer: « Que le Marxisme n'est pour la Chine surpeuplée que le véhicule d'un impérialisme agressif et raciste », ce que M. Tsiranana et M. Tshombé avaient pour leur part souligné à maintes reprises, voici que le Président de la Côte d'Ivoire le confirme avec force.

Mais il y a mieux : le 4 février 1965, MM. Hamani Diori et Maurice Yaméogo, respectivement Président du Niger et de la Haute-Volta se joignent à M. Houphouët-Boigny et invitent tous les Etats africains francophones à dénoncer sans équivoque les menées subversives de la Chine communiste en Afrique. Le Chef de la Sûreté de la République du Niger vient en effet de rendre publique l'arrestation de commandos arrivant tous direc-



tement de Nankin. Leur but, tel qu'il ressort de l'enquête menée par la police nigérienne était, par des actes de sabotage soigneusement étudiés, d'isoler la capitale et les principales villes du reste du pays.

De tous les Etats d'Afrique, les renseignements nous parviennent, accablants pour les Communistes chinois, lesquels, après avoir pris une part active dans la « décolonisation », se lancent maintenant à leur tour dans l'aventure coloniale.

Ainsi, le vide laissé par les Blancs se comble lentement par l'arrivée toujours discrète de « techniciens » chinois.

Exploitant les contradictions locales avec réalisme, intelligence et ténacité, les Chinois créent sur l'ensemble du territoire africain une situation révolutionnaire qu'ils tentent, sans toujours y parvenir, d'utiliser à leur profit.

— 1963 : une banale rivalité opposant au Congo-Brazza, des trusts européens et de petits exploitants indigènes met fin au règne de Fulbert Youlou. Le pro-communiste Massembat-Débat prend le pouvoir et s'empresse de nouer le 22 février des relations étroites avec la Chine populaire.

— En janvier 1964, le Président de la République Malgache, M. Tsiranana lance un cri d'alarme : « Les Chinois sont entrain d'installer une base militaire en Somaliland »... Pékin dément mais ne peut nier la construction d'un émetteur dont les émissions atteignent toute l'Afrique et même l'Europe et l'Amérique.

— En février 64, le Président Mba est sauvé d'extrême justesse par l'intervention au Gabon des parachutistes français.

— Le 27 avril de la même année, capitulant devant les Communistes, le Président du Tanganyka, M. Nyéréré, livre son pays aux hommes de Zanzibar et le rideau de fer tombe brutalement sur le nouvel Etat rouge : « la Tanzanie ».

— Au Kenya, les Mau-Mau, bêtes noires de leur ex-leader Jomo Kényata, ne désarment pas et font planer l'incertitude sur l'avenir du pays. Une fois déjà, les troupes britanniques ont été appelées pour désarmer des unités indigènes rebelles.

Mais au Congo ex-belge, se heurtant à la résistance acharnée de Moïse Tshombé, les Communistes piétinent et malgré leurs efforts désespérés pour imposer le pro-chinois Gbényé, ne peuvent empêcher un renversement de la situation qui tourne maintenant en faveur de l'ex-leader katangais. En effet, comme il fallait s'y attendre, la déroute des rebelles dans la région du Nord-Est, la reprise par l'Armée Nationale Congolaise des principaux centres jusqu'alors aux mains des « forces de libération nationale » et l'attitude ferme dont fit preuve Tshombé lors de la conférence de Bruxelles lui ont permis d'obtenir le soutien des Etats francophones réunis dernièrement à Nouakchott.

D'autre part, encouragés par le succès du Premier congolais, des éléments de plus en plus actifs des Etats limitrophes du Congo se dressent maintenant contre la tyrannie du Pouvoir établi.

C'est ainsi qu'à Brazzaville, le pouvoir jusqu'alors absolu de M. Massembat-Débat est aujourd'hui contesté. Des événements



graves, dont nous aurons bientôt à reparler, se préparent dans ce pays.

Au Burundi, la situation des Communistes n'est guère plus enviable puisque l'Ambassade chinoise est toujours cernée par les troupes gouvernementales et que la plupart des représentants de Pékin ont été expulsés.

Au Soudan, le Pro-Communiste Kathm Khalifa qui avait réussi à s'emparer du pouvoir chassant le Maréchal Abboud voit lui aussi la situation se dégrader.

En République Sud-Africaine, l'opération de police lancée contre la subversion communiste à Rivonia, a permis de démanteler totalement les réseaux, anéantissant pour longtemps tout espoir de soulèvement même limité dans ce pays.

Dans cette lutte à mort que se livrent en ce moment Communistes et Occidentaux et dont le champ d'action se limite actuellement au Sud-Est asiatique et en Afrique centrale, ce sont bien entendu les populations qui souffrent et meurent, victimes d'une idéologie asiatique dont elles ne savent que faire et de l'égoïsme des Occidentaux qui n'ont pas mieux réussi la décolonisation que la colonisation.

Car enfin, on reproche aux leaders noirs de ne pouvoir se mettre d'accord pour s'unir et créer des régions économiques viables, mais on oublie de dire que ce sont les Européens qui, lors de la Conférence de Berlin en 1884, ont partagé ce Continent en fonction d'intérêts économiques, stratégiques et politiques personnels et sans jamais se soucier du sort des indigènes dont ils « prenaient ainsi possession ».

Et puis, ils semblent oublier que des siècles de vie commune n'ont pas permis aux Etats européens particulièrement évolués de former une unité politique et qu'il a fallu attendre la fin de la deuxième guerre mondiale qui s'est soldée par des destructions considérables et par la mort de dizaines de millions d'individus, pour voir s'amorcer un début d'unité économique.

On reproche aux Africains de ne pas être capables d'assumer les responsabilités que leur confère une indépendance qu'ils ont eux-mêmes réclamée. Mais on oublie de dire que la plupart du temps (au Congo belge par exemple) on a donné l'indépendance à un pays dont les leaders modérés ne demandaient qu'une autonomie interne à titre d'expérience. Le « désengagement » européen a eu pour effet de plonger les populations dont nous étions responsables, dans l'anarchie et la misère.

Il est indiscutable que durant un demi-siècle on a permis à des sociétés de s'enrichir en exploitant les richesses coloniales et que pendant cette période on a formé des cadres indigènes insuffisants en nombre et en valeur.

De nos jours, la décolonisation n'a servi qu'à garantir le privilège de ces Sociétés. Persuadant le contribuable français que l'aide aux pays sous-développés est nécessaire pour empêcher que ces pays ne tombent sous le joug des Communistes, on verse une large allocation mensuelle à des leaders africains souvent impopulaires, mais qui, en échange, garantissent les intérêts des trusts internationaux exploitant les ressources locales.

Qui  
bien  
l'ex  
Etat  
pour  
franç

De  
afric  
pulai

En  
alors  
d'ind

Qu  
donn  
Chin  
pour  
rable  
sont  
c'est  
l'Axe,  
les r  
de l'A  
avait  
levier

Si  
serait  
trente  
munis  
et à l  
traîna

Fau  
sant l  
Non,  
dévelo  
de cor  
à ces  
répète

Alor  
qui co  
se livr  
jamais

Il fa  
prouve  
de l'ét  
demen  
tout a

Il fa  
ment e  
vides c  
niquem  
de pas



Qui est perdant dans cette opération ? Le contribuable français bien sûr, qui donne son argent sans rien recevoir en retour à l'exception de quelques paroles élogieuses lorsque les caisses des Etats noirs commencent à se vider et le paysan africain qui pour sa part n'a certainement jamais vu la couleur de l'argent français.

De toutes façons, cette aide n'empêchera jamais les Etats africains de passer un jour dans le camp des « Démocraties populaires » et nous aurons payé pour réaliser le jeu de Pékin.

Enfin, on peut être assuré que les Africains nous reprocheront alors d'avoir permis, grâce à nos deniers, de prolonger le règne d'individus impopulaires et souvent même détestés.

Que faire alors ? Faut-il comme certains le préconisent, abandonner l'Afrique à elle-même et accepter de voir un jour les Chinois s'y installer ? Certainement pas ! L'Afrique représente pour l'Occident un intérêt stratégique et économique considérable. Ceux qui par paresse intellectuelle, rancœur ou égoïsme sont partisans de ce « lâchage » ont probablement oublié que c'est par l'Afrique que furent jadis tournées les défenses de l'Axe, que c'est en Afrique que les Alliés puisèrent en partie les ressources minérales qui leur permirent de venir à bout de l'Allemagne nazie et que, trop tard Adolf Hitler comprit qu'il avait commis une erreur catastrophique en n'utilisant pas le levier révolutionnaire que constituaient les Etats du Tiers-Monde.

Si les Occidentaux abandonnaient le Continent noir, celui-ci serait à plus ou moins brève échéance envahi par les Chinois et trente millions de km<sup>2</sup> passeraient ainsi aux mains des Communistes. Soumise dès lors à une pression considérable au Sud et à l'Est, l'Europe vacillante ne tarderait pas à s'effondrer, entraînant l'Amérique dans sa chute.

Faut-il alors continuer à acheter notre sécurité en engraisant les rois fainéants des « Etats en voie de développement » ? Non, parceque en agissant ainsi, ces Etats resteront en voie de développement et les rois resteront des fainéants. Et par voie de conséquence, les Communistes ne tarderont pas à s'imposer à ces Etats en perpétuelle anarchie. Et nous aurons payé, je le répète, pour que ces choses arrivent.

Alors, n'y a-t-il rien à faire ? Si. Il faut cesser ce jeu ridicule qui consiste à acheter les complicités locales afin de pouvoir se livrer à un néocolonialisme bien plus hypocrite que ne le fut jamais la colonisation.

Il faut donner honnêtement aux Africains une chance de se prouver et de prouver au Monde qu'ils sont capables de sortir de l'état de pays assistés, qu'ils sont capables de poser les fondements d'une civilisation différente de la nôtre, certes, mais tout aussi valable.

Il faut adapter notre aide à la situation qui règne actuellement en Afrique. Il ne s'agit pas de remplir les caisses toujours vides des Etats africains mais de financer un vaste projet techniquement viable et réalisable afin de permettre aux Africains de passer en un minimum de temps de l'état d'individus assistés



à l'état d'hommes libres. « Donne à un homme un poisson, il mangera un jour, disent les Chinois... apprends-lui à pêcher, il mangera tous les jours ».

Enfin, pour ce faire, il faut imposer à l'Afrique tout entière une profonde réforme de l'enseignement et cesser par exemple de former des docteurs en droit alors que la planification économique africaine réclame des ingénieurs, des techniciens et des ouvriers et que sans ceux-ci aucune réforme réelle n'est possible.

Enfin, il faut savoir choisir nos amis et les soutenir quoiqu'il arrive. L'Afrique ne manque pas d'hommes intelligents et capables. S'ils réagissent souvent, en certaines circonstances, d'une façon différente de la nôtre, il faut nous dire que leur mentalité non plus n'est pas la nôtre, mais que tout comme nous, ils sont capables de fidélité envers leurs alliés et connaissent au moins autant que nous le prix de la parole donnée.

Nous traiterons en détails dans un NUMERO SPECIAL de DEFENSE DE L'OCCIDENT, qui paraîtra au mois de Mai, les problèmes particuliers qui se posent à l'Afrique et essaierons de dégager les solutions pratiques qui permettraient à ce Continent de sortir de l'impasse dans laquelle il se trouve actuellement.

NOTE. — A l'heure où je termine cet article, j'apprends avec peine la mort du Leader noir américain Malcom X, assassiné à Harlem. Si le chef des « Black Muslims » fut souvent dur dans son jugement envers les Blancs, nul n'a le droit de contester son grand courage et la lucidité avec laquelle il envisageait l'avenir des relations entre Noirs et Blancs.

Robert ANDERS.

*Gil*

Jo  
"dév  
tes  
Japo  
moy  
vern  
tion  
che  
risse  
kalé  
billo  
lants  
égale  
les f  
et q  
celle  
ce u  
dont  
vital  
mer

Jo  
la pr  
qu'il  
tante  
porte  
fenda  
méta  
prost  
verro  
étape  
bles  
coule  
C'est  
ger)  
pour



Gilles FOURNIER

## La nouvelle frontière

Jour après jour le problème des rapports entre les pays dits "développés" et les pays dits "sous-développés", c'est-à-dire (toutes réserves étant faites sur le cas extraordinaire et singulier du Japon) entre blancs et non-blancs, est agité par les grands moyens de mise en condition mentale dont disposent les gouvernements. Jour après jour la télévision déverse les illustrations tendancieuses d'un exotisme orienté. Et sous cette avalanche d'images, le téléspectateur, accablé par les *techniques d'ahurissement*, sent sa raison vaciller. Le monde devient pour lui un kaléidoscope, une succession oppressante d'étrangetés, un tourbillon de cultures, un syncrétisme infernal. Et des slogans harcelants lui ressassent que *tout égale tout*, que la frénésie magique égale la science expérimentale, que les graffitis sahariens valent les fresques de Michel-Ange, que la paillote vaut le palais Pitti et que lui, homme blanc, par conséquent, n'a d'autre valeur que celle que veut bien lui concéder le haut tribunal de la conscience universelle. Le blanc, culpabilisé, devient peu à peu un être dont la volonté affaiblie n'est déjà plus à la hauteur du minimum vital défensif, du *minimum de décision nécessaire pour affirmer et protéger la forme vivante constituée par sa communauté*.

Jour après jour les positions du monde blanc sont sapées par la propagande universaliste qui débite ses thèmes empoisonnés qu'il n'y a pas de valeur qu'un groupe humain tire de ses constantes héréditaires, qu'il n'y a donc pas de valeur dont on soit le porteur nécessaire et qu'on ne pourrait défendre qu'en se défendant soi-même, que toutes les valeurs viennent de l'empyrée métaphysique. Donc, hommes blancs, couchez vous pour mourir, prosternez-vous devant l'idole onusienne, renoncez à mettre un verrou à la porte de vos patries et ayez la bonté de financer les étapes de votre déclin ! Ainsi sont créées les conditions favorables à l'ennoiement de la race blanche par le sang des races de couleur, *opération qui n'est rien d'autre qu'un génocide lent*. C'est aussi une *aliénation* au sens plein du mot (*alienus*=étranger) puisque l'introduction massive de gènes d'autres races a pour résultat qu'une race devient étrangère à elle-même. Mais



c'est une aliénation à laquelle applaudissent les stalino-sino-marxistes. C'est pour chaque peuple blanc la *perte de son âme*, car " *l'âme c'est la race vue de l'intérieur*", mais c'est une *désanimation* à laquelle poussent hardiment les sectateurs de "l'Esprit". C'est la *dépissession définitive de soi-même*, mais c'est une *dépossession* qui enchante les plus furieux apologistes de "l'Indépendance".

Devant ce drame immense de quel secours nous sont les historiens? Car enfin, la disparition possible de la civilisation blanche, la nègrification des Etats-Unis, la levantinisation de l'Europe, la sinisation de la Russie marqueraient bien le grand tournant de l'Histoire! L'affrontement des blancs et des non-blancs est donc bien le problème central de notre époque. Eh bien, les historiens paraissent étrangement désarmés devant ce nouveau Sphinx. Ils s'essaient à l'économie géographique, ou à la théologie, ou à la philanthropie. Ils *moralisent* ce qui est toujours le signe que les hommes de science ont perdu pied. Bref, ils *déréalisent*. La vérité c'est que cette affaire gigantesque les dépasse car elle introduit, ou plutôt elle réintroduit une dimension que ces archivistes myopes avaient jusqu'ici négligé: la *dimension biologique*. Ils se sont trop servis de la loupe et ils ont oublié le microscope. Ils n'ont pas vu que la matière réelle de leur étude était en définitive la répartition et la différenciation sur une parcelle du système solaire d'une certaine substance chromosomique. Ils n'ont pas décelé que la trame de l'histoire, c'est le *conflit des formes* vivantes et que les conflits des groupes sociaux ou nationaux ne sont que des broderies sur cette trame. Messieurs les historiens, il faut quitter votre petite lucarne donnant sur une histoire quasi locale, il faut vous faire généticiens ou renoncer à comprendre.

Ce qui nous frappe lorsque nous consultons les plus gros traités d'histoire générale, c'est le fait qu'il se consacrent en totalité ou en presque totalité à l'étude de *la période caractérisée par la technique de l'écriture*, c'est à dire cinq petits millénaires. Les dizaines de millénaires qui ont précédé sont abandonnés à des spécialistes, les *préhistoriens*. Pour l'historien le "passé" c'est *l'Age de l'écriture*. La description de cet Age c'est "l'Histoire" absolument parlant.

La préhistoire ne serait donc qu'un lever de rideau sans grande importance, une amulette pour chercheurs de silex. Cette vision simplificatrice montre que l'historien a cédé à la tentation de ne considérer comme tout à fait réel *que ce qui tombait dans le domaine de sa technique de déchiffreur de textes et d'inscriptions* (encore le déchiffreur d'inscriptions est plutôt classé comme archéologique que comme historien). Il a agi comme ces peuplades réfractaires à la navigation qui ne s'avisent pas de consulter des cartes marines. Il n'a pas traité de l'espèce sapiens mais *d'un moment de l'espèce* et sous le seul angle de vision de la fraction de l'espèce à laquelle il appartenait.

Et pourtant, peu à peu, en dehors du cercle des historiens, se dégagait grâce à la découverte d'un abondant matériel fossile, la certitude que l'homme n'était pas issu des chapîtres premiers

des  
de  
de  
con  
éte  
rist  
ne  
cier  
le  
ple  
d'un  
le v  
ses  
ne  
cial  
car  
ana

R  
ord  
rien  
dès  
- l'i  
rive  
De  
con  
plei  
deu  
tout  
par  
sèle  
mar

Co  
préh  
tech  
de l

Co  
l'ind  
nitiv  
foré  
sonn  
que.  
repe  
riel  
gran  
syst  
déco  
d'un  
de la  
mém  
pier  
(plus  
plus  
riche



des *écritures* sacrées de l'Orient ancien, mais d'un foisonnement de primates à la fin du pliocène et au début du pleistocène. C'est de là que buissonnent les rameaux humanoïdes dont l'un d'eux conduit à l'homme. Une multitude de rameaux aujourd'hui éteints ont contenu à des degrés divers une partie des caractéristiques de l'actuel homo sapiens. Et l'homo sapiens lui-même ne possède nullement la pureté fixiste d'un concept aristotélien. Il a présenté, il présente aujourd'hui (et il présentera sans le moindre doute dans l'avenir) des variations d'une telle ampleur que certains anthropologistes avancent même l'hypothèse d'une origine multiple (polygénèse). Quoiqu'il en soit, dès que le véritable sapiens apparaît, ses différences anatomiques avec ses prédécesseurs sont telles que le passage à un nouveau stade ne peut être contesté. *Et ceci éclate aux yeux aussi bien des spécialistes de la technologie préhistorique que des paléontologistes car le hiatus culturel est aussi évident que le hiatus de structure anatomique entre les pré ou parcs humains et la nouvelle espèce.*

Rappelons que les primates apparaissent, dernier des grands ordres de mammifères, à la face de l'éocène. Ce sont les lému-riens qui ont constitué l'avant garde d'un ordre qui présentera dès l'origine aussi, possède *sa direction évolutive caractéristique - l'importance de l'encéphale*. Des para-simiens de l'oligocène dériveront les anthropoïdes du miocène hommes dryopithèques. De ceux-ci sortiront au pliocène des êtres hautement spécialisés constituant les matériaux primitifs de la lignée huméroïde. Au pleistocène le matériel fossile révèle à côté des primates anciens deux groupes entièrement nouveaux, fortement différenciés de tout ce qui a précédé : les deux familles des *anthropiens* et des *paranthropiens*. Les mécanismes de l'évolution (mutations et sélection) ont ainsi mené la matière vivante aux confins de l'humanité.

Ce qui est remarquable, ce qui est le grand enseignement de la préhistoire *c'est le parallélisme fidèle des formes culturelles Ides techniques et de la morphologie somatique Itiut spécialement de la morphologie crâniennes.*

Comme la morphologie somatique est à la fois le résultat et l'indice d'une hérédité spécialisée, la préhistoire révèle en définitive ce que les historiens - auxquels les arbres ont masqué la forêt - n'ont pas su découvrir : *que l'explication dernière du buissonnement culturel, c'est le buissonnement de l'évolution biologique.* Toute culture, toute technique est une superstructure qui repose sur une structure morphologique. Et bien que le matériel fossile ne nous renseigne que sur l'anatomie, il n'y a pas grande hardiesse à affirmer que c'est le *soma* tout entier, le *système intégré anatomo-physiologique* qui est la source dont découle la forme culturelle. Le progrès technique est le résultat d'un progrès somatique, c'est-à-dire d'une progression sur l'axe de la direction évolutive. Chaque progrès décisif de la technique, même de la technique la plus humble, celle du travail de la pierre, correspond à une architecture nouvelle de l'encéphale (plus volumineuse grâce à un relèvement de la voûte crânienne, plus développée dans ses lobes frontaux et probablement plus riche de circonvolutions). Ainsi c'est l'architecture de l'encé-



phale, indice et instrument d'un potentiel héréditaire, organe perfectionné pour la *compréhension* du milieu (donc pour sa domination) qui selon ses niveaux explique les niveaux de réalisation technique. *Historiens, dressez l'oreille et retenez votre souffle : le préhistorien vous apporte la clef qui doit vous permettre d'ouvrir l'armoire aux secrets !*

\*\*

Cependant, historiens, un dernier leurre va être agité devant vos yeux candides. La métaphysique va donner le dernier et le plus dangereux de ses avatars. Elle va se couvrir du voile de la science pour vous proposer un scénario spécieux assimilant la spécialisation progressive des formes vivantes à un « mystère » théo-anthropomorphe. Le « jeu » hasard des mutations et ses conséquences sélectives vont être présentées comme un jeu « joué » et comme des conséquences « tirées » par une « volonté ». Et comme cette « volonté » est supposée cohérente le *buissonnement évolutif* va être masqué derrière le concept inadéquat au réel du *développement unilinéaire*, « l'Humanité » étant présentée comme une armée homogène franchissant au pas cadencé de l'Éternel, sans laisser de traîneurs dans les fossés, les étapes d'une initiation cosmique. Le néo-gnosticisme theiarden comme une grande épopée platonicienne commence sa cavalcade dans le grand cirque de l'Irréel. L'œil fixé sur le point Oméga, le sens jésuitique de la préhistoire voisine désormais sur les tréteaux avec le sens stalino-sino-marxiste de l'Histoire. L'homme une fois de plus va secréter ses propres ténèbres avec son extravagant penchant à vouloir découvrir un ordre transcendant sous le désordre tumultueux, cacophonique, incommensurable prodige et non pas inhumain mais *a-humain, a-logique, a-réfléchi* de la vie. Combien plus profonde était la parole d'Héraclite : « Le plus bel ordre du monde n'est qu'un amas d'ordures jeté au hasard ». Le joueur d'osselets d'Ephèse se range par cet aphorisme dans le camp de ceux qui n'acceptent pas que le réel soit percé de fausses fenêtres pour la symétrie. Ceux-là ne peuvent souscrire au mythe de « l'Humanité » avançant globalement sur la voie de la réalisation d'on ne sait quel « plan » !

L'espèce est une grande masse de matière vivante où des mécanismes fonctionnant avec une certaine régularité (mutations, sélection) produisent temporairement certaines régularités de structure. Cette nébuleuse de constantes relatives ne nous paraît un ordre que parce que nous imaginons qu'il est voulu, secrété par une intelligence. Mais la « Nature » est un immense gaspillage et il faut des millions d'avortements pour que surgisse, viable, une forme neuve. Le ratage, l'impasse, le monstrueux léthal, le saugrenu, l'insuffisant, le sous-capace, le *sous-développé*, sont la loi. La réussite, la poussée évolutive, la percée progressive (= dans le sens de la direction évolutive) sont l'exception qui n'apparaît miraculeuse que parce que la réalisation de probabilités extrêmement petites pénètre très mal dans notre entendement. Le hasard d'une mutation accroissant la masse encéphalique et le nombre des neurones, le hasard de la survie de

cet  
ce  
del  
sur  
vea  
pou  
lian  
gro  
sap  
bla  
  
M  
hist  
l'eff  
(dén  
—  
et  
la p  
serv  
sanc  
ou  
dabi  
rati  
com  
d'eff  
évol  
blan  
bron  
ra p  
men  
de  
haza  
gean  
une  
volon  
mém  
qui  
blan  
tre c  
légio



cette mutation chez quelques porteurs privilégiés, la fixation de ce hasard par la sélection et l'hérédité, voilà ce qui crée en dehors de toute justice ou de toute injustice le terrain génétique sur lequel fleurira un système de domination du milieu, un niveau technique. Mais combien d'égarés dans des voies en impasse pour un qui trouve l'issue ! La « Nature » distribue des milliards de billets à la loterie de l'évolution et ne donne qu'un gros lot. Au bout des anthropiens, il y a une espèce, l'homo-sapiens ; au bout de l'espèce sapiens, il y a une race : la race blanche. *Tout le reste est littérature.*

\*\*

Mais cette littérature est énorme et spécialement la littérature historique. Et de nos jours la masse écrite s'accroît comme sous l'effet d'une crainte comme s'il s'agissait d'édifier un rempart (dérisoire du reste) contre le réel au moment où ce réel devient — ou plutôt redevient — tragique ; car les luttes des clans et des empires, ces anecdotes, cèdent de nouveau la place à la puissance méconnue dont l'Histoire n'était pourtant que la servante : *la biologie*. Que pèsent à la balance de cette puissance les vieilles querelles des Armagnacs et des Bourguignons ou des Bolcheviks et des Mencheviks à côté de la lutte formidable qui s'engage entre blancs et non-blancs ? Quelle conjuration florentine ou moscovite peut être comparée à cet immense complot de métissage universel qui aura pour résultat, s'il réussit, d'effacer de la pan-histoire son résultat suprême : la percée évolutive réalisée non pas « par » mais « au travers » de la race blanche et, s'il échoue, d'ouvrir à cette même race les portes de bronze de la transhistoire. Oui, s'il échoue, la race blanche aura pris conscience de son destin biologique et l'assumera totalement. Elle aura cessé de subir le jeu aveugle de la sélection et de la contre-sélection, jeu auquel elle a gagné jusqu'ici par hasard pour lui substituer une maîtrise, une technique. Dirigeant sa propre sélection par un travail qui sera véritablement une auto-crédation, elle substituera à l'aléatoire la méthode et la volonté. Alors se dissiperont les terribles nuées du doute sur soi-même, alors sera guéri le cancer de l'angoisse de la décadence qui tenaille en ce terrible XXème siècle les citées et les nations blanches. Maître de "la nature", l'homme blanc sera aussi "maître de sa nature" et ce qu'il bâtira, il le bâtira sans crainte, ses légions montant la garde à la "Nouvelle frontière" : *la Race*.

Gilles FOURNIER



André CHARLIER

## Que faut-il dire aux hommes ?

(fin)

Mais à cela, direz-vous quel remède ? Nous sommes frappés par l'indigence de notre civilisation, nous constatons une pénible dévalorisation de l'homme. Qu'y faire ? Nous ne pouvons pas faire que notre Société ne soit pas ce qu'elle est, vouée à la technique, à la mécanique, à la bureaucratie, transformée en un énorme appareil qui broie la personnalité de l'homme. Méditer avec regret sur le passé ne sert à rien. Oui, mais on peut méditer sur le passé pour en tirer une leçon. C'est encore Simone Weil qui disait : « Le passé détruit ne revient jamais plus. La destruction du passé est peut-être le plus grand crime. Aujourd'hui la conservation du peu qui reste devrait devenir presque une idée fixe. » Or, on peut tirer du passé une leçon de vie. Peut-être l'histoire et l'archéologie font-elles notre malheur, parce que nous sommes écrasés par l'entassement de nos connaissances : nous conservons la mentalité d'un candidat à un certificat de licence. Le secret de la vie nous échappe, et il nous échappera de plus en plus si nous nous laissons massifier. Les autres siècles se greffaient presque sans s'en douter sur ceux qui les avaient précédés, mais ils ne regardaient pas vers eux : ils ignoraient l'histoire, qui est une science toute récente. Ils étaient tout occupés à exister intensément ; et nous, c'est le sentiment de notre pauvreté qui nous fait interroger anxieusement le passé. Alors ma réponse à votre question tiendra dans un seul mot : Exister. Il n'y a pas de solution, sinon de faire des hommes qui soient pleinement des hommes, des hommes vrais. Ne vous préoccupez pas trop de savoir si vous ressemblez ou non à tout le monde : il est fatal que vous vous heurtiez au monde moderne, ne serait-ce que parce que votre hiérarchie des valeurs ne sera pas la même que la sienne. Vous vivez dans une Société pour laquelle le critérium de la valeur est



l'efficacité, et l'efficacité se traduit par le *rapport* : une chose vaut par ce qu'elle rapporte. Péguy déjà disait que notre monde est dans l'histoire le premier des mondes qui ait établi le règne de l'argent, et il donnait à ce vice son véritable nom, qui est barbare. Nous faisons l'effet de barbares par rapport aux anciens Grecs. Socrate accueillait sa propre mort comme un bienfait de Dieu. Antigone mettait au-dessus des lois humaines les lois non écrites que Dieu a mises dans le cœur de l'homme et elle faisait passer le respect de ces lois avant sa propre vie. Notre monde mercantile n'estime que ce qu'il peut acheter et il mesure la valeur à la cherté du prix. Or, les vraies valeurs sont celles qui sont gratuites, précisément parce qu'aucun argent ne peut les payer. Le jour qui se lève pour vous chaque matin est gratuit, l'univers qui s'offre à votre contemplation est gratuit, votre existence, les dons que vous avez reçus avec elle sont gratuits, l'héritage qui vous est transmis avec la civilisation de vos pères est gratuit, et l'amour n'est rien s'il n'est totalement gratuit. Ceux qui sont chrétiens parmi vous savent qu'ils ont été rachetés gratuitement, c'est-à-dire par grâce. Si vous mesuriez exactement tout ce que vous avez reçu gratuitement, il y aurait moins de calcul dans votre vie. Finalement c'est quand même le don gratuit qui est efficace, parce qu'il l'est dans l'ordre de l'esprit ou de l'âme. Cette efficacité-là demeure, et même, s'il s'agit de la grâce de Dieu, elle demeure éternellement, tandis que la grossière efficacité matérielle, celle que notre monde cherche, n'est que d'un moment.

Je ne vous dit pas qu'il est facile d'être un homme en respectant ce que l'homme porte de plus sacré en lui. Sans doute la situation de l'homme dans le monde, est toute nouvelle, mais dans aucun siècle rien ne s'est fait tout seul. Nous avons tendance à ne voir des siècles passés que la splendeur de leurs créations ; mais je n'ai pas l'impression que la Guerre de Cent Ans ou les guerres de religion, ou la Fronde aient été des époques faciles. Ce qui est grave de nos jours, c'est que l'homme qui veut conserver certaines fidélités essentielles est à peu près seul. Il vous faut l'accepter, et soyez assurés que vous ne serez pas tellement seuls que vous le craignez. Un homme vrai est chose si rare aujourd'hui qu'il étonne, attire, transporte. Non pas la foule, certes. N'espérez pas transformer la masse ! Mais croyez que les vocations de Solitude ont leurs grâces particulières. Vous constituerez au milieu de cette masse des noyaux de fidèles, et c'est probablement tout ce que vous pourrez faire. Pensez à ce qu'ont été les noyaux de chrétiens dans l'Eglise primitive : nul n'eût pu croire qu'ils gagneraient l'Empire romain à leur foi. Il vous est demandé, sinon de convertir le monde, tout au moins de sauver les éléments qui peuvent refaire un jour une civilisation. Mais ne croyez pas que vous réussirez demain. C'est une des graves erreurs modernes de croire que l'accélération des progrès de la technique produit une même accélération de l'évolution des sociétés. La maladie de notre



siècle est qu'il ne peut rien créer de durable. Une société vraie, une société vivante — non un conglomérat — une société capable de donner naissance à une civilisation vivante, a besoin du temps pour se constituer, pour se créer des traditions, exactement comme l'arbre pousse ses racines dans le sol. Une race a besoin des siècles pour s'exprimer et produire ce qu'elle doit produire : elle n'a pas changé de nature parce que nous sommes passés au temps des vitesses supersoniques. On peut forcer des plantes — et encore elles gardent toujours quelque chose d'artificiel — mais on ne force pas les hommes. Considérez le siècle de Périclès, qui ne dure même pas un siècle : il a brillé d'une splendeur inégalée dans tous les ordres de la pensée. Mais, il y a au moins cinq siècles entre Sophocle et Homère, et Homère, dans sa pureté et sa grandeur, révèle déjà un raffinement de civilisation qui ne peut être que le fruit de plusieurs siècles. Vous trouveriez la même chose si vous tourniez vos regards vers le Moyen-Age. Les grandes réussites humaines exigent des préparations infinies. Ne soyez donc pas dévorés par cette impatience d'aboutir qui est le propre des hommes de notre époque : rien ne mûrit avant le temps. La période que nous vivons opère un bouleversement radical de toutes nos manières de penser et de vivre, au point que l'homme ne sait plus qui il est. De deux choses l'une : ou bien l'homme se retrouvera lui-même avec la pleine possession de ses facultés supérieures ; ou bien on peut lui prédire un désastre, qui d'ailleurs sera peut-être seulement une décomposition, une désintégration de l'âme au dernier stade de la massification. Votre rôle est de sauver l'homme et d'empêcher ce désastre.

Ce que je vous dit là peut paraître étonnant. Aujourd'hui rien ne se conçoit de valable qu'à la dimension planétaire au moins ; nous en serons après-demain à la dimension sidérale ; et j'ai l'audace de vous ramener à l'homme d'abord et à son être, puis à des sociétés minuscules. C'est qu'en effet quand vous voudrez transmettre à d'autres votre volonté d'assumer pleinement la responsabilité d'un homme, vous éprouverez combien ces autres sont peu disposés à vous suivre, tant a de puissance sur les hommes la peur de ne pas ressembler à tout le monde. Mais un chef trouve toujours quelqu'un à rallier ; et celui qui n'a pas la vocation d'un chef, eh bien ! qu'il serve et qu'il se batte. Il faut utiliser tout ce qui rapproche les hommes, quand ce serait un orphéon ou une société de pêche à la ligne. Les hommes sont pleins de richesses que vous ne soupçonnez pas et qui attendent seulement qu'on leur apprenne à se donner. Et puis ce peuple de France résiste quand même plus qu'on le croit à la bêtise et à la vulgarité que lui déversent les spectacles et la radio. Seulement il faut savoir lui parler. Non pas sur ce ton cafard et bassement populaire qu'adoptent les démagogues, mais avec respect, avec tendresse, afin de toucher la corde qui ne résonne jamais plus, parce qu'il n'y a personne pour la toucher.



Ces réflexions sont parties d'une phrase de Saint-Exupéry. Une fois encore j'appellerai à mon aide cet écrivain qui fut grand parce qu'il pensait juste et profond. J'ai toujours été frappé par la force intérieure qui s'exprime dans ces lignes magnifiques de *Pilote de guerre* : « Certes, nous sommes déjà vaincus. Tout est en « suspens. Tout s'écroule. Mais je continue d'éprouver la tranquillité d'un vainqueur. Les mots sont contradictoires ? Je me « moque des mots... Nous nous sentons responsables. Nul ne peut « se sentir à la fois, responsable et désespéré. Défaite, victoire... « Je sais mal me servir de ces formules. Il est des victoires qui « exaltent, d'autres qui abâtardissent. Des défaites qui assassi- « nent, d'autres qui réveillent. La vie n'est pas énonçable par « des états, mais par des démarches. La seule victoire dont je ne « puis douter est celle qui loge dans le pouvoir des graines. Plan- « tée la graine, au large des terres noires, la voilà déjà victo- « rieuse. Mais il faut dérouler le temps pour assister à son triom- « phe dans le blé. Il n'était rien ce matin qu'une armée déman- « tibulée et une foule en vrac. Mais une foule en vrac, s'il est une « seule conscience où déjà elle se noue, n'est plus en vrac. Les « pierres du chantier ne sont en vrac qu'en apparence, s'il est, « perdu dans le chantier, un homme, serait-il seul, qui pense « cathédrale. Je ne m'inquiète pas du limon épars s'il abrite une « graine. La graine le drainera pour construire. Quiconque accède « à la contemplation se change en semence... Quiconque porte « dans le cœur une cathédrale à bâtir est déjà vainqueur. La vic- « toire est le fruit de l'amour. »

Voilà qui doit vous guérir, n'est-ce pas ? de la crainte d'être seuls. Soyez, vous aussi, des semences. Mais je n'ai pas besoin de vous rappeler ce passage de l'Évangile qui vous dit que la graine doit être enfouie dans le sol, où elle pourrit avant de germer. Je sais, vous voulez toujours voir ce que vous faites. Vous voulez être sûrs qu'à votre effort correspondra un *rapport* suffisant. C'est de la puérité. Il n'en est pas des choses de l'âme comme des choses matérielles. Leur ordre est celui de la gratuité et non celui du rapport. Leur ordre est celui du sacrifice. Ce serait trop beau si nous pouvions faire quelque chose d'un peu grand sans sacrifice. D'ailleurs, vous sentez bien que ce ne serait pas juste. Le salut est toujours une opération de sacrifice. Alors qu'il s'agit du salut des hommes, vous ne voudriez pas qu'il ne nous en coûtât pas du sang et des larmes.

Voilà ce que je dirais aux hommes. Mais s'il est utile de leur parler, peut-être serait-il bon de parler aux Français aussi ? S'il y avait encore des guides spirituels capables de parler à la France, ils lui tiendraient le langage de Bernanos : « Je crois, « disait-il, je crois de toutes mes forces que mon pays n'a pas « à lier sa cause, ni à asservir sa tradition et sa pensée à une « civilisation qui apparaît plutôt en réalité comme une liquida-



« tion de toutes les valeurs de l'esprit. Je crois que la mission  
« de la France est de la dénoncer la première. Je crois qu'en la  
« dénonçant elle reprendra de nouveau la place de maître et de  
« guide spirituel, qu'elle n'a d'ailleurs jamais perdue, car elle n'y  
« a jamais été remplacée. » Mais il n'y a personne pour parler ce  
langage. Bernanos le pouvait encore, mais ces quinze ou vingt  
années d'histoire n'appellent rien d'autre que le silence. S'il y a  
encore une âme de la France, elle se tait. Vous serez donc seuls,  
et, si vous êtes sensibles à ce que fut cette âme, ne le dites pas :  
il n'y aurait personne pour comprendre. Laissez-la dormir, mais il  
ne vous est pas défendu d'en vivre, et c'est peut-être par elle que  
vous vous exprimerez. S'il ne vous est pas donné de la réveiller  
de son sommeil, faites comme si c'était elle qui vous commande  
et qui vous inspire. Les fidélités silencieuses sont les plus belles.

ANDRE CHARLIER.



## La défaite des Travailleurs

Le cas du yachtsman Gaston Defferre qui fait la retape électorale des syndicalistes aux bras nouveaux n'est pas un cas unique. Ni celui du "socialiste" U Thant de l'O.N.U., dit "le libérateur des chasseurs de tête de la Nouvelle-Guinée", qui, entre deux causeries sur la faim dans le monde, se livrait tout récemment, en sélecte compagnie uni-modiste, à de telles orgies en son luxueux appartement new-yorkais de la 72<sup>e</sup> rue Est que le propriétaire de l'immeuble porta plainte pour dégâts importants au mobilier.

Nous avons, en effet, celui de M. Harold Wilson. Ce fort en thème, ce grand malin de la table des logarithmes ("des statistiques,, rien que des statistiques, pas d'idées, pas de sentiments" disait de lui Aneurin Bevan) n'est, certes, pas un jouisseur. Pas de goût pour les bonnes choses: c'est un amateur de sauces en bouteille qui a congédié la cuisinière de Downing street. Ni pour la bagatelle: il ne se sent pas, comme autrefois Lloyd George à la sortie du Parlement, une âme de "sauveur" intéressé à la vue des jeunes prostituées de l'arrondissement de Westminster, et pas davantage ne fréquente-t-il, à l'instar du baron judéo-maltaise Profumo, les Christine Keeler.

Mais enfin, M. Wilson est un "damné de la terre" qui se sert plus qu'il ne sert. A peine arrivé au pouvoir (exactement un mois après son entrée à Downing street), il a fait voter par les Communes une augmentation générale des salaires des politiciens. En ce qui le concerne, cette augmentation fut de 4500 livres, ce qui fait qu'il touche aujourd'hui un salaire annuel de 15,250 livres - dont le tiers est exempt d'impôts (un petit arrangement passé sous le règne du camarade lord Attlee). Augmentation de l'ordre de 85%: alors que les ouvriers n'en reçoivent qu'une de 3% (et qu'un jeune médecin est moins payé qu'un contrôleur d'autobus du même âge que lui).

C'est, on l'avouera, payer cher un premier ministre qui, en six mois de pouvoir, a donné l'entière mesure de son incapacité fondamentale à résoudre le moindre problème. Mais peut-être était-ce ce qu'on voulait? Il y a un commentaire du "Times" de Lon-



dres (28.3.63.) qu'il faut rappeler ici : "L'idée semble que Wilson en Grande-Bretagne et Brandt en Allemagne, avec leurs collègues italiens, scandinaves et autres, pourraient agir en commun à la façon des démocrates-chrétiens dans les années de l'immédiat après-guerre. Il pourrait paraître étrange que l'Amérique conservatrice souhaite des victoires socialistes en Europe... Néanmoins la Maison-Blanche a fait savoir il y a déjà un certain temps qu'un gouvernement travailliste à Londres et un gouvernement social-démocrate à Bonn ne seraient pas les malvenus".

Le Labour de M. Wilson, ne l'oublions pas, est aussi le parti de lord Rothschild et d'un nombre appréciable d'affairistes-millionnaires devenus citoyens britanniques à la faveur de la politique anti-juive du III<sup>e</sup> Reich (notamment, pour n'en citer qu'un, l'éditeur millionnaire et député travailliste Robert Maxwell, un beau nom anglais qui cache ses origines tchèques ; en ce qui concerne la gauche "dure" du Labour, signalons que l'un de ses nouveaux animateurs est Jakob Mendelson, originaire de Pologne. On aime tant l'internationalisme à Transport House que lors de la crise de Suez la baronne socialiste Summerskill proclama, pour se désolidariser de l'action de son pays : "Je suis norvégienne !"). Les intérêts de la classe ouvrière britannique sont bien gardés, et ne doutons pas que les Bernstein, Lewis Cohen, John Diamond, Silkin, Strauss et autres David Weitzmann y veillent jour et nuit. Ce n'est pas nous qui inventons ces noms : c'est le "New Daily" du 18 juin 1964 qui les a publiés. Soulignons toutefois que les classes moyennes, qui votent généralement pour le parti conservateur, sont, en quelque sorte, logées à la même enseigne puisque, selon le "Sunday Telegraph", lord Poole, de la banque Lazard, a eu beaucoup à dire dans le choix du nouveau président du parti conservateur, Edward Du Cann, un financier de la City.

Bref, comme le souhaitait la Maison-Blanche sous Kennedy, le Labour a accédé au pouvoir à Londres, et M. Wilson, ainsi que l'avait prévu le "National European", journal de sir Oswald Mosley, s'est mis à la remorque des Etats-Unis. Cette "remorque" là, certes, vaut mieux que celle des Soviets, mais alors que des socialistes soient assez honnêtes pour avouer que, beaucoup plus encore que les conservateurs, ils sont devenus des satellites, voire des valets (grassement payés, sans doute) du capitalisme américain, ou plus exactement de la ploutocratie new-yorkaise, fomentatrice de révolutions et ennemie des nations indépendantes. Selon le "Daily Telegraph" (8.3.63), les Etats-Unis ont avancé 214 millions de livres, soit plus de la moitié de la somme empruntée par la Grande-Bretagne aux grandes banques internationales en novembre dernier durant la crise du sterling. Mais M. Wilson ne s'est pas contenté d'aliéner ainsi toute indépendance financière de son pays : il a aussi décidé, on le sait, de renoncer à faire construire certains avions britanniques et de les remplacer par des avions... américains. De ce fait, en dépit de certaines outrances verbales, le Labour pour survivre a toujours eu recours à Wall street : de 1945 à 1951. Attlee, pour payer les "services sociaux" et couvrir les déficits des nationalisations, emprunta deux milliards de livres aux U.S.A. (en 1931, le socia-



liste Ramsay MacDonald voulut, déjà, emprunter aux Américains pour sauver le pays de la gabegie où il l'avait mis, mais, alors, les conditions posées par les banques américaines furent jugées trop exorbitantes pour être acceptées). Financièrement soutenus par Wall street, les socialistes edvinrent, pour le compte des U.S.A., les artisans de la liquidation de l'empire (en 1936 déjà, le végétarien Stafford Cripps, dont la fille épousa un nègre de quelque tribu cannibale d'Afrique, affirmait : "La liquidation de l'empire britannique est fondamentale au socialisme").

Liquidé, il le fut, l'empire, mais tout les socialistes n'en sont pas, pour autant, tombés d'admiration devant les exotiques. Prenez, par exemple, le cas du marxisant John Freeman, ancien rédacteur du "New Statesman", une sorte de "Daily Worker" hebdomadaire pour gens du monde et intellectuels progressistes. Il vient d'être nommé haut commissaire du gouvernement britannique en Inde mais, manifestement, la cuisine indienne "libérée" ne lui dit rien qui vaille car, nous apprend le "Sunday Times", il a emmené avec lui plusieurs caisses de bordeaux et deux fromages Stilton. Ce monsieur, au surplus, logera dans une luxueuse demeure de l'avenue St. Georges, qui appartient à un millionnaire dépossédé par le gang Nehru, où il aura, révèle l' "Observer" sans s'en étonner, dix-neuf serviteurs à sa disposition.

Le voilà bien, le socialisme à ventre doré ! Au vrai, il y a longtemps que le socialisme à la sauce démocratique n'est plus, à de rares exceptions près, qu'un honteux profitariat. Il nous revient qu'en Suède socialiste il est actuellement question d'un projet de subsides gouvernementaux à la presse, pour sauver la presse social-démocrate, notamment le "Stockholms-Tidningen", d'un effondrement financier. Mais n'allons pas chercher si loin. A l'heure où M. Wilson parle d'économie à la nation, son ministre de la Technologie, l'ancien agitateur et fomentateur de grèves Frank Cousins, fait moderniser ses bureaux de Millbank et y installe une salle de bains privée. M. Cousins a, depuis ses marches anti-atomique d'Aldermaston, pris goût au luxe (il touche un salaire de 10,000 livres par an) et, ce faisant, il a renoncé à ses anciennes professions de foi : il n'est plus question, aujourd'hui, pour lui, de combattre la bombe H. du moment que son patron Wilson a décidé de ne plus s'en débarrasser dans l'immédiat.

M. Wilson parle d'économie, il engage la nation à ne pas se dissiper en vaines distractions, à travailler avec énergie. Mais il y a des exceptions. Par exemple, la jeune lady Jacqueline Rufus Isaacs, fille de la marquise de Reading, anime une petite agence dont le seul objet est d'organiser de coûteuses "surprise-parties" pour débutantes : or, elle est la belle-sœur du puissant Solly Zuckerman, le conseiller occulte du premier ministre (et, assure le "Sunday Times", "l'homme mystérieux de White-hall"). Deux poids et deux mesures. Les ventres dorés du socialisme pratiquent cette politique depuis des temps immémoriaux. A chacun selon ses besoins", prêchent les socialistes, mais sans doute certains d'entre eux jugent-ils leurs besoins plus grands que le "vulgus pecum". Ainsi, le Labour a un plan d'"intégration des "public schools" dans un système d'éducation d'Etat". Les "pu-



blic schools" sont, en Grande-Bretagne, des institutions scolaires privées assez chères, où l'enseignement est généralement d'une qualité supérieure à celle des écoles d'Etat. Mais voilà: ce plap, à usage démagogique et électoral, a de fortes chances de ne jamais se réaliser, parce que d'éminents socialistes envoient leur progéniture dans certaines desdites "public schools"... Par exemple, C.P. Snow a placé son fils à Eton ("il me semble, a-t-il expliqué hypocritement devant la chambre des lords, que si l'on vit dans un "home" relativement prospère, c'est une erreur de donner à ses enfants une éducation différente de celle de ceux qu'il fréquente"... et vive l'esprit de classe !), le fils aîné du camarade lord Attlee alla à Millfield, la plus chère des "public schools" du pays, Douglas Jay et Frank Soskice ont envoyé leurs fils à Winchester, Gordon-Walker les siens à Wellington, et M. Wilson lui-même le sien à l'"University College school", etc. En revanche Ernest Harry Shinwele, fils du leader parlementaire du Labour, a eu moins de chance: il vient d'être condamné à trois ans de prison pour faux et usage de faux.

Oh ! sans doute, de l'autre côté de la barricade, chez les conservateurs, on n'est pas souvent meilleur. Et si le parti de sir Alec Douglas-Home a perdu les élections du 15 octobre, c'est d'abord en raison de la lassitude du public pour ce parti. Désabusé, le remarquable Peter Simple du "Daily Telegraph" écrit: "En fait, ce n'est ni le parti conservateur, ni le Labour qui nous gouverne. En ce qui concerne notre environnement, en tout cas, nous sommes gouvernés, en dernière analyse, par des technocrates totalement voués à leur système... qu'ils ne pourraient arrêter même s'ils le voulaient". Vue déprimante des choses. Mais la technocratie a pris, avec le Labour au pouvoir, une influence considérable en Grande-Bretagne. Certes, l'influence technocratique ne date pas d'aujourd'hui. Et l'"Observer" du 31 janvier dernier a révélé que c'est Jean Monnet, "le père de notre Europe technocratique", comme l'a appelé Henry Coston, qui, en 1940, à l'hôtel Hyde Park, "persuada De Gaulle et Churchill qu'il devrait y avoir un seul Etat franco-britannique"...

Pierre Hofstetter

LE

Il  
puis  
la p  
ratu  
sort  
dem  
ses  
bor  
rées  
pre  
men  
leur  
d'un  
fait  
vres  
tion

V  
qua  
plus  
lect  
dan  
sort  
sion  
une  
sout  
des  
sion  
gres



## LES LIVRES DU MOIS

### *Une clet d'or pour Balzac*

Il existe ainsi des ouvrages d'une fécondité spirituelle inépuisable, qui n'a rien à voir avec l'enseignement discursif et la pédagogie d'école. Qu'il s'agisse de plastique ou de littérature, une de leurs caractéristiques est de développer une sorte d'allégresse profonde, de délivrer une joie tenace qui demeure présente même au moment des catastrophes. Dans ses drames les plus noirs, Shakespeare ne cesse pas d'être au bord du rire, et ses tragédies apparemment les plus désespérées se terminent toujours par un acte d'espérance. Et le propre encore de ces ouvrages-là, de ces ouvrages qui, littéralement, aident à vivre, est de communiquer quelque chose de leur bonheur à tous ceux qu'ils inspirent. Soit qu'il s'agisse d'une postérité qui prend avec eux ses distances, comme a fait la Renaissance avec l'Antiquité, soit qu'il s'agisse d'œuvres n'avouant d'autre fin que le commentaire ou l'explication.

Voilà bien des détours pour en arriver à dire qu'une des qualités maîtresses, ou plus exactement un des agréments les plus fascinants du dernier ouvrage de Maurice Bardèche, *Une lecture de Balzac*, est très précisément l'allégresse. Il règne dans ce livre important, et dont je vais dire l'importance, une sorte de joie biologique qui est, sans doute, une des expressions du bonheur de créer. Et ce bonheur-là est assurément une transposition, chez un «lecteur» exceptionnel, de la joie souterraine qui nourrit la *Comédie humaine* même à l'instant des dénouements foudroyants et des cataclysmes sans rémission. Mais cette transposition ne suffit pas à expliquer l'allégresse substantielle d'*Une lecture de Balzac*. Force est de



reconnaître que cet ouvrage est lui-même une création. Son incontestable force de persuasion lui vient de la conscience qu'il a de sa justesse. Toutefois, il était nécessaire de faire des détours pour en arriver à le dire. Car le lecteur bienveillant pourrait penser que des propos bienveillants, voire laudatifs à l'endroit d'*Une lecture de Balzac*, publiés dans une revue fondée et dirigée par l'auteur même de ce livre, procèdent d'un dessein de flatterie ou, tout au moins, sont dus aux complaisances de l'amitié. Or, il se fait qu'en cette rencontre, l'amitié procède de l'estime, et celle-ci du jugement. (Pardon pour le tour fallacieusement cornélien de cette proposition !) Je suis de ceux qui pensent que l'amitié doit être exigeante et sévère et ne peut se permettre aucun abandon. En revanche, je vois mal pourquoi l'amitié s'interdirait l'admiration, du moment que l'ami en serait digne. Or, *Une lecture de Balzac* est proprement digne de louange et d'admiration par plus d'un côté. Et d'abord pour cette allégresse que j'ai dite, pour la joie, en quelque sorte, biologique qui nourrit ces quatre cents pages. Mais ensuite et surtout pour l'impulsion créatrice, pour le mouvement poétique (le poète est « celui qui fait ») que cette joie accompagne. Je m'en voudrais d'entonner ici le dithyrambe et de monter sur le trépied de la pythie.

Toutefois, cette *Lecture de Balzac*, cette explication, cette clé pour lire Balzac a quelque chose d'important, de décisif, qu'aucun esprit libre ne peut méconnaître. Je dis que la publication de cette étude est une sorte d'évènement et qu'après elle l'univers balzacien ne peut plus être considéré du même regard qu'on le voyait avant. Déjà, voici vingt ans, dans son *Balzac romancier*, Maurice Bardèche avait décrit et, d'une certaine manière, démonté la mécanique balzacienne. La conception, l'élaboration, l'accomplissement de la *Comédie humaine*, avec les essais, les ébauches, les brouillons, les repentirs, les refontes, la façon dernière et irréprochable étaient étudiés, analysés, saisis avec une acuité sans pareille. Il semblait que personne jamais n'eût approché d'aussi près le mystère de la création balzacienne. Et c'était bien vrai. Personne n'avait poussé plus loin l'approche. Mais avec *Une lecture de Balzac*, il ne s'agit plus d'approche, mais de pénétration. Quelqu'un est venu qui, de son pas tranquille, et avec la bonhomie qui lui est propre, sûr d'une familiarité toujours plus complète, a osé dire : « Voici non plus le mécanisme et les procédés de la création balzacienne, mais l'im-



pulsion même d'où procède cette création, l'*actus primo primus* qui est à son origine. Il y a vingt ans, je vous ai dit le *Comment* des romans de Balzac. Si vous voulez me suivre, je vais maintenant vous en proposer le pourquoi ». Surtout, n'allez point imaginer que cette proposition est faite avec je ne sais quelle forfanterie, quelle assurance sorbonnarde de rhéteur. Ce serait méconnaître notre auteur, qui est l'homme du monde le plus dépourvu d'outrecuidance qui se puisse voir. Or, il advient que, substituant le *pourquoi* au *comment*, il va au-delà du *comment* et du *pourquoi*, dans le mystère de la création balzacienne.

Et d'abord, il observe que le réalisme balzacien est pure calembredaine : « On se demande parfois, lorsqu'on y réfléchit, dans quelle planète l'auteur nous transporte. Ou plutôt, ce qui est admirable, c'est qu'on ne se le demande pas. C'est certainement un grand mystère de l'art de Balzac que cette paralysie du sens critique qu'on éprouve en le lisant. Et il y aurait assurément une curieuse étude à faire sur l'irréalisme de Balzac et sur ses causes profondes ».

Ceci, d'ailleurs, qui est formulé d'une manière définitive, avait été pressenti par plus d'un. Déjà le vieux Bourget (je dis le vieux, et ce n'est pas vrai, puisque son propos est de 1887) observait que Balzac, soumis à la nécessité d'écrire, et dévoré par les soins de son œuvre, n'était pas un observateur, mais un visionnaire. Il remarquait aussi que, dans bien des cas, le monde réel s'était conformé au monde imaginaire inventé par le romancier : « Tel ou tel de ses personnages était plus vrai en 1860 qu'en 1835. » Ce n'est là, pourtant, qu'une approximation encore, et qui paraît paradoxale seulement au lecteur demeuré au stade de l'école primaire. Observation, invention, quest-ce que cela veut dire, au demeurant ? Allons-nous nous convertir à la vue de Staline sur les « romanciers, ingénieurs de l'âme ? »

Or, il s'agit de bien autre chose que d'une vision, de bien autre chose qu'un pouvoir évocateur ou hallucinatoire. Il s'agit d'une conception du monde où l'invisible prend le pas sur le visible, celui-ci n'étant que la projection de celui-là. Tel est le pas décisif que Maurice Bardèche fait faire à la connaissance de Balzac. Si l'univers de la *Comédie humaine* est si merveilleusement divers, actif, foisonnant, l'honneur en revient, non à la puissance imaginative du romancier, moins encore à ce que le langage appauvri des bien-disants appelle



le « don d'observation », mais à l'énergie d'une pensée qui a d'abord arrêté sa réflexion sur non point même le monde intérieur — car ce serait trop peu dire — mais sur les réalités invisibles, lesquelles ne peuvent être appréhendées, il est bien vrai, que par les voies intérieures, mais sont distinctes de ces voies, au-delà de ces voies. Dans cette vue, Balzac apparaît comme un initié, doué du pouvoir singulier d'évoquer quelques-unes des puissances secrètes qui gouvernent les destins et de les domestiquer peu ou prou, pour les soumettre à son système. Avec des maladresses, bien sûr, et des gaucheries, et des pataquès dans le style — toutes ces choses qui font dire qu'il « écrit mal ». Mais aussi avec la force, la maîtrise, l'autorité de quelqu'un qui, avant de composer la *Comédie humaine*, est d'abord allé reconnaître les terres inconnues dont notre monde n'est que la figure, avec tout ce qu'il contient.

Aussi Maurice Bardèche place-t-il hardiment au centre de l'œuvre balzacienne deux ouvrages que beaucoup négligent, méconnaissent ou méprisent : *Louis Lambert* et *La peau de chagrin*, romans que l'on peut dire mystiques et qui contiennent, mi-professée, mi-secrète, la vue du monde que Balzac entendait développer dans son entreprise. Le grand, l'incomparable mérite de notre critique est là, dans cette restitution du génie balzacien, dans cette « appréhension » — comme disent les philosophes — du Balzac réel. S'il était besoin d'en éprouver la justesse par quelque justification extérieure, il suffirait de rappeler cet épisode de son adolescence conté par Laure de Surville, sa sœur, et qui a trait à l'appel adressé à la mère d'Honoré par le directeur de son collège, effrayé par sa mauvaise mine : « Il était atteint d'une espèce de *coma* qui « inquiétait d'autant plus ses maîtres, qu'ils n'en voyaient pas « les causes. Mon frère était pour eux un écolier paresseux ; « ils ne pouvaient donc attribuer à aucune fatigue intellec- « tuelle cette espèce de maladie cérébrale. Devenu maigre et « chétif, Honoré ressemblait à ces somnambules qui dorment « les yeux ouverts, il n'entendait pas la plupart des questions « qu'on lui adressait et ne savait que répondre quand on lui « demandait brusquement : « A quoi pensez-vous ? Où êtes- « vous ? »

Or, cet état singulier était dû seulement à ceci que le jeune Honoré — il avait quatorze ans — venait de lire la plus grande partie de la bibliothèque de ses maîtres oratoriens, à l'insu de ceux-ci, par un subterfuge qui consistait à se faire mettre



journallement au cachot, pour n'être surpris par personne dans sa lecture. Cela est bien plus qu'un incident ou qu'un signe de vocation. C'est le contre-coup — ni plus, ni moins — d'une initiation.

Au demeurant, cette référence est bien inutile si l'on acquiesce à la proposition essentielle de Maurice Bardèche, qui ordonne toute la *Comédie humaine* autour du postulat balzacien selon quoi « la pensée est le plus puissant des agents de destruction ». Par pensée, il faut entendre non seulement le concept proprement dit, mais encore toute activité de l'âme qui épuise l'énergie spirituelle, toute idée mise en œuvre, toute passion non dominée, non transcendée par une conquête de soi. Car dans la conception balzacienne du monde, cette énergie est une substance, invisible et impalpable assurément, mais une substance, c'est-à-dire une chose appelée à s'épuiser par son utilisation même. (D'où la remarque pertinente de l'auteur, que Balzac est une proie toute désignée pour les marxistes). Pensée que l'ambition de Rastignac, pensée l'amour malheureux d'Eugénie Grandet, pensée la passion du baron Hulot. Pensée tous ces principes de mort qui détruisent les caractères, décomposent les familles, ruinent les nations. Muni de cette clé d'or, Maurice Bardèche parcourt l'univers balzacien avec une aisance, une liberté proprement souveraine, une intelligence sans cesse éveillée qui lui inspire constamment les trouvailles les plus heureuses. Comme son évocation du bonheur des petites villes françaises en 1913, trois phrases soutenues par une verve charmante. Ou ses vues sur l'« intoxication » de Rubempré et de Julien Sorel, sur la « possible grandeur du servage » ou des boutades comme celle-ci : « Le véritable mal du siècle fut peut-être seulement la possibilité de devenir préfet ». Car cette *Lecture de Balzac* est finalement aussi foisonnante, aussi vivante, aussi tumultueuse que la *Comédie* elle-même. Je disais tout à l'heure qu'il y a des ouvrages qui sont la justification de l'espèce. Il en est aussi qui suffisent à justifier une vie d'homme. Maurice Bardèche a d'autres titres. Il a encore celui-là.

Georges PORTAL



## Lothar van Greelen : Waffén S. S. au Combat (France-Empire)

Au premier rang des "Maudits" de la dernière guerre se dresse la silhouette austère et farouche du Waffén SS. Une immense et grand-guignolesque littérature, universellement répandue depuis la victoire alliée, nous présente les durs soldats au col frappé des célèbres runes comme une épouvantable hybridation de bêtes fauves et de démons hurlants vomis par Lucifer.- Vingt ans sont passés sur les ruines du III<sup>e</sup> Réich, et, pas une seule seconde, l'effort de propagande des vainqueurs ne s'est relâché ; pour assurer la bonne conscience des Démocraties, il faut que *tous les actes* de ces centaines de milliers d'hommes, et même le lointain souvenir de leur sacrifice reste à jamais stigmatisé de la plus extrême, de la plus définitive exécration.

Ceci est un point de vue. Toutefois, pour ceux que le déchaînement passionnel ou un manichéisme grossier n'a pas conduit à une conception historique calquée sur les productions d'Hollywood, il reste permis d'y aller voir (prudemment !) d'un peu plus près... Faut-il croire que, si l'expérience n'a pas été plus souvent tentée, la rareté des documents non-conformistes y est pour quelque chose, - et aussi, peut-être bien, l'appareil répressif légal en vigueur depuis 1945 ? Quoi qu'il en soit, c'est depuis peu qu'il devient possible au lecteur moyen, ne pratiquant pas les langues anglaises ou allemandes, de recueillir sur ce sujet, au compte-goutte ! Une petite recherche entreprise sur ce genre de sujet-tabou est pleine d'enseignements, car, pour l'esprit honnête et curieux - comme presque toujours - l'aboutissement en sera imprévu. Tant pis pour la Légende, tant mieux pour l'Histoire ...

Les premiers exposés honnêtes, ou à peu près, consacrés à la Waffén SS depuis la guerre, furent dûs à des militaires qui avaient affrontés les "noirs soldats". Aux dires de ces spécialistes, il semble bien qu'il n'y eut pas de meilleurs combattants engagés entre 39 et 45 dans l'immense mêlée. Seules de rares formations, aussi sélectionnées que les "Marines" américains, la Garde Rouge bolchévique, les commandos apéciaux britanniques, - ou aussi spécialisées que les hommes-grenouille italiens, les Kamikasé japonais etc... peuvent être comparés à la Waffén SS. Véritable armée dans l'armée, garde impériale du régime, ils furent à la fois cœur, épine dorsale et poing d'acier de leur patrie en guerre. Leur effort fut démesuré, surhumain, poursuivi jusqu'à la dernière seconde . S'ils firent retentir tous les champs de bataille de leurs exploits aux cours des années de victoire, ce fut dans l'adversité qu'ils accomplirent de véritables prodiges. Car, dès le milieu de 1943, ils durent tenir bon dans des conditions effarantes : toujours inférieurs en nombre, toujours inférieurs en matériel - bientôt, toujours démunis d'aviation, et, surtout, perpétuellement voués aux contr'attaques les plus vaines, les plus épuisantes, les plus désespérées. Cependant, ils opposèrent jusqu'au bout à leurs riches et innombrables adversaires une résistance à outrance, unique ou à peu près dans les annales militaires de n'importe quel peuple.



Cette valeur extraordinaire était fondée sur de vieilles et simples recettes : l'exaltation extrême des vertus traditionnelles du combattant, jointes à un entraînement hors-pair. Résolution, agressivité, obstination, inflexible discipline, esprit d'obéissance, de camaraderie et de sacrifice poussé jusqu'à ses ultimes conséquences, furent une constante dans ce corps d'élite, et ce, jusqu'à l'écroulement final.

L'un des survivants nous parle aujourd'hui. Lothar van Greelen fut des unités de choc de la Waffen, âgé de seize ans à peine, et partagea leur destin de 1944 à 1945. C'est à dire qu'il ne connut pas le vin grisant des années victorieuses. C'est ce qu'il nous relate calmement, sans élever la voix, avec un don inné de narrateur et une poignante simplicité. Défilent devant nous ses camarades et ses chefs, arrosant de sueur et de sang les champs de bataille de Normandie, connaissent la longue route de la retraite ; ils sont à Arnheiu, remportant là une dernière victoire allemande, puis mènent l'assaut dans les Ardennes, où échoue la percée de von Runstedt ; enfin, regroupés, jetés dans la fournaise là où la cuirasse germanique est le plus profondément défoncé, les survivants sont voués à l'écrasement final par les hordes rouges en Hongrie avant les exécutions sommaires ou une dure captivité.

Dans ce récit, point d'emphase, pas d'effets faciles. Ce soldat parle peu de lui et de sa génération sacrifiée ; il relate des combats, évoque l'atmosphère de l'époque et le souvenir de ses adversaires. C'est d'ailleurs sur ce point que le livre acquiert sa pleine valeur. Van Greelen nous donne une leçon d'objectivité. Il sait différencier parmi ses ennemis ceux qui respectaient les lois de la guerre, de ceux qui les voulaient ignorer. Nous laisserons au lecteur la surprise de découvrir seul les attestations d'honorabilité fournies aux SS par le personnel sanitaire anglais capturé à Arnheim : il y trouvera de quoi méditer. Quand un commandant allemand met, en plein combat, un de ses propres camions à l'entière disposition d'un médecin anglais pour que ce dernier puisse aller chercher des provisions pour ses blessés, on se pose une question : Où diable, qui diable en a fait autant en six ans de guerre sur des milliers de kilomètres de front ?

Le "fair-play" anglais, la "barbarie nazie" connurent-ils des éclipses. Graves questions pour les bons esprits en 1965 !

Revenons au centre de l'ouvrage. Il est, en somme, une raison définitive pour acheter et étudier ce livre de guerre qui pourrait passer inaperçu parmi tant d'autres : *il est d'une tonalité toute différente par rapport au concert ambiant.*

On retrouve enfin, avec "Waffen SS au combat", un point de référence situé hors de l'horizon conventionnel imposé par les vainqueurs. Ceci est plus que jamais nécessaire pour apprécier la dernière guerre dans son exacte perspective, suivant une optique totalement libre.

Il viendra un temps où il sera possible d'établir un bilan plus exact des responsabilités de *tous* les protagonistes du drame, vainqueurs et vaincus ! Ce sera le temps du diagnostic, qui annoncera peut-être le temps de la guérison ....

Jean-François SETZE



## Les Commandos du Reich (Collection Action)

Les événements qui se sont déroulés en Europe, de 1939 à 1945, ont suscité depuis vingt ans une abondante littérature de guerre. Mais les livres nombreux, ainsi offerts au public, se ressemblaient du courant général imposé par les vainqueurs, au lendemain du deuxième conflit mondial. Aussi la parution, ces derniers mois, des premiers volumes de la collection "ACTION" (1) a-t-elle marquée le retour vers une plus exacte connaissance de cette période essentielle de l'histoire. Pour la première fois, en effet, nous sont présentés des récits de guerre authentiques, choisis avec une totale liberté et une absence de préjugé assez rare aujourd'hui.

Premier volume paru dans cette série, "LES COMMANDOS DU REICH" (2) sont les mémoires du fameux colonel SS Otto Skorzeny. Organisateur des opérations de commando les plus audacieuses de la dernière guerre, soldat hors ligne, rompu à tous les sports, brillant ingénieur, considéré par ses adversaires comme "l'homme le plus dangereux d'Europe", Skorzeny est devenu aujourd'hui un véritable mythe. Il n'est guère d'épisodes violents sur le pourtour de la Méditerranée où la grande presse ne voit la main de celui qui enleva Mussolini en 1944.

Pourtant rien ne semblait prédestiner ce jeune autrichien, major de l'école d'ingénieurs de Vienne, à devenir ce personnage de légende. Soldat de deuxième classe en 1939, il est tout de suite remarqué pour ses capacités exceptionnelles et appelé dans les unités d'élite de la Waffen SS. Là, en trois ans, constamment au combat, en Pologne d'abord, puis en Russie, il conquiert ses premiers grades. Bientôt il est colonel. Il approche alors tous les personnages principaux du conflit. Il est reçu par Hitler qui le charge d'organiser l'école de sabotage de Friedenthal. Parmi les 900.000 combattants d'élite de la SS, il sélectionne les "commandos du Reich". Avec eux, à leur tête il réalise des missions extraordinaires. Il retrouve et enlève Mussolini en 1944. Un an plus tard, Hitler l'envoie organiser la résistance sur le front de l'Oder. Là, en trois semaines, avec des moyens matériels dérisoires, par sa seule énergie, dans un secteur où plus rien n'existait, il forme trente mille combattants. Tous se font tuer sur place pour retarder l'accès de Berlin à l'armée rouge.

Skorzeny, aujourd'hui, ne renie rien de son passé. Saint-Loup, dans une préface magistrale, définit à grands traits cette individualité hors pair. "A travers ce livre honnête, ce livre objectif, Skorzeny apparaît sous les traits du héros traditionnel d'Occident. (...)

Les jeunes de vingt ans, eux, ne s'y trompent pas. Entre les différents types de héros que l'actualité leur propose, ils élisent Skorzeny comme archétype. C'est en effet le premier "para" qui tombe du ciel pour délivrer Mussolini au nom de la parole

(1) Collection "Action" 68 rue de Vaugirard Paris 6<sup>e</sup>

(2) "Les Commandos du Reich" de Otto Skorzeny 1 vol. (13,80F.)  
photos hors-textes - Collection "Action"



donnée. C'est le motocycliste de combat, centaure moderne, qui émerge de la nuit pour balayer les mécréants, à un contre dix. Aucun des exploits de l'antiquité qu'on leur enseigne dans les écoles, ne se situe au delà des exploits d'un Skorzeny. A travers lui s'établit la continuité de l'héroïsme, un lien invisible mais précieux qui, noué à Sparte, se dénoue entre les mains vides des "para" d'Indochine et d'Algérie, trahis eux aussi par le "schéma" des cosmopolites. Et sous un ciel éclatant de pureté, le nom de Skoézeny reste comme susquandu au zénith, sous la coupole blanche d'un parachute".

Toutes ces vertus que nous admirons chez Skorzeny, courage, virilité, honneur, nous les retrouvons, mais transposées au niveau d'un peuple, dans le second volume de la collection "ACTION", "LES COSAQUES DE HITLER" (3).

"LES COSAQUES DE HITLER", c'est la phase ultime de l'histoire du peuple cosaque; c'est la dernière page de l'histoire de ce peuple guerrier qui depuis le XIV<sup>e</sup> siècle luttait pour sauvegarder son originalité, face aux tentatives centralisatrices des tsars.

Soumis au joug soviétique de 1919 à 1941, et en dépit de la répression terrible exercée contre eux, les cosaques parvinrent à traverser cette période en conservant vivaces certaines de leurs traditions. Et lorsqu'en 1941 les Allemands pénètrent en Russie Blanche, ils y sont accueillis par les cosaques comme des libérateurs. L'écrasante majorité de ces guerriers veut s'engager, au coté de la Wehrmacht, pour combattre le communisme. Mais ils se heurtent à la politique officielle du Troisième Reich, dirigée pour les territoires de l'est par Alfred Rosenberg. Il faut toute la patience et toute la diplomatie d'un officier silésien, le général Von Pannwitz, pour que finalement Hitler accepte la formation d'une division cosaque. Mais nous sommes déjà en 1943. Les cosaques combattront avec une loyauté et un courage exceptionnel. Ils ne connaîtront que des victoires. Engagés en Yougoslavie contre les partisans, ils auront à lutter dans des conditions inimaginables.

Prisonniers des troupes anglaises après la capitulation allemande, ils seront livrés aux soviétiques par les anglais, en dépit des promesses formelles qui leur avait été faites et de la parole donnée par le général Alexander. Ils seront tous exterminés. Leur chef, le général Von Pannwitz et tous ses collaborateurs allemands seront pendus en 1947, à Moscou.

Ainsi disparaissaient à jamais les derniers cavaliers de l'histoire, ces guerriers d'un autre âge, attachés à leurs familles, à leurs ancêtres, à leur sol.

La parution de ces deux ouvrages, c'est la preuve, comme l'écrit Saint-Loup "que l'histoire écrite unilatéralement n'existe pas". Et il poursuit: "Il faut remercier maintenant les Editions Saint-Just de présenter une collection où les faits d'armes du III<sup>e</sup> Reich prendront place aux cotés des exploits guerriers anglais et américains. Départ excellent pris dans l'atmosphère de sérénité qui convient à cette révision historique en cours."

(3) " Les Cosaques de Hitler " d'Erich Kern, 1 vol. (13,80 F.) photos hors-textes - Collection "Action".



## Le Portugal dans le monde (Les Sept Couleurs)

Un ouvrage vraiment complet sur le Portugal historique et politique. En 250 pages, le lecteur acquiert une vision complète et précise sur un pays, somme toute assez peu connu hors des lieux communs et des slogans plus ou moins tendancieux.

Le passé du Portugal fut longtemps indécis, ce n'est qu'au XIV<sup>e</sup> siècle que le pays prit sa forme actuelle que Napoléon 1<sup>er</sup> ne réussit pas à modifier, puisque les 25.000 Français installés, furent autorisés à rentrer dans leur patrie en compagnie de leurs amis locaux français.

Politiquement, l'auteur confirme le *Salazar* de Paul Sérant. Avec le premier ministre travailleur silencieux et sans faste, qui refusa toujours le fauteuil de président de la république, en place depuis presque quarante ans, le Portugal acquit une stabilité politique. Entre l'avènement de la république, en 1908, et la révolution de 1926, il n'y eut pas moins de dix révolutions ou coups d'état, un nombre incalculable de changements de ministères et des finances si catastrophiques, que le Portugal allait renoncer à se gouverner pour se placer sous le contrôle international de la S.D.N. Au dernier moment, l'opinion réagit contre cette mise en tutelle, Salazar revînt et le Portugal évita "*l'affront au prestige et à la dignité d'un pays libre*". La démocratie ne constituait pas le remède miracle pour les Portugais, Delgado et Holden ont-ils la mémoire courte ?

La partie documentaire la plus actuelle concerne les provinces coloniales du Portugal, petit pays assez pauvre qui maintient, jusqu'à présent, sa souveraineté en Afrique et en Asie, alors que la France et la Grande-Bretagne abandonnèrent leur outre-mer au désordre. Le Portugal a joué l'intégration sociale totale, à 100% ; aucune ségrégation, aucune barrière : la rapide progression de la population métisse facilite cette "soudure" qui fait de l'Angola et du Mozambique les deux pays les plus évolués de l'Afrique noire. Afrique du Sud mise à part. Les exemples donnés par les Etats noirs devenus indépendants, indiquent que les provinces portugaises d'Afrique, n'ont rien à gagner à se séparer de la métropole. Pourquoi l'O.N.U., invitée à visiter ces provinces, refuse-t-elle de vérifier *de visu* l'œuvre portugaise ?

Il nous faut noter une initiative : les missions laïques créées pour accomplir un travail en profondeur, que les missions religieuses se montraient incapables de mener à bien.

Le livre de M. Richard PATTEE, professeur à l'Université de Québec, est un document utile pour discuter du Portugal sur des faits et non sur des propagandes politiques, dirigées uniquement contre l'homme blanc et son génie constructif, quand il veut s'en donner la peine.



## Le plus grand amour de George (Albin Michel)

Les "intuitions psychologiques" de M. Toesca lui ont fait "découvrir", en George Sand, un bourreau de travail, une femme très éloignée de la femelle dévergondée de sa légende, une mère. Tout cela, qui pouvait paraître neuf en 1931, lorsqu'il publia sa thèse semble, dans la troisième version que voici, enfoncer des portes très largement ouvertes par la *Lélia* de M. André Maurois. Ne justifiant pas des "documents nouveaux" qui seraient venus renforcer son point de vue, il réduit sa "démonstration" à une suite d'affirmations - certaines d'ailleurs erronées (1) - et avance des faits qui, s'ils étaient vrais, nuiraient à son héroïne au lieu de la servir. Femme d'affaires ? Il le fallait bien pour entretenir, outre le fils Maurice, ce "plus grand amour", les parents et amis, parasites agglutinés à son sillage. Mais femme d'argent ! Mais maîtresse calculatrice ! Mais "starlett" assoiffée de "publicité" ! Laissons ces partis-pris à M. Guillemin, dont le talent excuse bien des choses ....

Reste la question d'un amour maternel "exceptionnellement" développé. Dire de la naissance d'un premier enfant que ce fut "le plus beau moment d'une vie", s'étendre sur les charmes d'un bambin, considérer, au moment d'une séparation conjugale, qu'on a des droits à la garde des enfants, désirer inspirer de l'admiration à un fils adolescent si l'on est célèbre, se plaire en sa compagnie quand il est devenu un homme, s'illusionner sur ses talents et mettre tout en œuvre pour le "lancer", puiser dans sa tendresse la consolation majeure, voilà des preuves et convaincantes en vérité. Une autre encore Si George lutta pour un socialisme pacifiste, est-ce choix politique ? Pas du tout. Instinct maternel encore, instinct maternel vous dis-je. On se croirait chez Molière ! Mais à ce compte, n'importe qui est n'importe quoi.

Il est alors permis de se poser une question. Pourquoi M. Toesca n'a-t-il pas attendu, pour décider de l'utilité d'une réédition, la publication complète de la *Correspondance* ? (2) Pour trouver George Sand dans sa complexité cernée aux limites de l'insaisissable, c'est là et non dans des interprétations - fussent elles "intuitives" - qu'il convient désormais d'aller.

*Ginette Guitard-Auviste.*

*Albin Michel, 282 pages, 14, 65 F.*

---

(1) Page 47. Ce n'est pas "en mai 1830" mais en fin de novembre ou tout au début de décembre qu'Aurore Dudevant décide de quitter Casimir. Une lettre à Boucoiran du 1er (ou 3) décembre en fait foi : "Je viens de prendre un parti violent..."

(2) *Correspondance* Edition Georges Lubin - Garnier Ed.



## Ivan Valeri : *La Mouche et le Noir et le Rouge* (La Table Ronde)

Ivan Valeri, de son vrai nom Valeri Tarsis, est un écrivain soviétique que l'épuration silencieuse de Krouchtchev a envoyé dans un asile parce qu'il avait réussi à faire passer à l'étranger et à éditer deux manuscrits jugés subversifs : *La Mouche et Le noir et le rouge*.

Livre étrange où passent des accents à la Gogol et dans lequel éclatent les rêves des Russes opprimés par un système inhumain :

— « *Moi, j'ai un plan, dit Afanassy le chauffeur. Maintenant on développe la Sibérie. Il y a des terres en friche, des usines. Et le peuple, il n'a rien pour se loger, à part des cabanes... en attendant qu'on construise. Il n'y a presque rien à manger... Moi, j'ai une idée. Il faudrait faire la NEP, autoriser le commerce privé. Les gens y courraient. Tous les fonctionnaires abandonneraient leur poste. C'est ce qu'on disait avec les copains : on pourrait former une bande et recruter partout ; en une saison on construirait cent mille maisons. A chaque famille la sienne. On ferait tout : on couperait les arbres nous-mêmes, on installerait des boutiques, on engraisserait des cochons. On vivrait comme des coqs en pâte... A condition que les fonctionnaires ne se mêlent pas de nos affaires. Si la paperasserie entre dans le circuit, tout est fichu ».*

Et cette conclusion qui bouleversera tous les naïfs qui croient que le marxisme est encore dans le sens de l'histoire :

« *Il faut des vrais patrons ; au temps où il y en avait, la Russie s'enrichissait. Maintenant on ne peut même plus se permettre un petit verre de vodka (...) seul un bon patron peut mener la barque, non pas une bande de secrétaires qui roulent dans leur voiture à toute allure et n'importe où, comme des sauterelles. Ils ne peuvent que tout désorganiser, et c'est ce qu'ils ont fait. C'est maintenant bien pire que sous le Tsar : voilà ce que dit le peuple d'une seule voix ».*

N'est-il pas hautement significatif de voir un écrivain soviétique placer ses espoirs dans la restauration de l'initiative privée ? Jusqu'ici on insistait, dans la critique anticommuniste sur l'aspect dictatorial du régime. C'est moins cela qui semble gêner profondément les Russes qui ont en fait toujours vécu sous une autocratie, que l'inefficacité bureaucratique apportée par le socialisme.

Si l'on est quelque peu attentif à l'évolution de la Russie communiste on s'aperçoit que la politique de Krouchtchev tendant à faire équiper et moderniser l'Union Soviétique par l'industrie capitaliste occidentale, à parer à l'échec de l'agriculture soviéti-



que par l'importation de produits occidentaux, tout cela dénote l'impuissance de la bureaucratie socialiste à utiliser convenablement les immenses richesses de la Russie. La société soviétique est devenue cette « foule impersonnelle, lascive et lâche de bons à rien affairés, de bureaucrates raidis, de gens qui travaillent non par conscience, mais par peur » dont parle Ivan Valeri et l'on se rappelle ce mot de Lénine : « Si un jour nous périssons, ce ne sera que par la bureaucratie ».

*« Je remarque, poursuit M. Valeri, que pour la première fois le peuple est véritablement uni : tous sans exception sont mécontents. Cela veut dire qu'un avenir meilleur n'est pas bien loin ».*

Rien n'est plus dramatique que ce livre écrit et publié par un homme qui savait le destin auquel il se condamnait, un homme sceptique pourtant et qui a écrit cette phrase désespérée :

*« Tout ce qui est beau dans le monde est inventé : le Paradis, Prométhée, Juliette... »*



# **Chronique de la PRESSE D'OPPOSITION NATIONALE en Europe**

## **L'ALLEMAGNE, L'EGYPTE ET ISRAEL** (Nationale Zeitung)

Nous reproduisons ci-dessous un article de Frank L. Huber dans la *Nationale Zeitung* du 12 février 1965 sur la grave crise provoquée en Allemagne par les accords secrets signés par le Chancelier Erhard avec Israël :

Dans les dernières semaines, de nouveaux détails sont parvenus à notre connaissance sur l'étendue des fournitures d'armes faites à Israël. Déjà au début de novembre 1964, la *Nationale Zeitung* avait fait connaître qu'un traité secret avait été conclu entre la République fédérale et l'Etat d'Israël au terme duquel du matériel militaire allemand avait été fourni à Israël jusqu'à présent en quantité assez considérable. Nous ajoutons que ces fournitures d'armes devaient être dans l'avenir suivant les plans élaborés par Bonn très largement développés et nous conjurons le Gouvernement allemand d'arrêter immédiatement l'aide militaire à Israël. Nous le prévenons également d'une manière très pressante des conséquences que pourraient avoir une rupture politique avec les Etats arabes dont l'Allemagne porterait la responsabilité.

Bonn a ignoré complètement nos avertissements, la fourniture de matériel de guerre à Israël a été continuée et elle a été même sensiblement augmentée par un nouvel accord, mais on a jeté de la poudre aux yeux du peuple allemand. On lui a caché la vérité et ses représentants élus n'ont osé poser sur ce point aucune question. Maintenant, depuis que par l'invitation d'Ulbricht au Caire fait par le Gouvernement arabe on voit se développer les premières conséquences de cette situation, il est



tout à fait grotesque que Bonn se déclare maintenant surpris et même consterné. Nous devons le constater : Ce n'est pas par la faute de Nasser mais par la faute de la politique soi-disant rusée de Bonn et d'Israël que la situation présente s'est créée. Si elle continue, c'est Bonn elle-même qui se fera le fossoyeur de la doctrine Hallstein et de la réunification allemande. Nous adressons solennellement à la dernière minute le plus profond appel au Gouvernement allemand pour la situation désespérée dans laquelle se trouve le présent et l'avenir du peuple allemand, et nous lui demandons : cessez immédiatement les fournitures d'armes à Israël, cessez immédiatement de faire naître dans le Proche-Orient un danger imminent de guerre.

### *Les accords secrets.*

On verra combien le Gouvernement fédéral en prend à son aise avec la notion de démocratie. Quand on apprendra qu'on a tout simplement tu et passé sous silence tout ce qui a concerné le programme de fourniture d'armes à Israël. Par exemple, l'ancien chancelier Adenauer a dès le mois de mars 1960 dans le plus grand secret mené des conversations à New York à l'hôtel Waldorf-Astoria avec l'ancien chef du gouvernement israélien Ben Gourion pour fournir à Israël une formidable aide militaire allemande se montant à environ plusieurs centaines de millions de dollars. Conformément aux stipulations de cet accord, ce matériel de guerre a été livré l'automne dernier dans le port israélien d'Haïfa. Parmi le matériel fourni se trouvaient des camions militaires, du matériel amphibie, des canons de défense anti-aériens de 4 centimètres, enfin 240 chars de combat fabriqués et montés aux USA et des fusées du type Macé. En outre des armes défensives et des canons anti-chars, anti-avions et du matériel du Génie furent fournis directement des ateliers de la République fédérale à Israël, en outre 5 vedettes rapides devaient être incluses également dans ces fournitures d'armes. A la fin de 1964, ce programme de fournitures était terminé. Le Président Nasser était bien entendu au courant de la destination que l'Etat d'Israël voulait donner au matériel de guerre qu'il venait d'acquérir en Allemagne et dans quelle direction il serait utilisé en cas de besoin. Bonn le savait également parfaitement. Cependant Nasser ne cessa pas de montrer son amitié à la République fédérale. Il était parfaitement convaincu que le Gouvernement fédéral cesserait après la fin de l'année 1964 ses fournitures d'armes militaires à Israël.

Le 12 janvier 1965, un grand journal israélien de Tel Aviv fit savoir qu'une commission d'officiers israéliens venait d'être reçue tout récemment dans une école de chars de la Bundeswehr à Munster pour y faire une visite et un stage et que cette commission avait montré un grand intérêt à l'égard du nouveau char allemand "Léopard". Ce char qui atteint une vitesse de 70 km/h et qui par conséquent est le char de combat le plus rapide actuellement dans le monde, est tout à fait approprié à la guerre de désert. Bien qu'il soit conçu par des techniciens allemands, ce char est équipé d'un canon électrique anglais de 105, et il possède également un moteur tous carburants qui peut être



utilisé soit avec du diésel, soit avec de l'essence ou avec n'importe quel carburant de remplacement. La production en série du nouveau char allemand est à peine commencée, mais cependant quelques exemplaires sont disponibles comme matériel d'instruction. Du côté du Ministère de la Guerre allemand, la présence d'officiers israéliens dans l'unité qui était chargée des essais d'utilisation de ce char et l'intérêt montré par ces invités ne fut en aucun cas une objection.

Si l'on peut seulement présumer jusqu'ici qu'une délégation israélienne qui se trouvait en même temps dans la République fédérale avait commencé des négociations pour la fourniture à Israël de chars "Léopard", on se trouve sans doute très près de la vérité lorsqu'on apprend en outre que 45 officiers et sous-officiers israéliens sont formés en Allemagne à l'école où l'on montre l'emploi de ce type de chars. En outre des officiers et également des équipages israéliens se trouvent en stage à l'école de l'Air de Rendsburg dans le Caschlesvig-Holstein. Le Président Nasser eut très vite connaissance de ces faits. Il n'en cessa pas moins de demeurer notre ami.

C'est à ce moment-là que le 21 janvier 1965, que le journal "Le New York Times" connu dans le monde entier fit paraître l'information que la République fédérale avait conclu en octobre 1964 un nouvel accord militaire avec Israël. Cet accord militaire secret de nouvelles fournitures d'armes cette fois pour la valeur de 320 millions de marks, et parmi les armes fournies, on désignait déjà des chars du type M48 et également des sous-marins. D'après la même source d'information, le Chancelier Erhard aurait déclaré que les fournitures d'armement à Israël étaient justifiées par la dette morale que l'Allemagne de l'Ouest avait à l'égard des Juifs et qui lui faisait un devoir de contribuer à la sécurité de l'Etat juif. La nouvelle répandue par le grand journal américain a bien entendu provoqué un profond intérêt dans le monde entier, mais en ce qui concerne les Etats arabes, elle y a produit une véritable explosion de colère. C'est en Allemagne seulement qu'on a cherché à nouveau à cacher au public la douloureuse révélation faite par le journal américain. Jusqu'ici le Gouvernement fédéral n'a daigné donner aucune explication. Il est plus frappant encore de constater qu'aucun parti, aucun homme politique de Bonn, n'a osé poser une question ou faire une interpellation au Gouvernement dans cette circonstance, quoique chacun des représentants du peuple allemand en ait eu le strict droit au point de vue démocratique, et même le plus strict devoir. Ceci suffit à nous faire juger du fonctionnement correct de la démocratie parlementaire dans notre pays.

Au lieu de donner des explications au peuple allemand sur ces accords secrets, le Gouvernement de Bonn préféra adresser des reproches au Président Nasser qui s'était jusqu'ici conduit comme un ami sincère du gouvernement allemand. En effet 3 jours après la publication par le New York Times de la nouvelle que nous venons de mentionner, le grand journal égyptien "Al Ahram" fit connaître le 24 janvier 1965 la nouvelle officielle que le Président de l'Allemagne orientale Ulbricht était invité au Caire au mois de février.



Jusqu'ici, Nasser n'avait jamais fait un secret de sa sympathie pour l'Allemagne occidentale, bien que presque dans toute notre presse il n'eut jamais rencontré que des jugements hostiles. C'est pourquoi les lecteurs allemands furent d'abord laissés dans l'ignorance du fait que Nasser avait envoyé cette invitation à Ulbricht essentiellement comme conséquence de la manière anti-démocratique dont avait été conclus à l'insu du peuple allemand les accords militaires entre Israël et le Gouvernement fédéral. Les promoteurs de ces accords hautement douteux savent parfaitement que le peuple allemand dans son immense majorité réprouve profondément leur action, qu'ils les jugent eux-mêmes très sévèrement et qu'ils ne leur ménageront pas l'expression de ce blâme aux prochaines élections. En tout cas, l'invitation adressée par Nasser à Ulbricht est un acte inamical, beaucoup moindre et beaucoup moins grave que les formidables fournitures de matériel militaire que Bonn a faites à un Etat qui, comme chacun le sait, est encore en état de guerre avec l'Egypte. Les tractations du Gouvernement de Bonn ne peuvent être qualifiées autrement que comme un outrage inouï au Président de la République Arabe Unie et à l'ensemble du monde arabe tout entier.

#### *BONN EST SEULE RESPONSABLE.*

Le Gouvernement fédéral doit se rendre compte qu'il porte seul la responsabilité de l'impasse dans laquelle se trouve actuellement la politique allemande au Proche-Orient. Par cette fourniture unilatérale de matériel de guerre à un ennemi des peuples arabes, il porte une énorme responsabilité dans toute la zone du Proche-Orient. Le Bundestag en effet n'a jamais donné son accord à ces tractations, accord qui est indispensable au terme de la Constitution parce que jamais le Gouvernement fédéral n'a permis que la question soit soulevée devant le Parlement et qu'il y a même mis tous les obstacles. Même le Ministère des Affaires Etrangères a été exclu des pourparlers concernant la politique du Moyen-Orient depuis le commencement de ces conversations. Le Président du Bundestag Gerstenmaier est le seul qui ait exprimé des objections contre l'extension de l'aide militaire à Israël et un grand journal autrichien a fait connaître en outre par un correspondant à Bonn que le Ministre des Affaires Etrangères Schröder avait également dans des conseils de Cabinet, dont le secret n'avait pas transpiré jusqu'ici, protesté contre l'aide militaire à Israël en montrant les graves inconvénients politiques.

Pour juger parfaitement de la grave situation créée par le Gouvernement de Bonn au Proche-Orient, il faut tenir compte de ce que l'Etat d'Israël des spécialistes de la physique nucléaire sont actuellement au travail. Le gouvernement israélien a depuis plusieurs années expressément fait connaître son exigence de se créer sa propre force atomique. La construction grâce à des capitaux allemands d'une centrale atomique dans le Nebev région qui n'est pas soumise au contrôle parlementaire, constitue également un élément aggravant du problème. Cette centrale qui a coûté environ 1,2 milliard de marks permet à Israël la



production de matériaux fissibles pouvant être utilisés à des buts militaires. Depuis 1960, Israël avait commencé à expérimenter des fusées qui doivent être fabriquées sur le territoire israélien lui-même.

Le Président Nasser pour des raisons financières n'a jamais eu l'intention d'installer une centrale nucléaire à but militaire sur son propre territoire. Toutefois après l'expérimentation des fusées israéliennes il a décidé de son côté de mettre en mouvement un programme de fusées. Des spécialistes allemands de fusées ont donc été invités à partir de cette date en Egypte. Ils sont arrivés au Caire dans les années 1961 et 1962, par conséquent bien longtemps après la conclusion du traité secret entre l'Allemagne et Israël. Il est par conséquent complètement vain de prétendre que ce traité secret a été signé jusqu'à un certain point pour faire contrepoids à l'activité de savants allemands au Caire. Au contraire, c'est la quantité considérable du matériel de guerre fourni par les Allemands à Israël qui est la véritable cause secrète de la campagne qui s'est développée dans notre pays et dans le Parlement contre les savants allemands qui travaillent en Egypte et qui s'est souvent traduite par des menaces de mort. C'est à la même préoccupation qu'on doit les efforts du Ministère de la Guerre pour interdire l'emploi de savants allemands en Egypte et rappeler ceux qui s'y trouvaient.

Il est inutile de se dissimuler que l'attitude hostile du Gouvernement de Bonn à l'égard des intérêts arabes aussi bien en Egypte que pour les autres Etats du monde arabe, provoqua un incontestable malaise et même des reproches. Bien que cette politique uniquement consacrée à l'appui d'Israël soit directement contraire aux intérêts du monde arabe, le Président Nasser n'entreprit pourtant rien qui pût contrarier les intérêts allemands. Il se montra un ami fidèle du peuple allemand et il montra toujours une très grande compréhension lorsque le Gouvernement de Bonn fut dans le passé obligé sous la pression extérieure de sacrifier les intérêts allemands aux intérêts de l'Etat israélien et il constata seulement avec tristesse que le gouvernement allemand négligeait dans ce cas les intérêts de son propre peuple. Nasser croyait en effet que après l'expiration d'un accord qui avait été imposé à l'Allemagne par des pressions étrangères, le Gouvernement allemand retrouvant sa liberté d'action cesserait de donner une suite à ces tractations et que de nouvelles possibilités apparaîtraient dans les relations germano-arabes. C'est pourquoi il envisagea très volontiers lors de la visite du Président Gerstenmaier au Caire en novembre dernier, la possibilité d'une invitation à Bonn.

Il est regrettable de voir comment le Gouvernement de Bonn répondit à ces ouvertures amicales. Peu de temps après qu'elles aient été faites, on annonça en effet une rencontre entre le Chancelier Erhard et le président et ministre de la Guerre israélien Eshkol. Comme celui-ci la refusa en déclarant qu'il n'était pas disposé à mettre les pieds sur le sol allemand, Erhard se déclara prêt avec soumission à une rencontre en territoire suisse pour envisager le renforcement des liens diplomatiques entre



l'Allemagne et Israël. Il n'existe pas le moindre doute que Erhard est personnellement très bien disposé à accueillir toutes les demandes qui pourront lui être faites. Et d'autre part il est évidemment à présumer que Eshkol demandera à nouveau des "réparations" encore plus fortes consistant en fournitures d'armes à Israël encore plus considérables, et qu'il les réclamera de la manière la plus pressante. Avant tout ce sont des chars "léopards" qui vont nous être demandés et il est peu douteux que Eshkol s'en retourne les mains vides.

### LES CONSEQUENCES.

Pour mesurer combien le chef du Gouvernement israélien se repose sur la certitude de fournitures allemandes accrues et quelle assurance augmentée cela lui donne, il suffit de se souvenir d'un discours que Eshkol a tenu il y a fort peu de temps. La citation qui suit est extraite en effet du journal de Tel-Aviv "Jedioth Chadashoth" du 29 janvier 1965 : *Nous pensons constamment à renforcer notre potentiel de guerre. Vous disposerez bientôt vous pouvez en être sûrs d'innombrables armes nouvelles et vous pourrez les voir à notre parade militaire annuelle mais souvenez vous que ce n'est là que le morceau d'iceberg que l'on voit au dessus des flots, la mer en recouvre une partie qui est beaucoup plus importante. De même pour nous, la plus grande partie de nos armes reste pour l'instant secrètes*".

N'a-t-on pas réfléchi à Bonn aux sentiments avec lesquels Nasser devait entendre de semblables déclarations ? Avons nous le droit de blâmer le Président Nasser s'il a l'impression qu'il est trahi et vendu par les politiciens allemands ? Pourrait-il garder son rôle de direction du monde arabe s'il n'envisageait aucune répartition à la duplicité du jeu de Bonn en Orient. Nasser ne cesse pas d'être l'ami du peuple allemand. Mais c'est Bonn qui le jette dans les bras de ses adversaires. L'autre partie de l'Allemagne se trouve sous la domination communiste, par conséquent son potentiel industriel peut être renforcé en peu de temps et l'Allemagne orientale peut devenir un jour un partenaire commercial intéressant pour le Caire. Pankow n'a appuyé à aucun moment les ennemis mortels de l'Égypte. Aux yeux arabes et ceci doit ETRE DIT en toute clarté, c'est un point pour Pankow contre Bonn car des réactions politiques souvent irrationnelles sont naturellement mêlées dans l'opinion aux calculs et aux raisonnements de l'intérêt national.

La pire des conséquences de la politique de Bonn au Proche-Orient est l'écroulement de la doctrine Hallstein. Si le cours suit des millions d'Arabes et non pas eux seulement considèrent la République fédérale comme un Etat satellite d'Israël qui ne dispose d'aucune volonté et d'aucun pouvoir de décision. Mais un Etat qui se laisse arracher constamment de nouveaux milliards, qui appuie la recherche atomique, et l'armement, le surarmement militaire d'Israël ne peut être à la longue considéré par le monde arabe que comme un ennemi et non plus comme un ami. La République fédérale risque donc de perdre



les dernières sympathie dont elle dispose dans le monde, tout au contraire de l'Allemagne orientale qui, grâce à sa prudence diplomatique peut espérer obtenir une reconnaissance qu'elle attend depuis si longtemps. Si cela se produisait, l'évènement diplomatique déclenché par l'Egypte formerait boule de neige et se terminerait en avalanche : car alors c'est 40 Etats du bloc des Etats libres qui reconnaîtraient la zone soviétique allemande et alors Ulbricht aurait atteint le but de sa politique. Le Gouvernement de Bonn ferait bien d'y penser très sérieusement...

Nous ne sommes pas encore devant cette catastrophe, mais nous en sommes tout proches. Seul un changement à la dernière minute du Gouvernement fédéral peut lui faire éviter cette effroyable responsabilité historique d'avoir été la cause de la division définitive de notre patrie".

## LA TRAGEDIE DE SPANDAU

(Soldaten Zeitung)

Dans la *Soldaten Zeitung* du 12 février 1965, le journaliste allemand Erich Kern publie sous le titre de "la tragédie de Spandau", un article qui montre suffisamment que la conscience universelle si prompt à s'émouvoir dès qu'il se passe la moindre chose en Espagne, au Portugal ou en Afrique du Sud, a des éclipses bien singulières sur des cas qui sont autrement absurdes et accusateurs pour tous les hommes qui les supportent sans protester.

Voici l'article d'Erich Kern :

Ces jours derniers l'opinion publique a été mise à nouveau en présence d'une des tragédies les plus absurdes de notre temps. A la prison de Spandau près de Berlin dans une enceinte qui dispose de 600 cellules, les trois derniers condamnés du procès de Nuremberg sont gardés par un appareil imposant de troupes américaines, anglaises, françaises, et soviétiques. Ces trois condamnés qui occupent à eux seuls cette prison immense sont Albert Speer âgé de 59 ans et ancien ministre de l'armement, Baldur von Schirach ancien führer de la jeunesse âgé maintenant de 57 ans, ils ont été tous les deux condamnés à vingt ans de prison par le tribunal de Nuremberg. Cette condamnation fut par une amère ironie de la part même de ce tribunal, car par leurs fonctions ni Speer ni Schirach n'ont pu commettre aucun crime contre l'humanité ni participer à aucune préparation de la guerre. Les criminels de droit commun dans tous les états du monde après avoir accompli les deux tiers de leur peine sont toujours mis en liberté sous surveillance. Ceci ne se passe



pas seulement en Allemagne mais c'est une règle dans tous les pays. Seuls Schirach et Speer ont été traités de la manière dont on l'a fait et accompli sans aucun joug de remise la totalité d'une peine dont on peut se dire difficilement qu'ils l'ont méritée. Leur situation est d'autant plus grave que Schirach souffre à l'heure actuelle d'un cancer de l'œil droit qui le met en danger de perdre complètement la vue ; il a été opéré très récemment.

Toutefois en ce qui concerne ces deux prisonniers, les 20 ans de leur peine vont être accomplis complètement dans quelques mois et il sera difficile à ce moment-là de leur refuser la liberté. A ce moment-là est-ce que les puissances alliées mobiliseront plusieurs centaines de soldats pour garder dans l'immense prison de Spandau le seul prisonnier qu'il leur reste, Rudolf Hess, âgé actuellement de 70 ans et condamné à la prison à perpétuité.



## DOCUMENTS

# Le drame ignoré des Dardanelles

Pour tous Français, le mot DARDANELLES évoque une défaite sévère de nos armes en Orient. Les combattants qui ont pris part à cette expédition en gardent un souvenir de cauchemar, qu'ils aient été sur mer ou sur terre. Ils n'ont cependant pas ménagé leurs efforts car ils connaissaient le but à atteindre ; la liberté de passage dans les détroits des Dardanelles et du Bosphore qui aurait permis à notre alliée, la Russie tsariste, de donner à son armée et à tous ses hommes mobilisables les armes, les munitions et le matériel de guerre qu'elle ne pouvait produire en quantité suffisante dans son pays insuffisamment industrialisé.

Depuis cinquante ans un certain nombre d'écrivains ont relaté plus ou moins exactement ce que fut cette campagne en pays d'Orient, mais bien peu d'entre eux se sont efforcés de dégager qu'elles ont été les causes réelles de l'échec que nous avons subi avec les Anglais qui étaient à nos côtés.

Claude FARRERE, académicien, capitaine de vaisseau, a écrit en 1922 un petit livre ayant pour titre " LA GARDE AUX PORTES DE L'ASIE " Il n'en a écrit que la préface pour le "journal de bord de l'un de ses camarades du même grade" O de S..." qui était sur le cuirassé CHARLEMAGNE l'officier de tir chargé des pièces de 305.

Tant de Français ignorent tout des causes de la guerre de 1914 qu'il nous paraît utile de leur apprendre. L'allumette qui mit le feu aux poudres date du 28 Juin 1914 à SARAJEVO, assassinat de l'archiduc FERDINAND héritier du trône d'Autriche. Il existait alors la Triple alliance, Allemagne, Autriche et Italie en face de laquelle se dressait l'Alliance Franco-Russe. Depuis 1904 grâce à Delcassé, nous avions avec l'Angleterre "l'ENTENTE CORDIALE" qui n'était pas un pacte militaire entre nos deux pays, comme avec la Russie.

Elle attendit que les deux antagonistes se fussent déclaré la guerre pour jeter son épée dans la balance, se rangeant de notre côté. Il est certain que si elle avait fait connaître auparavant sa



décision les hostilités n'auraient pas eu lieu, évitant les conséquences tragiques qui ont couté si cher, ont désorganisé l'Europe et nous ont enlevé le premier rang que nous occupions comme nation. Nous avons cru que l'Angleterre venait à notre aide pour reprendre possession de l'Alsace et de la Lorraine perdues en 1871. Tel était surtout le but de notre Président Poincaré qui tenait à en avoir la gloire. On lui reproche d'avoir déclaré la guerre à l'Allemagne et d'avoir prononcé cette phrase terrible : " La France ne se laisse pas déclarer la guerre ".

Le 4 Août 1914 deux croiseurs allemands étaient en Méditerranée occidentale et le lendemain matin au petit jour le BRELLAU bombardait Philippeville alors que le GOEBEN faisait de même à BONE. Ils partirent à toute vitesse vers l'Est, passant devant Malte qui ne réagit pas car l'Angleterre n'était pas en guerre et allèrent à l'entrée des Dardanelles. Le gouvernement turc d'Enver Pacha leur permit de venir se réfugier en mer de MARMARA.

Nous avons en Méditerranée quatre cuirassés armés de pièces de 305 lors que GOEBEN n'avait que des 280. On ne comprend pas pour quelles raisons l'ordre n'a pas été donné de suite à ces bâtiments d'aller détruire les deux croiseurs allemands, les Turcs ne pouvaient s'y opposer et nous n'avions rien à craindre des forts existants le long des deux rives des Dardanelles car ils ne pouvaient y avoir que des canons vétustes, avec ou sans munitions et garnison.

Le Journal de bord du Lieutenant de vaisseau O de S... nous apprend qu'il était à bord du CHARLEMAGNE et il écrit le 28 octobre que depuis un mois on a constitué une "Division d'escorte" chargée de la protection des convois de troupes entre Malte et Port-Saïd, avec ce dernier port comme base. Ainsi personne ne s'occupe plus des deux croiseurs allemands. Ce n'est que dans la nuit du 23 novembre que l'ordre arrive de lâcher le convoi et de se diriger vers Ténédos, île située près de l'entrée des Dardanelles. Quatre cuirassés français sont au rendez-vous (GAULOIS, CHARLEMAGNE, SAINT-LOUIS, VERITE) ainsi qu'un anglais "L'INDEFATIGABLE" battant pavillon de l'amiral anglais V.A. CARDEN qui commande en chef.

Dès le début de la guerre il avait été entendu avec les Anglais que la Méditerranée serait sous le commandement d'un amiral français et que toutes les autres mers seraient sous les ordres d'un amiral anglais. En 1914 le premier lord de l'Amirauté britannique était Sir WINSTON CHURCHILL qui exigea que la flotte anglo-française devant opérer dans les Dardanelles soit sous les ordres d'un amiral anglais. Paris se laissa faire, cependant que les mers de Marmara et Noire étaient bien des dépendances de la Méditerranée. W. CHURCHILL avait certainement une raison majeure qu'il est maintenant grand temps de faire connaître.

Pendant près de quatre mois d'hiver nos quatre cuirassés tournèrent en rond devant la presqu'île de Gallipoli, envoyant de temps à autre un obus de 305 sur un fort, mais les marins remarquaient que de nouvelles batteries tiraient sur eux quand leurs bâtiments approchaient de la côte. Il était évident que ces pièces venaient directement d'Allemagne et sans doute aussi les servants des gros calibres. Tout se passait comme si le commandement



anglais voulait donner le temps aux Turcs de renforcer leur défense. Le Lieutenant de vaisseau O de S... l'exprime nettement dans son Journal de bord.

Ce ne fut qu'au cours de la nuit du 17 au 18 mars 1915 que nos cuirassés apprirent que le forçement du détroit devait avoir lieu le jour même mais il ne leur fut pas dit que l'amiral anglais Carden venait d'être remplacé par un autre du nom de Robeck. Nos cuirassés précédés de dragueurs de mines avaient l'honneur d'être en tête de l'armada comprenant 104 bateaux de tous modèles. Tout se passait pour le mieux on approchait de Tchanak, ville qui se trouve au point le plus étroit quand tout à coup un ordre émanant de l'amiral anglais intima à chacun de faire demi-tour et de reprendre sa faction comme les jours précédents. Cet ordre fut transmis de bâtiment à bâtiment, par signaux à bras à toutes les unités et il fut cinsigné sur tous les livres de bord. Il fut évidemment inexplicable car tout se passait pour le mieux avec beaucoup de moins de pertes qu'il était prévu. Les obus reçus par les cuirassés causaient beaucoup moins de dommages qu'à de petites unités car le blindage d'acier était très efficace.

Les pertes en hommes et bâtiments furent beaucoup plus lourdes au retour qu'au départ et l'amiral Guépratte chef de notre flotte en est le responsable. Il oublia que nous étions en guerre et il donna les ordres comme s'il commandait une revue navale. Le BOUVET qui se trouvait prêche de la côte d'Asie sauta sur une mine et se retourna presque aussitôt. Nos pertes s'élevèrent à 650 Officiers et Hommes de troupe. Cet amiral aurait dû savoir que toutes les mines dérivantes venant d'amont étaient par le courant déportées vers la côte d'Asie. Il fallait donc suivre au plus près la côte d'Europe. Sécurité d'abord doit être la devise de tous les marins, en temps de guerre plus encore qu'en temps de paix.

Notre Ministère de la Guerre à Paris avait été prévenu quelques jours auparavant de la date de forçement des Dardanelles par la flotte car dès le 15 mars des ordres avaient été reçus en Algérie pour créer un nouveau régiment. Il avait en effet été décidé en haut lieu d'envoyer deux divisions en Orient dont le but devait être de garder les rives des Dardanelles et du Bosphore, ce qui impliquait la prise de Constantinople, donc son occupation.

Seul Enver Pacha et son gouvernement de Jeunes Turcs était favorable à l'Allemagne. Il craignait tant l'arrivée de la flotte anglo-française qu'il avait préparé son départ pour l'Anatolie.

On fut avisé à Paris de l'échec du forçement des détroits, il n'était donc plus question d'une simple occupation, il fallait une expédition terrestre pour tâcher d'obtenir par voie de terre ce résultat que l'escadre franco-anglaise n'avait pas réussi.

Le Général d'Amade, colonial énergique, sachant commander fut désigné pour prendre le commandement des deux divisions françaises, mais les Anglais exigèrent qu'il soit sous les ordres de Lord HAMILTON qui n'avait jamais commandé de troupe. Il avait appartenu à un Etat-Major et avait été attaché militaire au cours de la guerre russo-japonaise en 1904, ce qui lui avait permis d'écrire un gros livre qui, avant 1914 existait dans toutes les bibliothèques de garnison française.



Le départ de Marseille des troupes désignées fut fait hâtivement en direction de Moudros et d'Alexandrie. On dût reformer les unités et ce n'est que le 25 avril que le débarquement put avoir lieu.

Le Lord fit débarquer les troupes australiennes dont il disposait à la pointe extrême du cap Hellès, le point le plus fortifié par les germano-turcs. Ils avaient placé des fils de fer barbelés assez loin dans l'eau. On dut faire échouer le River-Clyde bourré de troupes d'assaut pour servir d'écran à l'artillerie de la côte d'Asie.

Il accorda au Général d'Amade de faire débarquer la brigade coloniale dont il disposait de l'autre côté du détroit et sans coup férir le fort de Koum Kaleh fut pris. Aussitôt après il avança vers le nord, le long du détroit, de plusieurs kilomètres.

Le soir même le Lord donnait au Général d'Amade l'ordre formel de faire rembarquer toute sa troupe à bord des bateaux qui l'avaient transportée. Notre Général eut beau lui dire que pour tenir une route il fallait être maître des deux côtés, rien n'y fit. L'ordre fut donc exécuté la nuit et heureusement la brigade ne subit aucune perte.

Le lendemain matin le Lord fit appeler le Général et lui dit que réflexion faite il avait raison et que dans ces conditions il fallait recommencer l'opération de la veille, mais d'Amade lui fit valoir que l'effet de surprise qui avait si bien réussi ne pouvait se reproduire. Il refusa et demanda à Paris de lui donner un autre commandement, et satisfaction lui fut accordée.

Le commandement français passa au divisionnaire le plus ancien qui était alors le général BAILLOUD, du cadre de réserve qui y avait été versé l'année précédente, ayant terminé son activité de service comme commandant le XIX<sup>e</sup> C.A. à Alger. Il avait dans les zouaves une confiance totale et il était certain qu'il suffisait de leur commander "en avant" pour qu'ils prennent Constantinople. Il montra son incapacité en ordonnant à deux bataillons de zouaves d'attaquer sans préparation d'artillerie, à des hommes arrivés la veille au soir dans les tranchées de première ligne, ayant l'estomac creux et les cartouchières vides. Cette folie sénile nous coûta la perte de 650 officiers et soldats, comme celle de BOUVET et pour la même cause, la nullité du chef.

La troupe se rendait bien compte des conditions défavorables du combat et son moral baissait rapidement. Elle reprit vite confiance quand elle apprit l'arrivée du Général GOURAUD qui chaque jour venait dans les tranchées se rendre compte de la situation. Pour comble de malheur, le 30 juin alors qu'il visitait un petit hôpital il fut grièvement blessé par un obus venu d'une batterie de la côte d'Asie qui tirait pour la première fois sur cet objectif. Il fut de suite transporté en rade sur le navire-hôpital Charles-Roux, ex-courrier rapide d'Alger-Marseille où il fut amputé du bras droit. Il n'était guère resté que trois semaines au cours desquelles il organisa une attaque qui nous permis de prendre trois tranchées turques le 21 juin, elle avait été bien préparée, comme celles qu'il avait faites sur le front en France. Le moral



de la troupe en avait été très remonté. Ce fut à nouveau le général BAILLOUD qui reprit le commandement des deux divisions françaises.

Depuis le départ du général d'Amade, le corps expéditionnaire occupait à l'extrémité de la presqu'île, un triangle dont chaque côté avait sensiblement quatre kilomètres, celui qui était au nord était le front turc, à l'est se trouvait le détroit et à l'ouest la Méditerranée. Au début un tir de 305 sur ACHI-BABA qui était au sommet à 230m d'altitude, alors que le point le plus élevé du triangle occupé ne dépassait pas 60 mètres. Les Turcs avaient ainsi un magnifique observatoire dominant le triangle franco-australien, chacun pour moitié. On ne pouvait plus mal choisir le lieu de débarquement pour arriver à Trchanak, point le plus étroit, mais telle avait été la décision du Lord.

Nos cuirassés se montrèrent parfaitement inutiles, car après leurs salves les Turcs envoyaient leurs plus gros obus, de 150 et de 105 sur nos tranchées de repos. Après le départ du général Gouraud, ce fut à nouveau Bailloud qui reprit le commandement, la 156<sup>e</sup> reçut, le 30 septembre, l'ordre de réembarquer. Le lendemain matin une partie quittait le Cap Hellès, ayant comme direction l'Ouest, vers Moudros puis Salonique.

Depuis la fin avril, les Turcs avaient beaucoup renforcé leur artillerie, surtout sur la côte d'Asie, où ils installèrent même des pièces de marine, prenant nos tranchées en enfilade. Si les deux divisions du Général d'Amade avaient été débarquées sur la côte d'Asie, il serait rapidement arrivé à la Mer de Marmara, mais il en a été empêché par le Lord.

Au début du mois d'août, ce Lord, fit débarquer cinq divisions australiennes et Néo-zélandaises qui avaient été concentrées à Alexandrie, dans la baie de Suvla, au nord d'Achi-Baba, de façon à prendre ce sommet fortifié à revers. Le général Bailloud ayant appris que ce débarquement ne comprenait que de l'infanterie, sans la moindre artillerie, offrit au Lord de lui fournir celle de l'une de nos Divisions, mais il repoussa cette offre généreuse et utile. Les troupes de débarquement opérèrent en plein jour, et non de nuit ou à l'aurore, et, à l'heure du repas elles s'arrêtèrent. Il n'est pas surprenant que lorsqu'elles voulurent se remettre en marche, elles furent arrêtées par deux bataillons de gendarmes Turcs, ayant eu tout le temps nécessaire pour arriver. Les Turcs, munis d'artillerie, rendirent bientôt impossible le séjour des fantassins, sans soutien d'artillerie, et ils durent se replier.

La façon dont le Lord a mené cette expédition terrestre, ressemble étrangement à ce qui a été fait par l'amiral Robeck le 18 mars, il ne fait plus aucun doute maintenant qu'ils avaient reçu les mêmes ordres, et la même autorité, laquelle, n'est pas l'amiral Fischer de Kilvestone chef suprême de la Royal-Navy, ni Lord Kitchener, alors ministre de la guerre qui disparut en Mer du Nord avec le cuirassé qui l'emmenait en Russie, qu'il voulait aider à gagner la guerre. Cette autorité si puissante ne peut-être que Sir WINSTON CHURCHILL, qui n'a pas sacrifié des dizaines de milliers de Français, et de coloniaux, sans un motif très valable.



En août 1914, le gouvernement anglais ne s'est pas joint à la France, afin de lui permettre plus sûrement de reprendre ses deux provinces perdues en 1871. Elle a dû promettre à la Russie, de lui donner Constantinople, donc le libre passage en Méditerranée. Que faire pour empêcher ce but d'être atteint ? La Russie disposait d'une armée nombreuse, et d'une réserve d'hommes considérable, qui aurait submergé les armées de la Triplice, si elle avait disposé du matériel de guerre nécessaire pour l'équiper.

Depuis longtemps durait la rivalité, entre la Baleine anglaise et l'Ours russe, lutte sournoise, pour la possession des Indes, qui étaient la fortune de l'Angleterre. La seule solution, était de faire croire aux Russes que les Français et les Anglais, conjuguèrent leurs efforts pour forcer les détroits et les ravitailler. WINSTON CHURCHILL, premier Lord de l'Amirauté, n'eut pas de difficulté pour trouver un Robeck et un Hamilton, acceptant par patriotisme, de laisser la réputation d'incapables. Pour les Français, il a été bien regrettable, que satisfaction ait été donnée aux exigences anglaises, par notre Gouvernement.

Pour un coup d'essai, WINSTON CHURCHILL, réussit un coup de maître.

Que conclure, sinon, en recopiant ce qu'a écrit Maurice BARDECHE, en 1954, dans DEFENSE de l'OCCIDENT : *"Si l'Entente cordiale n'avait pas eu lieu, la face du monde serait aujourd'hui changée. Nous aurions évité deux guerres mondiales, que nous n'avons faites qu'à l'instigation de l'Angleterre, et parce que nous comptions sur l'appui anglais. Nous aurions évité les dramatiques conséquences de ces deux guerres, et en particulier, la naissance du bolchevisme en Russie. La pénétration économique allemande sur les marchés mondiaux, ne nous eut pas coûté plus cher, que la pénétration économique anglaise, qui a été constamment brutale, égoïste et indifférente à nos intérêts. Et en échange, cette alliance naturelle et nécessaire, eut donné à l'Europe une force, une richesse, un bien être dont nous rêvons avec désespoir. Le malheur et la ruine de notre pays, porte le nom des hommes qu'on nous a appris à respecter ; Poincaré, Delcassé, Clémenceau. Si une bombe les avait volatilisés en 1906, nous serions aujourd'hui une grande nation.*



## La critique au sérieux

C'est une justice à lui rendre : M. Pierre de Boisdeffre, auteur d' « Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui » (Librairie académique Perrin) ne pêche pas par excès de modestie. Lorsque dans son « Avertissement », pour la première édition, en 1958, nous lisons « les trois mille heures de travail consacrées à cette Histoire... », nous avons été impressionnés. Un vent de génie devait faire tourner ces pages et nous étions plusieurs à penser que la critique avait enfin trouvé, pour prendre la relève, un de ces dévoreurs de papier imprimé comme on n'en faisait plus depuis Léon Daudet, Thibaudet, Lalou et deux ou trois autres. Trois mille heures de travail ! Près de dix ans — à une heure par jour (non compris les dimanches) ! C'était beau, en ces temps de paresse latente, et nous admirions, alléchés.

Bien sûr, cette première édition comportait des erreurs, des omissions, des omissions qui eussent été remarquables si elles avaient été voulues (mais comment le supposer, de la part d'un auteur qui disait devoir beaucoup à des devanciers, honnêtes et complets ?), nous pensions que pour un ouvrage de cette taille, ce n'était pas grave. Quand même, un valéryen était un peu surpris de ne pas voir citer la magistrale — et alors unique — thèse sur Paul Valéry et sa méthode, celle de Maurice Bémol, indispensable pour la connaissance critique de la littérature d'aujourd'hui. Quant aux admirateurs du Père Teilhard de Chardin (alors peu répandu, il est vrai), trouver seulement le nom de Claude Cuenot, l'un des tout premiers introducteurs à la connaissance de la pensée teilhardienne et le plus complet, cela leur semblait bien mince. Mais on ne peut avoir tout lu, même quand on affirme : « Il n'est pour ainsi dire pas d'essai consacré, depuis la Libération, à la chose littéraire, qui n'ait retenu notre attention... » Boutade de maître, il est vrai, de qui il faut savoir ignorer les ignorances. Aussi bien P. de Boisdeffre ne fait pas mystère de son prétexte : « Ce choix ne peut être qu'arbitraire. Ici, il a fallu parier. C'est en nous fondant sur notre seul goût, sans prétendre faire œuvre de juge, etc... » Voici donc une nouvelle preuve de modestie : cette référence exclusive à un goût personnel qui entend ne condamner ni ne justifier.



Référence, au demeurant, dont la solidité est confirmée par le fait que l'auteur se nomme ou se cite lui-même plus de vingt fois et renvoie à quelque quatre-vingt cinq reprises son lecteur à une collection d'essais critiques dont le directeur se nomme P. de Boisdeffre.

La parution de la cinquième édition, dûment complétée, entre autres ajouts, par un chapitre relatif aux « Années soixante », confirmerait, si besoin était, cette excellente opinion que l'auteur a de son travail personnel. Sans doute a-t-il pu s'y croire autorisé par tel prix que l'Académie lui décerna dès 1958 et par l'accueil que « le public tant français qu'étranger » fit à son livre. Car, lisait-on déjà dans l'avertissement pour la deuxième édition : « ...Nous avons l'ambition d'être complet, donc de n'exclure a priori aucune œuvre même naissante, où put se deviner un des écrivains de demain... » A ce compte, il faudrait ajouter à la liste des insatisfaits (que donne P. de Boisdeffre d'après un critique non nommé) — outre ceux qu'irritent les noms et les titres mal orthographiés et autres « coquilles » (1) — tous ceux de ses lecteurs qui n'accepteront pas volontiers la composition singulière de l'ouvrage. C'est pour nous un défaut ; il était moins sensible dans la première édition, sans doute, mais ici, avec les chapitres motivés par un louable souci de mise à jour, l'impression dominante est celle de redites, de désordre, de reprises superflues, d'autant qu'il s'agit moins de signaler de nouveaux noms, de nouvelles œuvres, que de revenir sur des auteurs déjà longuement cités, étudiés, vantés. Ainsi trouve-t-on au moins trois chapitres ou sous-chapitres sur le « nouveau roman » (pp. 204, 435, 519). Il en résulte une impression de flou, d'imprécisions, de déséquilibre considérable — un désordre, rarement esthétique...

Certains fragments, même s'ils portent un numéro qui les situe à la suite de quelques autres auxquels les apparente le sujet traité, semblent avoir été rajoutés purement et simplement, écrits non pas spécialement dans la perspective de cette « Histoire », mais plutôt pour quelque revue, et placés là ensuite sous couleur de mise à jour. Est-ce là ce qui explique tant de répétitions si peu justifiables par ailleurs ?

..

Un autre trait frappant de cet ouvrage est la place que P. de Boisdeffre fait aux « groupes », aux « écoles », aux « tendances ». L'existentialisme, la phénoménologie, le marxisme, l'absurde, l'ésotérisme, le « nouveau roman », etc..., sont des « courants » qui marquent précisément l'évolution de la création littéraire depuis vingt-cinq ans. Mais notre auteur a, si nous osons dire, la religion de la chapelle ; pour lui, un littérateur ne vaut qu'en fonction de son appartenance à un noyau, ou tout au moins, en fonction de ses « amis ». En fait, P. de Boisdeffre cite plus volontiers des écrivains de notoriété reconnue, par référence à ceux avec

(1) A propos du « Sud », d'Yves Berger, une bien amusante confusion : la promenade en « bobsleigh », dit Boisdeffre, sur les collines de Haute-Provence, alors qu'il s'agit, dans le roman, sauf erreur, d'un « bogey ». Coquille ?



lesquels ils sont liés, que ceux dont l'œuvre n'a d'autre dominante que sa qualité intrinsèque. Ceci explique peut-être tant d'omissions (ou d'oublis) ? Mais soyons indulgents, et souvenons-nous que l'historien-critique a prévenu qu'il s'en remettait à son propre jugement : c'est son goût, pas celui d'autrui. A partir de là, il nous reste à trouver ce goût discutable et à admettre qu'il motive le choix résolument égocentrique des essais proposés « pour connaître l'homme et l'œuvre », passant sous silence tant de travaux reconnus comme dignes de figurer — seulement — parmi les meilleurs.

Cette particularité de la « Littérature d'aujourd'hui » de P. de Boisdeffre, qui ferait croire que son information est incomplète (si, encore une fois, on ne s'en remet à son seul goût) est particulièrement sensible dans l'importance relative qu'il accorde à tels de ses confrères en critique, à divers travaux d'histoire littéraire. Les citations d'éditeurs, par exemple, paraissent inspirées par une fantaisie plaisante — ou qui serait telle si des omissions quasiment permanentes n'incitaient à se demander si ce censeur des lettres contemporaines n'a pas fait son petit C.N.E. à lui tout seul et n'a pas inscrit sur une liste rouge certaines firmes comme certains auteurs.

Il n'est pas de notre propos de donner ici des exemples : il y en aurait trop et il serait trop aisé de paraître prendre la défense de quelques-uns contre la libre appréciation du critique. Quand même, disons que P. de Boisdeffre, qui est quelque chose comme le directeur des programmes de la radiodiffusion française, ne semble pas connaître les noms de Pierre Desgraupes et de Pierre Dumayet et qu'il se borne à mentionner succinctement l'émission « Lectures pour tous », à croire qu'il ignore ou tient pour nul ce que ces personnages (qui ont en outre signé plusieurs ouvrages parus en librairie) ont fait pour répandre dans le plus grand public le goût des livres. Et pourquoi, alors, citer tel ou tel autre simple journaliste — et non plus critique — de la télévision ou, plus complaisamment, de la radio ?

Ce défaut — disons : de proportions — on le retrouve tout au long du « sérieux », du copieux ouvrage de P. de Boisdeffre. Ainsi cette façon de parler, en insistant beaucoup de cet « éditeur de génie » (Bernard Grasset), lançant un auteur à grand renfort de scandale, et cette manière de moue indignée, pas trop, à propos d'un autre éditeur plein d'astuce et d'audace, qui s'appelait René Julliard, quant à ses procédés pour tenter d'imposer, entre autres, des Minou Drouet et autres Berthe Grimault.

Défaut de proportions, aussi, à propos de l'importance supposée de certains écrivains pendant l'occupation et au lendemain de la Libération. S'il n'est pas d'un critique objectif d'écrire « l'écrasant réquisitoire de M<sup>e</sup> Reboul » au procès de Robert Brasillach (quand on sait quels étaient les fondements de ce réquisitoire — et ce qu'est devenu celui qui l'avait rédigé), il n'est pas davantage honnête de ne pas dire que divers auteurs, non des moindres, n'avaient pas attendu que le pays fût dans le trente-sixième dessous, pour en exalter les valeurs et lui donner, dans la littérature, par leur seul talent, sans trace d'opportunisme, une place respectable. Autre exemple sur un thème voisin : P. de Boisdeffre parle justement du drame du choix pour les officiers, en 1942 : il omet



le problème analogue qu'a suscité l'Algérie en 1961 (sujet, aussi, et combien exploité, pour tant d'ouvrages littéraires de tendances, de nature, si diverses, mais empreints également de conviction).

En somme, il apparaît que cette « Histoire vivante » présente non pas la surface unie d'une vue panoramique, mais un relief fortement accidenté qui est, peut-être, l'image de nos littératures. Mais si elle accuse, depuis vingt-cinq ans, un profond déséquilibre, celui qui en dresse le bilan doit-il céder au même défaut ? S'il est bon observateur, n'est-ce pas à lui à niveler ? Ou tout au moins à rétablir exactement les proportions ? Or, il n'en est rien. Un dernier cas particulier mettra ici en évidence les conceptions de l'auteur : il consacre quatre pages fort explicites et détaillées à Jean Genêt, pour conclure que son œuvre ne devrait pas être « proposée à l'admiration des foules ». Hé, que fait-il donc lui-même ? La logique, on le voit, n'est pas son fort.

\*\*

Après tant d'observations « contre », quelques remarques « pour » s'imposent, et elles, s'imposent très naturellement. Car si P. de Boisdeffre est bien dévotieux à l'égard de tel contemporain célèbre — ainsi François Mauriac, dont l'humilité n'en demande pas tant — il est très souvent dans le vrai, en dénonçant, plus que des faiblesses, les facilités auxquelles succombent des écrivains de talent certain, dont un large public, comme les connaisseurs, ont fêté la maîtrise. Son portrait de Maurice Druon dans sa situation actuelle, son avis sur les récents ouvrages de Roger Vailland ou sur les « écueils de la gloire » à propos de Françoise Sagan et de bien d'autres sont d'un observateur calme et précis. Et il faut signaler son effort pour émettre sur diverses victimes de la Résistance, tels Maurras et Brasillach, un jugement intéressant.

Pour le surplus, je renvoie le lecteur qui aurait besoin d'être édifié sur la portée de « Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui », à l'opinion des feux Robert Kemp (« Une considérable histoire... »), Emile Henriot (« bon guide... ») et à celle de Lucien Guissard (« un style de l'histoire littéraire... »), de Paul Guth (« une histoire équitable... »), de Joseph Majault (« pour savoir et comprendre la vie littéraire d'aujourd'hui, il n'est pas de meilleure introduction... »), de Paul Morand (« c'est instantané mais définitif, bien posé et dernier cri... »).

Ces doctes opinions seront propres à rassurer sur la nature de cette « somme » dont R.-M. Albérès écrivait récemment : « Peut-on lire cette « Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui » qui, par son ampleur, sa volonté de totalité, pourrait sembler un ouvrage de référence, que l'on feuillette ? Eh bien ! oui, elle supporte et même provoque la lecture pour la lecture... ». De cet avis autorisé, nous ferons notre conclusion en retenant qu'il y a, chez Boisdeffre une « volonté de totalité ». Reste à savoir s'il a réalisé cette volonté ou si, toute « vivante » qu'elle soit, son « Histoire » n'est pas surtout fragmentaire (dans le sens : composée de fragments). C'est pourquoi, plus qu'un livre « à lire », si ce n'est par les professionnels ou par les amateurs passionnés, cet ouvrage peut être considéré comme un document à consulter.

Willy-Paul ROMAIN.



# LE LIVRE NOIR DE L'ÉPURATION

En 1944, tandis que les armées alliées libéraient la France de l'occupant allemand, des scènes horribles se déroulaient à Paris et en province. Près d'un million de Français des deux sexes et de tous âges étaient jetés en prison. Plus de cent mille partisans du maréchal Pétain ou militants politiques favorables à la collaboration franco-allemande étaient exécutés sommairement, parfois après avoir subi d'abominables tortures.

Aux atrocités révoltantes des ennemis allaient succéder les cruautés effroyables de Français déchaînés contre d'autres Français.

Pour ceux qui l'ont oublié, pour ceux qui, trop jeunes, ne l'ont jamais su,

LE LIVRE NOIR DE L'ÉPURATION

établit le bilan de la terreur 1944-1945.

---

DES AUJOURD'HUI, COMMANDEZ CE FASCICULE

à La Librairie Française

58, rue Mazarine - PARIS (VI<sup>e</sup>)

au prix de 4,95 F l'ex. ou de 20 F les 5 ex. (1)

---

(1) IMPORTANT : Si vous désirez faire envoyer ce N° à des amis, veuillez nous faire parvenir, en même temps, noms et adresses, *écrits très lisiblement.*



**LES SEPT COULEURS - B.P. 51-05**  
**Dépôt central : 58, rue Mazarine, Paris-6<sup>e</sup>**

---

**PAUL RASSINIER**

# **Le drame des Juifs Européens**

**Doit-on admettre le chiffre de six millions de morts ?**

*Un vol. in-8° carré, 274 pages, doc. .... 18,00 F*

**Faites vos commandes dès maintenant si vous voulez avoir  
un exemplaire. Le volume ne sera mis en vente en librairie  
qu'à une date ultérieure**

---

**Paiements par virement à notre C.C.P. : *Les Sept Couleurs*,  
C.C.P. 218219 Paris**



# ***Les Sept Couleurs***

27, rue de l'Abbé Grégoire, 27 - PARIS (6<sup>e</sup>)

C. C. P. 2182-9 Paris

---

Robert BRASILLACH

## **Lettres écrites en prison**

***La correspondance de Robert  
BRASILLACH avec sa famille de  
novembre 1944 à février 1945.***

---

Un volume in-8° de 245 pages

12,00 F. port en sus

Le gérant : Maurice BARDECHE

Dépôt légal 2<sup>e</sup> Trimestre 1965

N° d'impression : 7

Imprimerie de l'Indépendant, Montargis